1 p.f. 129215p

A mon bon ami Guillaume Bailey
ce 20me de Decembre 1831.
DMB.

TABLEAU

TOPOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

DE LA SIBÉRIE, DE LA CHINE,

DE LA ZONE MOYENNE D'ASIE

ET

DU NORD DE L'AMÉRIQUE.

PAR M. CORDIER DE LAUNAY,

INTENDANT DE JUSTICE, POLICE ET FINANCES DE SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE EN LA PROVINCE DE NORMANDIE. A PRÉSENT CONSEILLER D'ÉTAT DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, EMPEREUR ET AUTOCRATEUR DE TOUTES LES RUSSIES.

Corona senum multa peritia, et gloria illorum timor Dei.
ECCLESIASTICUS. CAP. XXV. VERS. 25.

A BERLIN, 1806.

NLW
970P
C795

PRÉLIMINAIRE INDISPENSABLE

POUR LA PARFAITE INTELLIGENCE DE CET OUVRAGE.

Presque rien ne s'appelle en Asie des noms dont nous nous servons en Europe. Nous avons mille exemples de ces variétés d'appellations dans nos propres contrées. Constantinople est nommée par les Turcs, *Stamboul;* Saint-Jean-de-Luz ne s'appelle point de ce nom parmi les Basques. La Chine n'est pas non plus nommée *la Chine,* parmi les Chinois. Il en est de même de la Mongolie, de la Tatarie, du Japon, de presque tout. Nous croyons, en conséquence, très-nécessaire de commencer par instruire le lecteur du langage que nous avons adopté. C'est celui qui nous a paru le mieux convenir à un ouvrage où nous ne voulions pas dessiner le portrait d'un moment, mais présenter un tableau durable, un tableau affecté à d'éternelles vérités. Par là, nous nous affranchissons de ces petites particularités locales qu'on ne peut connoître: par là, nous échappons à cette mobilité qui change, déplace les noms, sans rien changer aux choses. Qu'importe à l'homme, qui du rivage fixe l'Océan, la courbe, la route précise de chaque flot? Que fait la forme exacte de chaque feuille à celui qui contemple l'arbre majestueux? Nous avons donc supprimé autant que possible, par rapport aux hommes, toute appellation particulière, nous retranchant dans les appellations génériques ou le plus universelles. Par rapport aux con-

Pacific N. W. History Dept.
PROVINCIAL LIBRARY
VICTORIA, B. C.
27011

trées, nous avons préféré de même les divisions, les dénominations les plus générales, le plus communément reçues.

Depuis le milieu de la Sibérie jusqu'à l'Asie méridionale, c'est-à-dire jusqu'à la grande muraille de la Chine, le Thibet, l'Inde et la Perse, les hommes peuvent le plus généralement se rapporter à trois familles distinctes, à trois races différentes: la *Toungouse,* la *Mongole,* la *Tatare.* Nous les appellerons aussi souvent que nous le pourrons, *Toungous, Mongols, Tatares.* Une tribu de race pure se réunit ou volontairement, ou forcément à une autre tribu, aussi de race pure, mais différente; et de là en ressort une génération participant, par sa structure corporelle et sa couleur, de l'une et de l'autre: la dénomination *race de sangs croisés* lui convient, la distingue suffisamment. Enfin, il est dans ces régions quelques peuplades qu'à raison de la physiognomie, du langage, on ne peut rapporter à aucune des trois races pures, ni à aucuns de leurs mélanges. Nous les désignerons par la dénomination *quarte race.* Toutes les nations divisées par tribus, errantes en corps de peuples avec leurs troupeaux, vivent, surtout sur la zone moyenne de l'Asie, dans le régime pasteur pur ou à-peu-près: la qualification de *Nomades* leur convient donc également à toutes ou à-peu-près. Voilà une foule de nations renfermées dans cinq dénominations, englobées dans une seule. Que font à des spéculations du genre des nôtres, la source, la route, la généalogie d'une horde qui aujourd'hui campe, erre dans telle région, demain dans une autre? Que nous importent les noms et les bannières de milliers de hordes et de tribus qui en changent perpétuellement?

Relativement au sol que nous appelons *Sibérie,* et qui comprend tout ce que possèdent les Russes en Asie, cette dénomination est généralement reçue. Tout le reste peut nous intéresser. Mais les démarcations nationales des débris de peuples qui sont restés, et dont plusieurs se sont mêlés avec les Russes, nous sont indifférentes. Ce détail est du genre de la nomenclature du professeur Georgi, comprenant les

diverses nations de l'empire russe, mais point du tout du genre de ce tableau que nous y ajoutons *).

Au-dessous de la Sibérie, ce que nous appelons *zone moyenne, zone centrale de l'Asie,* se divise très-simplement en *Mongolie et Tatarie.*

La Mongolie compose l'extrémité orientale de cette zone au-dessus et à l'est de la Corée, au nord-est de la Chine. La Mongolie s'étend depuis la chaîne de ces montagnes qui à son nord séparent les sources coulant, les unes, vers le septentrion, les autres, vers le midi; jusqu'à la mer, à la Corée et par l'ancien Leao-tong jusqu'au commencement oriental de la grande muraille. Sa largeur varie et se retrécit dans le sud. La Mongolie est aujourd'hui divisée en trois gouvernemens. Celui de *Toiccicar,* celui de *Kirin-oula-hotun,* celui de *Ching-yang,* ou l'ancien *Leao-tong.* La Mongolie, par nous très-mal nommée, n'est point habitée par la race mongole, mais par la race Toungouse, dont les Mantchoux ne sont qn'une division.

A l'occident de la Mongolie et au-dessous des frontières russes commence la Tatarie, domaine des Mongols et des Tatares. Les missionnaires, qui dans leurs relations partent de la Chine et confondent les races, appellent les habitans de la Mongolie *Tartares orientaux,* et ceux du reste *Tartares occidentaux.*

Le plus grand nombre des hommes sur cette portion de la Tatarie confinant à la Mongolie et fort au loin vers l'occident, est de race mongole. Leurs tribus campent d'abord entre le désert de Cobi et la Mongolie. Elles tombent ainsi d'aplomb sur la grande muraille. D'autres tribus, toujours la plupart Mongoles, enveloppent le même désert de Cobi, les unes au sud le long de la grande muraille, jusqu'aux sour-

*) Nous avons traduit, refondu et augmenté cette nomenclature de Mr Georgi, ce qui avec le présent ouvrage, formera un ensemble aussi intéressant que complet sur la Russie.

ces du Wang-ho, au lac Kokonor *), au nord-ouest de l'Inde; les autres au septentrion du désert de Cobi et le long des frontières russes, campent jusqu'aux régions des lacs Zaïsan, Balkhach, Curghe, Alactou, presque jusqu'au lac Télégoul.

Les Tatares, sous différens noms, occupent plus généralement le reste de la Tatarie ou la portion occidentale de la zone moyenne d'Asie. Ils enveloppent le nord-ouest de l'Inde, le nord de la Perse, possèdent les deux Boukharies, le Turkestan et les steppes Kirghis.

Cette division, la plus vraie, la plus simple de toutes, n'est d'une exactitude géométrique ni par rapport aux hommes, ni par rapport au sol. Les Nomades n'ont entr'eux que des limites vagues, changent de place. Ils se détruisent, ils se confondent. Ainsi, il y a des Mongols parmi les Toungous, des Toungous parmi les Mongols, des Mongols parmi les Tatares, des Tatares parmi les Mongols, par-tout des tribus de sangs croisés, quelquefois des tribus de quarte-race. Qu'importe! Cette division n'en est pas moins le plus universellement vraie: elle est, de plus, la seule appropriée à notre objet. Les irrégularités, exceptions locales dont elle est susceptible, sont aussi étrangères à nos considérations qu'à toute espèce de science solide ayant pour but l'utilité. Ce que l'on considère d'un certain point d'élévation, se simplifie naturellement sous l'oeil de l'observateur.

Aucun empire sur la surface du globe ne renferme autant de diverses nations, de débris d'anciens peuples et de colonies, que l'empire Russe. Les plus anciens peuples de la Russie proprement dite, étoient Slaves et Warags. A ce premier germe s'incorporèrent en Europe les dif-

*) *Kokonor: Lac bleu.* Ainsi nommé à cause de la couleur de ses eaux.

férentes branches de race finnoise, des Bulgares, Samoïèdes, etc.; en Asie d'autres Samoïèdes, les Ostiaks, Toungous, Mongols, Tatares, enfin cette foule de races, de nations composant aujourd'hui le vaste ensemble de sa domination. Telle est la famille politique qu'ombrage de ses ailes l'aigle de la Russie: assemblage incohérent d'hommes de différentes origines, de différens régimes; entremêlés de colonies, la plupart Russes à l'orient, Tatares à l'occident; enfin, variés autant par les traits, par la couleur, que par la religion, les moeurs, les langues et l'habillement.

Le territoire de l'empire Russe s'étend actuellement depuis le nord de l'Océan atlantique jusqu'au nord de l'Océan pacifique: depuis les terres le plus voisines du pole boréal dans presque toute la longueur de l'Europe et de l'Asie, jusqu'aux frontières de la Mongolie, de la Tatarie centrale, de la Perse, de la Turquie et des deux grandes puissances de l'Allemagne. Sur cette superficie, à-peu-près équivalant à la septième partie du monde habitable, sauvages, pasteurs, cultivateurs, tous reconnoissent le sceptre paternel et nécessairement absolu du Tzar qui veut bien se contenter du titre d'Empereur.

L'invention de la poudre, l'ascendant de la tactique, d'autres circonstances inutiles à détailler, ont favorisé les modernes conquêtes des Russes en Orient, principalement sur cette foule de nations nomades, qui ne font que peu ou point usage des armes à feu, qui n'ont ni ne peuvent avoir de grosse artillerie, qui ne combattent qu'à cheval et sans aucun ordre. Les frontières de l'empire Russe se sont prodigieusement reculées, et finalement ont atteint les deux limites de l'ancien monde. Ces hordes Tatares et Mongoles jadis si formidables, ces tribus de pasteurs guerriers qui à tant d'époques avoient vomi leurs essaims dévastateurs sur le midi de l'Europe et de l'Asie, qui avoient dominé la Russie même, ont à leur tour subi le joug et la dispersion. De quel intérêt doit être pour l'homme penseur le tableau de leurs contrées!

Les hommes de l'Orient, les peuples nomades et isolés tiennent beaucoup à la religion, aux moeurs, aux usages de leurs ancêtres. Les

débris de Nomades qui ont adopté la culture et se sont établis dans plusieurs gouvernemens de la Russie, en offrent des exemples frappans. Quoique disséminés parmi les Russes, tous ont conservé dans leur culte religieux, dans le langage, dans les moeurs, dans les habits, quelqu'empreinte de leur origine. Quant aux peuples plus reculés, à peine s'aperçoivent-ils qu'ils ont un dominateur. Le Lapon voisin de la Mer blanche, de l'Océan septentrional, paît ses rennes, chasse les ours comme ci-devant sur ses Alpes neigeuses. Le Lapon poursuit, comme ci-devant, les morses, les veaux-marins et les baleines dans sa nacelle insubmergeable et du poids de trente livres. Il se prosterne, comme ci-devant, en face de son idole faite de racines, frappe son tambour magique, et boit, comme ses pères, l'huile de poissons avec délice. Le Samoïède, l'Ostiak pêchent, chassent, errent comme ci-devant et dans les mêmes solitudes. Les familles Kamtchatkales ensevelies, comme ci-devant, dans leurs jourtes à-demi souterraines, passent ainsi qu'autrefois leurs longs hivers dans tous les genres d'ordures et de crapules. Le plus grand nombre ignore jusqu'au nom du souverain résidant à Saint-Pétersbourg. Sans le léger tribut de fourrures que chaque individu est tenu d'apporter au comptoir de perception, il ne sauroit pas qu'il a un maître. Les hordes encore un peu puissantes, telles que les hordes Toungouses, Baskhires, Kirguises, Kalmoukes, sont en partie ou en totalité gouvernées par leurs Khans. Elles ne sentent guères leur féodalité que par quelques services avantageux pour elles-mêmes, par les pensions dont jouissent leurs chefs, par les présens que reçoivent leurs députés quand ils viennent rendre leur hommage, par les ôtages qu'elles sont tenues d'envoyer dans certaines villes de gouvernement, enfin par les expéditions qu'on se permet chez elles et exécute comme l'on peut, quand malgré les traités, les sermens et les ôtages, elles pillent, ainsi que l'ont fait encore cette année les Kirghis, les caravanes de Boukharie *).

*) 1803.

Postérieurement aux conquêtes des Russes vers l'Orient, les Chinois ont poussé les leurs vers l'occident. A l'aide de quelques canons fondus par des jésuites, Kang-hi d'origine mongole, Bogdakhan, ou comme nous le nommons en Europe, empereur de la Chine, vainquit au commencement du siècle dernier les Kalkas et les Eloutz. Les armes, la politique de la cour de Peking ont soumis et divisé toutes ces tribus d'au-dessus de la grande muraille, et prévenu les réunions éventuelles qui pouvoient alarmer la dynastie en possession du trône. Les frontières de l'empire de Chine se sont successivement reculées jusqu'à Napoul au-dessus du Bengale, et touchent ainsi le territoire de la compagnie angloise dans l'Indostan. Deux longues chaînes de sujétion tenant à deux anneaux, l'un Européen, l'autre Asiatique, enserrent donc aujourd'hui tous les Nomades, et ne leur laissent d'indépendant qu'une bande centrale où l'éloignement, la nature du pays et le défaut d'intérêt n'ont pas permis de pénétrer.

Si cet orgueil très-naturel que l'homme attache à son indépendance, rend pénible à tous les peuples leur condition nouvelle, sous un autre point de vue, leur vrai bonheur n'a pas autant perdu que l'on le pense. Divisés jadis par des haines héréditaires, des intérêts de voisinage; entraînés, souvent malgré eux, sous les bannières des Khans par une ambition allumée dans l'oisiveté, favorisée par le régime, irritée par l'imprudente soif des jouissances, ils traversoient la vie dans un tumulte de guerres et de rivalités perpétuelles. A la fois pastorales et militaires, les moeurs tatares, mongoles, toungouses présentent un effrayant contraste d'innocence et de férocité. Le carquois, la lance sont la panetière et la houlette de ces pasteurs à cheval. La Tatarie, cette région de bergerie, fut de tous tems le théâtre des plus nombreuses et des plus sanglantes batailles. Mais aujourd'hui que les mains des deux souverains qui les enchaînent en les caressant, compriment l'ambition de toutes ces hordes, répriment leurs désordres intestins; aujourd'hui que des causes dont l'énumération nous entraîneroit trop loin, maintiennent fort bas,

et même ont fait rétrograder leur population, elles jouissent de cette paix constante, chimère ou symptome de mort prochaine pour les grands peuples civilisés.

La position trop septentrionale d'une partie de ces nations, la position trop méditerranée des autres, les grandes causes de la nature.... abrégeons;... la nécessité, la muette et sourde nécessité, autour de laquelle viennent se diffuser les clameurs des faux théoréticiens, les abstractions philosophiques, ont retenu malgré la conquête les hommes de la Sibérie dans les régimes où on les a trouvés. Presque tous sont encore sauvages ou pasteurs. Les petites cultures établies autour des forges, le long de quelques fleuves, sur les routes de communication, près des lignes de forts construits pour la sûreté des frontières, toutes ces innovations ne présentent que des points, des exceptions artificielles sur une immense surface d'où la grande main du créateur repousse les formes, les institutions des climats plus doux, plus méridionaux, plus à portée d'un grand commerce.

Il est permis de remarquer à la louange des souverains de la Russie, que jamais conquérans ne déployèrent plus d'indulgence et de sagesse que n'en ont montrées les Tzars aux peuples nouvellement incorporés de la Sibérie. Les colonies nombreuses de Tatares fixés dans la Russie, notamment dans le gouvernement de Casan, autrefois royaume, sont demeurées dans la propriété domaniale de la couronne. Sans autre maître que l'Empereur, les colons jouissent, comme paysans, de la plus favorable condition de l'empire. Les Tzars cependant avoient à venger de cruels outrages! Le joug des fils de Geng-hiz-khan ne fut pas de cette nature!

Le haut-clergé russe ne s'est pas montré moins sage ni moins modéré. Si par un zèle vraiement apostolique, il s'est efforcé de ramener à la seule véritable, des nations encore plongées dans de fausses religions; si ses missions ont été souvent couronnées par le succès, jamais il n'a donné en Sibérie le scandale de la persécution. Sa charité marquée au coin de l'Evangile qu'il annonçoit, s'est arrêtée par-tout où l'habitude,

bitude, l'obstination, l'imbécillité, lui ont opposé des obstacles insurmontables. Il m'est doux, tout en gémissant sur le schisme, d'avoir ici l'occasion de rendre à ce clergé de l'église Russe l'hommage et le respect qui lui sont dûs. Etranger au monde, il ne paroît dans les temples que pour ses augustes fonctions, rentre de là dans la solitude de ses cloîtres, et en impose tout à la fois par la sévérité de ses moeurs et la magnificence de son costume. Il n'a point abattu les croissans que pendant le tems de leur domination les Tatares mahométans avoient planté sur les dômes de ses églises: il n'a fait, après la délivrance, que replanter au-dessus du croissant la croix de Jésus-Christ. Cet ornement d'architecture devenu presque général dans tout l'empire, atteste à chaque pas l'indépendance, la sujétion, l'affranchissement national. En fixant dans les airs ces croissans surmontés de croix, on s'élève naturellement à cette haute vérité:

„Les hommes ne sont jamais plus vrais dans leurs pensées, plus „simples dans leurs sentimens, plus sublimes dans leur expression, qu'alors „que l'extrême civilisation n'est pas encore venue affiler leurs esprits ni „émousser leurs âmes.“

Le sort des hordes soumises au Bogdakhan de la Chine n'est pas en général moins doux. Mongole lui-même et descendant de Geng-hiz, le Bogdakhan regarde la Tatarie comme son patrimoine héréditaire, et la traite avec plus de faveurs que le pays conquis. La Mongolie est la patrie de ses sujets le plus immédiats, des Toungous appelés Mantchoux. Un très-grand nombre de ces Mantchoux, devenu lettrés, remplit en Chine les tribunaux moitié Toungous, moitié Chinois depuis la dernière invasion, par suite, les places dignitaires et lucratives. Les Mantchoux chinisés composent aussi l'élite de l'armée impériale. L'éloignement, la facilité de perdre par émigration des sujets errans, le danger des incursions, la valeur dévastatrice de ces cavaleries nomades, leur pauvreté, tout concourt à rendre presqu'insensible leur dépendance. Titres, honneurs, présens, le Bogdakhan prodigue tout à leurs chefs du

même sang que lui, et se les affectionne en leur donnant ses filles en mariage.

La connoissance détaillée de cette foule de nations dont Monsieur Georgi nous a présenté en allemand la nomenclature, principalement celle des peuplades très-reculées dans le nord ou vers l'orient, est neuve, même en Russie. Depuis la première conquête exécutée en Sibérie par le cosaque aventurier Yermak et ses compagnons, que vers le milieu du seizième siècle fut contrainte d'armer à Orel la famille des Strogonow, à cette époque déjà grands propriétaires de terres sur les rives de la Kama et de la Vitchepda, on vit paroître de tems en tems les noms de peuples inconnus. Nombre de réunions s'étoient opérées sans bruit par la seule prise de possession. Le Kamtschatka, par exemple, ne fut découvert et annexé à l'empire que par quelques Cosaques ayant été de proche en proche débiter de l'eau-de-vie et recueillir des fourrures. Il en a été ainsi de plusieurs autres contrées. Le seul conseil des Tzars avoit quelques notions superficielles de ces sujets lointains. Le public ignoroit jusqu'à leur existence. Des académiciens de Saint-Pétersbourg, envoyés par le Souverain, ont rapporté successivement des relations circonstanciées de la topographie, des habitans, des productions de ces nouvelles provinces. La nomenclature ci-dessus dont on peut regarder l'ensemble comme faisant corps avec le présent ouvrage, n'est que le dépouillement de ces relations. C'est une esquisse dont nous avons tâché de faire en françois un tableau parlant à l'esprit par le texte, à l'âme par les couleurs: tableau plus approprié à son objet que l'histoire si souvent mensongère; que l'histoire surchargeant la mémoire d'une foule de noms la plupart odieux ou indifférens, d'une multitude de faits identiques; que cette histoire enfin, quoi qu'on en dise, et comme le prouve l'histoire même, inutile à l'expérience, vu la brièveté de la vie, le trop rapide renouvellement des générations, les circonstances qui nous maîtrisent, les passions qui nous entraînent.

Quiconque attachera les yeux sur cette galerie, y verra l'homme

fixé aux deux plus simples de ses régimes, celui de pasteur, celui de sauvage, ou à l'enfance de la culture. Dans cette galerie on verra l'homme luttant corps à corps avec le climat, les élémens, les monstres marins, les bêtes féroces, ses semblables. Dans cette galerie on verra l'homme vêtu, nourri, logé, jouissant, souffrant aux degrés le plus infimes, mais dans cet équilibre de biens et de maux après lequel soupirent en vain d'autres hommes enorgueillis de leurs progrès.

Qu'importeroit l'histoire de ces nations! Sans prévoyance, sans souvenirs, le Sauvage vit et meurt sous un ciel qu'il ne salue que par crainte, sur une terre qu'il ne parcourt que par besoin. Le Kalmouk au fond de sa tente enivré des vapeurs de son kumis, s'endort sans s'inquiéter s'il est ou non des hommes au monde ayant le malheur de savoir écrire. Aujourd'hui sous une bannière, demain sous une autre, chassé par l'épuisement, conduit par la croissance des herbes, il ne connoît, ne veut connoître que la rapine, la guerre, la chasse, le repos. Militairement soumis à des chefs, ce fier enfant de Japhet n'obéit guère civilement qu'à son caprice. Les noms d'hommes changent dans les tribus, le Nomade reste. Le Nomade change de lieux, le Sauvage ne change de rien. Le livre d'Abou'l-Gazi-Bayadour-Khan, ouvrage tatare et historique, prouve combien ces peuples qui ont si bien conservé la tradition de leur origine, sont peu soucieux de leurs annale .

De l'état actuel de la Sibérie comparé avec son état ancien, on peut conclure une vérité de fait et que je crois incontestable: c'est que cette région a peu changé depuis son incorporation à l'empire Russe. La Sibérie qu'on peut appeler avec raison la Russie asiatique, étant moins connue et absolument différente de la Russie européenne, c'est-à-dire de toute cette portion de l'empire située à l'occident de la chaîne des monts Ourals, du fleuve de ce nom et de la mer Caspienne, nous avons cru devoir publier une topographie raisonnée tant de cette Sibérie que des contrées qui l'avoisinent et ont avec elle rapport, connexité ou analogie. Ce plan qui de proche en proche s'est trouvé em-

brasser la moitié du globe, sans faire précisément suite à la nomenclature que nous publierons, en est comme le couronnement. Les deux ouvrages réunis forment un groupe complet où nous désirons que l'on trouve dessin, corps, esprit.

La Russie asiatique, malgré les anciennes divisions géographiques, doit être aujourd'hui comptée d'occident à l'orient, depuis le sommet de la chaîne des monts Ourals et la rive gauche du fleuve Oural, jusqu'à la mer Pacifique, y comprises celles des îles Aléoutes et Kouriles soumises à des tributs: du nord au sud, depuis la mer Glaciale jusqu'aux frontières convenues, ou à-peu-près, avec la Chine, et la portion de la Tatarie chinoise, aussi avec la Tatarie indépendante, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du cinquantième degré de latitude, à partir de la mer d'Okhotsk, jusqu'à la mer Caspienne. En suivant l'arc du cinquantième degré depuis cette mer d'Okhotsk jusqu'à cette mer Caspienne, il n'y a guère à retrancher de la Russie asiatique que quelques déserts faisant partie de la Mongolie, au-dessus et au-dessous du fleuve Amur, d'autres déserts au-dessus des sources de la Délengha, des monts Altaï et une partie des steppes habitées par les Kirghis Kaïzaks. Ce qui en quelques points de ce grand arc descend plus bas que le cinquantième degré de latitude, et se trouve appartenir à la Russie, ne mérite pas d'être remarqué. Telle est ce qu'on appelle la Russie asiatique, la Sibérie.

Or sur cette vaste superficie, tous les grands fleuves, descendant du plateau élevé de l'ancienne Tatarie, coulent du sud au septentrion presqu'en ligne droite. Ils vont ainsi se décharger dans une mer toujours couverte ou embarrassée de glaces, impraticable à toute navigation suivie, et entièrement perdue pour le commerce.

La *Covima,* l'*Indighirka,* la *Léna,* le *Jéniceï,* l'*Ob,* les rivières même d'*Yrtych* et de *Tobol,* qui se rendent dans l'*Ob,* tous ont cette direction et cet aboutissement. L'*Oural,* qui fait la frontière occidentale de cette Russie asiatique, coule seul en sens contraire. Mais cette veine extrême et non centrale par rapport à la Sibérie, nulle par conséquent

pour la communication entre les deux Russies, n'est pas elle-même d'une grande ressource pour le commerce. La mer Caspienne, où l'Oural a son embouchure, environnée de déserts, de Nomades, de brigands, ne confine par le sud qu'à la Perse, empire tombé dans la décrépitude sociale et en dissolution depuis près d'un siècle.

Les côtes orientales du nord de l'Asie sur la mer Pacifique ne sont pas non plus très-favorables au commerce. Pour armer un navire à Okhotsk ou à Saint-Pierre et Saint-Paul au Kamtchatka, il faut avec des peines infinies, des frais énormes, tirer, en partie par charroi, le chanvre et le fer d'Yrkoutsk par Jakoutsk. Le bled nécessaire aux armemens, venant aussi de fort loin, y est excessivement cher. L'éloignement de ces établissemens reculés, la longueur des hivers, la brièveté de la saison des travaux, de celle de la navigation; le défaut de grandes veines aqueuses aboutissant à ces deux ports et prolongées transversalement dans l'intérieur du continent, tout concourt à rendre impossible d'établir et d'entretenir sur ces parages une marine, même médiocre. La plupart des bâtimens marchands destinés au commerce des pelleteries aux îles Aléoutes et sur la côte nord-ouest de l'Amérique sont construits sans fer. Ces navires ne descendent guères que jusqu'aux îles de la reine Charlotte vers le cinquante-cinquième degré de latitude. Pour le transport d'un établissement à l'île d'Ouroup, l'une des Kouriles, le ministère de Saint-Pétersbourg vient sagement de préférer d'armer deux vaisseaux à Cronstat et de les expédier par le cap Horn. Quelque route que prennent ces navires pour leur retour, il leur faut faire le tour du monde ou l'équivalent. On avouera que cette manière d'aller chez soi est un peu longue, dispendieuse, ne convient pas trop aux expéditions nautiques d'un commerce habituel.

Ainsi donc, toutes ces emphatiques énumérations de mers, de fleuves, de rivières dont sont remplies les livres statistiques sur cette portion de la Russie; toutes les extases d'auteurs sur le voisinage maritime de la Chine, du Japon, de l'Amérique; toutes ces insinuations charita-

bles pour l'accroissement indéfini d'un commerce naturellement renfermé dans des limites à-peu-près fixes; tous ces souhaits pour l'extension d'une culture, même physiquement impraticable dans la plus grande partie de la Sibérie; tous ces soupirs philanthropiques vers une population qui, si elle existoit à un certain degré dans un seul point de la Sibérie, sépareroit en vingt-quatre heures la Russie d'Asie de la Russie d'Europe: tout cela n'est heureusement pour l'empire Russe, que chimères d'aveugles, erreurs, exagérations de demi-savans, ou de cette rhétorique de charlatans à laquelle un gouvernement sage ne fait aucune attention.

La Russie tire sans contredit des avantages très-grands de la Sibérie, des avantages très-appropriés à ses besoins; mais par bonheur pour cet empire, ces avantages disséminés dans leurs détails, laborieux dans leur extraction et leur transport, sont, au total, circonscrits dans des bornes à-peu-près constantes. Il ne sont pas, non plus, heureusement pour la Russie, de la nature de ceux qui ajoutant sans cesse à l'opulence, à la population d'une métropole, y éteignent la religion, y corrompent les moeurs, y affollent les esprits, la poussent à cette plétore de biens, de tous les maux le plus funeste aux corps politiques; la conduisent par degrés à la décrépitude sociale; enfin la tuent, la précipitent dans cette dissolution dont à son tour la France nous offre en ce moment le hideux tableau. Ce n'est ni la sagesse ni la folie du gouvernement Russe qui le veulent ainsi. C'est la fortune de cet empire... parlons chrétiennement... Dieu en créant ou en redisposant le monde après la création, l'a ainsi préordonné; et ce ne sont ni les déclamations d'un théoréticien de cabinet, ni les efforts chevaleresques d'un mauvais homme d'état qui changent l'ordre de la nature.

Aucune puissance ne possède avec autant de sécurité ses colonies, que l'empire Russe possède la Sibérie. Une contrée, en effet, incultivable en partie par climat, incultivable en grand, dans sa totalité, à raison de son enfoncement dans l'intérieur des terres, de son reculement vers le nord, par suite, à raison de son éloignement des échanges, des

débouchés; une contrée, enfin, où l'homme, ne pouvant guères cultiver uniquement que pour vivre, restera toujours attaché par la nécessité aux régimes de Sauvages ou de Nomades, qui vont au même but avec moins de travail, plus de jouissances et plus de sûreté; une terre de glace, de neige, de frimas; un sol, le plus souvent dépouillé d'arbres, d'où tout repousse la population, la civilisation; un désert, en un mot, n'appelle pas beaucoup les conquérans. D'où pourroient, d'ailleurs, venir ces conquérans? Le flot des nations coule naturellement du Nord au Sud. Le despotisme illimité des Sophis de Perse n'a pu leur fournir moyen de faire remonter leurs soldats persans plus haut que Kasbin vers le trente-cinquième degré de latitude. Ils ont rebroussé chemin sitôt qu'ils ont aperçu la cîme neigeuse et senti le souffle des monts Tauris. Bref, la Sibérie adossée au pôle, ne confinant qu'à des déserts, désert elle-même, est hors d'atteinte de toute espèce d'envahissemens, et trop foible pour se soustraire d'elle seule.

Pour que la Russie d'Europe vienne donc à perdre la Sibérie, il faut de deux choses l'une, ou qu'elle tombe en décomposition, en sorte que la Sibérie s'en trouve détachée par abandon, ou qu'il plaise à Dieu de souffler du pôle des bataillons d'hommes de glace pour s'en emparer. En quelqu'endroit de la Sibérie qu'on veuille se placer, de quelque côté qu'on s'y retourne, on est dans une solitude, on n'aperçoit que solitudes, mers inhospitalières. La Russie d'Europe seule, continuité occidentale de la Sibérie, communique latéralement et avec affinité de climat avec la Sibérie. Ajoutons même: sans l'abaissement des terres qui adoucit la température au nord de l'Europe et y rend le sol plus productif; sans cette foule de fleuves, de rivières navigables qui serpentent et se croisent en tous sens sur la surface de la Russie Européenne; sans les grandes causes naturelles qui rendent notre mer du Nord plus profonde, plus traitable, qui permettent aux navires d'aborder au moins une fois l'an au port d'Arkangel, et sans la mer Baltique, la Russie d'Europe ne seroit qu'une continuité homogène de la Sibérie. Depuis la terre

des Tschouktes, du Kamtchatka, d'Okhotsk, de la Mongolie jusqu'à la Suède, la Norwège, tout ne seroit qu'une Sibérie, et notre civilisation de l'Occident commenceroit à l'Allemagne.

Ces seules considérations topographiques démontrent, je crois, jusqu'à l'évidence, que la Russie ne peut perdre la Sibérie par voie de conquête. Il n'est pas moins certain que la Sibérie ne peut d'elle-même se soustraire au joug de la Russie d'Europe.

Dans tout le nord de la Sibérie jusqu'au soixantième degré de latitude, peut-être quelquefois un peu plus haut, mais le plus souvent beaucoup plus bas, on ne rencontre d'abord le long des mers glaciales qu'un immense marécage ne dégelant jamais à plus d'une brasse de profondeur; l'hiver, couvert de neige qui s'élève au moindre souffle, s'amoncèle au moindre obstacle comme les sables de la Libye; l'été, tapissée d'une mousse jaune et blanche, à travers laquelle ressortent à tous momens en sources les cours d'eaux que la congélation éternelle du fond oblige de sourdre au-dessus de terre à la moindre inégalité. Des troupeaux de rennes sauvages habitent et paissent ces solitudes. Quelques familles éparses d'hommes aussi sauvages y végètent par le moyen de la chasse et de la pêche. L'indépendance réelle, l'affranchissement de presque tous liens sociaux, leur tiennent sans doute lieu de tout autre bien.

Viennent ensuite d'autres marais et terrains plus élevés, produisant çà et là quelques broussailles ou arbres nains et rabougris.

A cette seconde zone succède une troisième fort analogue, où les inégalités de terrains plus prononcées offrent alternativement des landes et des forêts humides. Celle-ci est bien plus favorable à l'espèce humaine et aux animaux, mais elle est tout aussi peu disposée pour fournir habitation saine que subsistance abondante à de nombreuses peuplades sauvages, ou à de grandes hordes de pasteurs.

La nature en Sibérie ne commence à se dérider que vers le cinquante-cinquième degré de latitude, et encore son sourire est-il bien sombre.

sombre. Car une chose à remarquer, c'est que dans aucun lieu de cette vaste portion de notre hémisphère qui compose la Sibérie, on n'a jamais pu faire réussir un seul arbre fruitier. A cet abaissement donc du cinquante-cinquième degré au sud-est de Tobolsk, ville presqu'uniquement de passage, de rendez-vous de commerce, de foires, de gouvernement, commencent vers Omsk les premières grandes forges méridionales de la Sibérie; on les rencontre entre l'Yrthych, la Cotounia, l'Ob et le Jeniceï. Là sont, dans une contrée assez mal-saine, les premières et nombreuses mines en exploitation. Les secondes mines situées à la même latitude, sont plus vers l'orient, au nord-est et sud-est du lac Baïkal en Daourie. Ces deux cantons de la Sibérie marquant la route de commerce la plus fréquentée depuis le nord de l'Europe jusqu'au nord de la Chine, sont les seuls points où il existe culture, population sensibles, villes, villages en certain nombre; foibles enfans du commerce, des travaux minéralogiques, du gouvernement qui les vivifient. Il existe bien d'autres mines en exploitation, et d'autres établissemens analogues, au nord, entre le cinquante-cinq et le soixante à l'orient de la longue chaîne des monts Ourals, mais cette bande frontière de la Sibérie est trop voisine de l'Europe, trop sous la main de la Russie, pour entrer ici dans nos considérations.

Entre le commencement navigable de l'Yrtych et de l'Ob, autour du lac Baïkal, extrémités méridionales et successives de la Sibérie, les débris d'anciens peuples qui se sont fixés et adonnés à la culture depuis la conquête; les descendans des Cosaques Donskoi successivement envoyés, les colonies de Russes transplantés, les exilés, les déportés composent deux groupes de population concentrée. Ces Sibériens, le plus grand nombre de nouvelle date, ont defriché ce qu'ils ont pu du pays qu'ils habitent. Ils y recueillent la majeure partie des grains qui se consomment en Sibérie par les ministres de la religion, les employés civils et militaires, les artisans, les ouvriers, les caravanes, marchands, enfin par la milice du pays toujours cosaque et les autres troupes fai-

sant service soit dans l'intérieur, soit dans les lignes de forts établis contre les Nomades pour la sûreté des frontières.

C'est ainsi que se sont formées et que s'entretiennent dans le voisinage des mines, les villes d'*Omsk*, de *Kolivan*, *Kousnetsk*, *Barnaoul*, *Krasnoïansk*, *Jénicéisk*, *Irkoutsk*, *Nertchinsk*, etc., et les villages parsemés autour de leurs enceintes. Mais ces cultures et ces populations, fruits du gouvernement, des mines, du commerce, ne sont pas de ces germes qui puissent jamais s'accroître à un degré alarmant pour la métropole. Beaucoup de ceux qu'on y envoie, n'y arrivent point et meurent en chemin. Le climat, souvent mal-sain pour les hommes et pour les bestiaux, surtout aux environs de l'Yrtych, la dureté des travaux de mineurs, de forgerons, de bûcherons, le vil prix des grains, extrêmement chers à raison de la distance et des transports dans un grand nombre de points de la Sibérie, mais à très-bon marché aux deux principaux points d'où on les tire; toutes ces causes compriment, éternisent l'enfance de ces deux embryons de culture et de population. Si un seul de ces deux cantons de la Sibérie arrivoit jamais à pouvoir mettre sur pied et entretenir seulement vingt-cinq mille hommes disciplinés, munis d'artillerie, et se donnoit un chef, aucune puissance de l'univers n'auroit ni les moyens, ni l'envie de les y aller attaquer, et la séparation des deux Russies seroit aussi prompte, aussi infaillible que l'a été celle de l'Angleterre et des treize Cantons de l'Amérique. Mais cette séparation ne seroit pas en Sibérie de longue durée. L'ignorance ambitieuse s'y briseroit contre la nature des choses. Supposons, en effet, qu'un gouverneur, un vice-roi, comme ce knées Gagarin décapité sur l'échafaud sous Pierre premier, pour en avoir eu la folle pensée, levât en Sibérie l'étendard de la révolte et s'y rendît indépendant: qu'arriveroit-il? Isolé de tout sur-le-champ, le nouveau monarque verroit tomber et disparoître, comme une décoration de théâtre, toutes ces villes, ces villages, toutes ces forges, toutes ces cultures, tous ces passages de caravanes, toutes ces ombres de civilisation, étais vaporeux de sa grandeur éphé-

mère et chimérique. Contraint après cet écroulement, d'adopter tout-à-coup avec son monde le régime nomade, il seroit tout surpris de voir, comme à Babel, son troupeau d'hommes se disperser par hordes, par tribus: bref, il se verroit rapporté, comme par un tourbillon, à ce point juste où se trouvoient les Khans lors de la conquête du seizième siècle, et une seconde expédition dans le genre de celle d'Yermak, mais à-coup-sûr plus imposante, auroit bientôt remis ces insensés dans les fers du Tzar.

Toutes ces cultures, toutes ces populations, toutes ces exploitations locales en Sibérie, sont de ces exceptions, de ces artifices que la nature abandonnée à elle seule, repousse et désavoue dans les extrêmes climats, dans les contrées centrales, chez des peuplades primées par des nations plus voisines des mers navigables, plus favorablement placées pour le développement de la civilisation. Ce sont autant d'anneaux de cette longue chaîne qui, grâce à l'invention de la poudre et au changement de fortune des pasteurs-guerriers de la Tatarie, lient aujourd'hui aux trônes des Tzars et des Bogdakhans tout l'orient et le septentrion de l'ancien monde.

Si la Russie d'Europe, ainsi que nous venons de le prouver, possède en pleine sécurité la Sibérie; si pour ses possessions asiatiques, la Russie n'a rien à redouter d'aucun ennemi soit extérieur soit intérieur, elle est aussi sans intérêt, comme sans pouvoir, de s'avancer jamais sensiblement au-delà des limites actuelles de la Sibérie. En un mot, la Russie, par la Sibérie, ne peut en aucun tems avoir de guerres sérieuses avec aucune nation quelconque. Commençons l'intéressant examen de cette question par la Chine, avec laquelle Pierre premier, souvent porté au romanesque par l'impétuosité de son caractère et par l'exemple de son rival *), eut un fantôme de discussion, et que nombre de gens croyent encore que la Russie peut attaquer, même subjuguer par la Daourie.

*) Charles XII, roi de Suède.

Des limites de la Daourie située à quatre-cents lieues de la grande muraille, on n'a pour s'avancer sur la Chine que deux chemins; le désert de Cobi ou Khamo, profonde et longue solitude de sable, dépourvue d'eau, capable à elle seule d'anéantir l'armée qui auroit la folie de vouloir la traverser; et la Mongolie, domaine de ces Toungous, conquérans sous différens noms et à diverses époques du nord de la Chine dès avant Genghiz; de ces Toungous, chassés de la Chine avec les Mongoles sous les descendans de Geng-hiz; de ces Toungous enfin, rentrés une dernière fois sous le nom de Mantchoux à l'aide d'une dissolution chinoise vers le milieu du dix-septième siècle, et dont le Khan, de race Mongole, règne aujourd'hui sur tout l'empire de Chine.

Les pères *Verbiest, Gerbillon, Péréyra,* tous les Jésuites qui ont vécu, vieilli, sont morts en Chine; qui membres du tribunal de mathématique à Peking, ont joui de la faveur particulière et personnelle des Bogdakhans, notamment de Kang-hi; qui ont fondu son artillerie; qui l'ont suivi dans les grandes chasses que faisoit annuellement ce souverain hors de la grande muraille avec des armées de quatre-vingt, de cent-mille hommes; qui ont levé dans le plus grand détail la carte du pays; qui dans l'expédition de Kang-hi contre les Kalkas et les Eleutz, ont fait des sites et des batailles les superbes dessins gravés à Paris dans le siècle dernier et renvoyés avec les planches au Bogdakhan; tous ces témoins attestent unanimement que la Mongolie coupée par mille rivières, boisée, montueuse, remplie de roches, de gorges, de précipices, est militairement une des contrées les plus difficiles, les plus inexpugnables de l'univers. Ces missionnaires, de tous les voyageurs les plus instruits, les plus véridiques; ces missionnaires auxquels nous sommes redevables de tant de connoissances solides et en tous genres sur la Chine, ont vu de leurs propres yeux dans le cours de ces grandes chasses, plutôt manoeuvres politiques instituées pour l'exercice des troupes et l'étalage d'une puissance nouvelle que parties de plaisir; ils ont vu, dis-je, périr dans ces grandes chasses plus d'hommes, plus d'animaux, se perdre plus de

bagages par les fatigues, les accidens résultant de la nature du pays, que n'en consommeroit en quelque sorte une campagne de guerre sur un autre sol.

La nation qui posséde la Mongolie, qui la premiére est intéressée à la défendre, n'est ni moins singuliére, ni moins dangereuse chez elle pour l'ennemi que le pays même. Cette nation, quoique devenue un peu plus sédentaire, ne connoît, comme tous les Nomades, que la cavalerie, et fait en Chine le service de nos Cosaques. Or voici ce que c'est qu'un cheval et un cavalier de Mongolie, un cavalier Mantchoux.

Petit, mal-fait, l'encolure basse, la tête carrée, le nez en l'air, les oreilles droites, le cheval Mantchoux est un des plus laid dans son espéce, mais plein de feu, de vigueur, de sûreté, il est un des meilleurs chevaux qui soient au monde. Exercé dans son pays, pour son pays, par son pays, ce cheval semble n'obéir qu'à son intelligence. La moindre indication, son oeil suffisent pour le conduire. Le Mantchoux qui dans sa manière de combattre a très-souvent besoin de ses deux mains, lui abandonne fréquemment la bride sur le col et se contente de le guider de l'aide et de la voix. Cet animal au galop de cerf, c'est-à-dire les quatre jambes alongées horizontalement, monte, descend les pentes avec la rapidité de l'éclair. Il saute comme l'écureuil et le chamois de roche en roche. Colé sur sa monture, l'oeil fixé sur son objet, le Mantchoux, à toute course comme dans un saut, décoche sa fléche soit en avant, soit en arrière, et perce un homme jusqu'à la portée du mousquet. Telle est la cavalerie de ces Mantchoux, premiére milice que l'on rencontre en Chine en arrivant par le nord-est. Un de leurs dictons est: „que le seul hennissement d'un de leurs chevaux suffit pour met„tre en fuite toute la cavalerie Chinoise.“ Ce qu'il y a de certain, c'est que nos Cosaques d'Europe, si renommés dans nos armées Russes pour leur espéce de service, ne sont que de la cavalerie pesante auprès de ces Mantchoux, même auprès de tous les Kalmouks d'Asie.

Il est palpable qu'une pareille cavalerie, nulle peut-être dans une

bataille vis-à-vis de nos armées, à raison de son défaut de poids et de tactique, et qui n'auroit pas même la pensée de charger en plaine un de nos bataillons, a dans son pays âpre et montueux tout l'avantage de l'infanterie, plus la mobilité de la cavalerie. Il est sensible qu'elle suffiroit à elle seule pour harceler, affamer, couper, détruire en Mongolie non seulement le petit nombre de troupes que la Russie pourroit y faire entrer, mais peut-être même une armée considérable, pour qui, dans une semblable expédition, l'artillerie ne seroit guère qu'un embarras de plus.

Je veux, au reste, qu'une poignée de Russes vainque ce premier obstacle. Je veux qu'elle triomphe du sol et de ces cavaliers Tougous-Mantchoux, habitans de la Mongolie. J'admets que nourrie même d'une manne tombée des cieux, elle traverse les quatre-cents lieues de sable, de montagnes, de précipices, de forêts qui séparent la Daourie de la Chine, et arrive saine et entière au pied de la grande muraille. Là ces héros et leur Xénophon trouveront une barrière de trois mille forts, parties de la grande muraille, et des armées de trois, de quatre-cent mille combattans, munis d'artillerie, et en grand nombre, de mousquets. Leurs batteries, leur feu de front ne seront pas si bien servis que ceux des Russes: mais ces Chinois pourtant ne tirent pas en l'air; et plus habiles en cette sorte d'armes qu'il ne le faut pour l'ennemi avec lequel ils sont habituellement dans le cas d'avoir affaire, ils pourront bien atteindre quelques Européens. Ces soldats du nord de la Chine, seconde milice qu'auroit à combattre un corps de Russes, sans valoir à beaucoup près les nôtres, ne sont cependant pas si mauvais qu'on le pense communément. Ces soldats sont fort supérieurs à ceux du centre et du midi de l'Empire, les seuls que voient les étrangers entrant en Chine par les provinces de Fokien ou de Quang-tong. Cette dernière sorte de militaires en Chine n'est foncièrement qu'une soldatesque de police. Les provinces septentrionales de la Chine, où l'hiver est d'un froid très-âpre, où la race est bien plus croisée d'hommes du Nord, fournissent

des recrues bien plus robustes et bien plus belliqueuses que les provinces à cent cinquante, deux-cents lieues au-dessous de Peking où l'on tombe subitement dans l'habituelle chaleur des tropiques. En un mot, il y a la même différence en Chine entre les deux sortes de soldats chinois, qu'il y avoit jadis en Espagne entre la Sainte Hermandad et l'infanterie de Charle-quint *). Les troupes du centre et du midi de la Chine, qui ne voient jamais l'ennemi, qui n'ont ni théorie ni pratique de la guerre, qui servent uniquement au maintien de l'ordre civil, sont et doivent être les plus mauvaises de l'univers. Les Chinois mêmes n'ont pour leur métier que du mépris. Mais dans le septentrion de l'empire, le militaire est sur un tout autre pied. C'est cette sorte de militaires du nord, ce sont les troupes d'élite qui font vraiment la force de l'empire et la sûreté de l'empereur. Le Bogdakhan qui ne sauroit s'endormir impunément, qui plus que tout autre souverain peut-être, est obligé d'avoir le sentiment et l'intelligence de sa position, tient sous ses yeux cette portion de ses armées. Il la discipline, l'exerce chaque année par des manoeuvres ou des campagnes simulées. C'est cette seule élite qu'il oppose aux ennemis extérieurs hors de la grande muraille en cas d'attaque, et aux ennemis intérieurs, souvent mêlés et composés de sa propre milice, en cas d'insurrection. C'est, en un mot, par les seules troupes d'élite septentrionales que le Bogdakhan en impose de tous côtés, et il est aussi intéressé à leur excellence qu'à l'abâtardissement et à l'infériorité de tout le reste. Attaquer donc la Chine par la grande muraille, c'est, comme on dit proverbialement, attaquer le taureau par les cornes; non à raison de cette muraille, qui ne peut aujourd'hui se défendre contre l'artillerie, mais à raison du très-grand nombre et de la meilleure espèce de soldats qu'on y rencontre.

Peu nous importent, au reste, toutes ces difficultés. Je veux

---

*) *La Ste Hermandad:* sorte de confrérie armée dont il est si souvent question dans les romans espagnols.

que notre phalange russe force la grande muraille. Je veux qu'elle extermine les innombrables armées chinoises. Je veux que résistant aux veilles, fatigues, aux harcèlemens de la multitude comme le porc-épic au milieu des abeilles, qu'invulnérable et sans besoins physiques, ainsi que les paladins de l'Arioste, elle aille toujours pillant ce qu'elle ne pourroit emporter, brûlant ce qu'elle ne pourroit piller; je veux enfin qu'elle prenne Peking, et que toute orgueilleuse de commencer dans la personne de son général une vingt-troisième dynastie, elle fasse asseoir cet officier sur le trône du Bogdakhan, et que les Chinois mêmes crient: *Van-souï* *)! Que fera sur son trône notre conquérant environné de sa cohorte? N'ayant, ni lui ni aucun de ses gens, la moindre connoissance de la langue chinoise qui ne s'écrit point, ni de l'écriture chinoise qui ne se parle point, nos Russes se trouveront tout juste-là comme une troupe de sourds et muets au milieu d'hommes doués de l'une et de l'autre faculté. Dans une pareille situation, ils ne pourroient non seulement administrer ni gouverner les vaincus d'aucune façon, mais ils ne pourroient même établir avec ces vaincus le moindre rapport autrement que par signes. Notre succès supposé n'aboutiroit donc qu'à une sorte de comédie. La Russie donc eût-elle en Daourie de plus grandes forces que celles qui y existent et peuvent y exister, les Tzars n'auront jamais ni le pouvoir ni l'intérêt d'attaquer le corps de la Chine. Ajoutons même: tant que la Chine sera placée et isolée comme elle l'est sur le globe, jamais, je ne dis pas seulement les Russes, mais aucun Européen quelconque ne pourra faire ni conserver en Chine la moindre conquête.

J'entends d'ici des gens qui s'écrieront: „Mais cette Chine a pourtant bien été conquise par des étrangers!“ Voilà une de ces objections superficielles qui désespèrent par l'étendue qu'il faut donner à sa réponse,

*) C'est le *Oura!* des Russes, le *Vivat!* d'ailleurs; le cri populaire d'acclamation en Chine.

ponse, et le défaut souvent de connoissances préalables dans celui qu'il s'agit de convaincre. Oui: la Chine a été conquise par des étrangers, mais cette conquête même est une preuve de notre proposition. Pour le démontrer, examinons comment s'est faite, non cette première conquête en Chine, mais cette unique conquête de la Chine. Car bien que les Nomades voisins de la grande muraille ayent souvent fait des incursions au-delà de cette muraille; bien qu'ils ayent en divers tems et sous divers noms, dominé, possédé les provinces septentrionales de ce qui compose aujourd'hui la Chine proprement dite; ils n'ont jamais avant le treizième et le dix-septième siècles conquis ni possédé la Chine entière. L'empire de Chine, dont la capitale fut si long-tems *Nanking*, et qui s'étendit souvent beaucoup plus haut, subsista toujours malgré les conquêtes partielles et intercalaires des Nomades du nord. Des vingt-deux dynasties qui composent l'histoire de Chine, toutes sont chinoises, excepté une: la race de Geng-hiz-khan. Cette race qui règne pour la seconde fois, est bien comptée pour deux dynasties à cause des deux époques de conquêtes et du long intervalle de tems qui les sépare; mais c'est toujours la même maison. La vingtième dynastie, celle d'*Yven*, et la vingt-deuxième, celle de *Taécing*, ou *Tsing*, celle d'aujourd'hui, descendent de *Geng-hiz-khan*, par *Kubtay* son quatrième fils, et la dernière rentrée en Chine de cette maison n'est réellement qu'une reprise de possession. Examinons donc avec attention, comment, à deux reprises, s'est exécutée cette unique conquête de toute la Chine par des étrangers, et l'on reconnoîtra que par les mêmes raisons qu'elle s'est faite et a pu se faire, toute conquête en Chine est impossible, je ne dis pas seulement aux Russes, mais même à toute espèce d'Européen. Pour faire comprendre, et rendre sensible, même à l'ignorance, la matière que nous traitons, l'assertion que nous avons avancée, montrons d'abord les acteurs et les théâtres.

De même que dans l'Europe septentrionale, on peut à-peu-près réduire les nations à deux races anciennes, les Slaves et les Finnois; on

peut de même dans l'Asie septentrionale réduire les nations à trois antiques races; les Toungous, les Mongols, les Tatares. Il règne dans tous nos livres à ce sujet une telle confusion de noms, une si fausse application des appellatifs nationaux, que sans cette connoissance fondamentale, on ne les entend point.

Ces trois races antiques de l'Asie septentrionale sont de régime, de moeurs semblables, mais très-distinctes par la figure. Les Toungous ont une physiognomie assez rapprochée de nos idées sur la beauté. Les Mongols sont ces hommes à têtes rondes, à visage plat, presque sans barbe, et remarquables surtout par l'alongement latéral des paupières, l'enfoncement supérieur et l'extrême petitesse de leur nez. Les Tatares sont d'une figure tout opposée. Ils ont la tête ovale, la face saillante, beaucoup de barbes et le nez long.

La principale demeure de ces trois races de pasteurs-guerriers fut de tous tems connue, et est encore en Asie, depuis le nord et l'orient de la mer Caspienne jusqu'à la mer Pacifique entre les cinquante-cinq et les trente-cinquième degrés de latitude. Les Toungous paroissent originaires du nord de la Mongolie; les Mongols, du nord de la Chine et de l'Inde; les Tatares, du nord de l'Inde et de la Perse.

Ces races Nomades dont les tribus prennent chez elles, et par suite, dans nos histoires tant de noms différens, suivant leurs chefs, mille circonstances, le caprice, se sont toujours fait entr'elles d'épouvantables guerres de race à race, et dans la même race. Par suite de ces guerres et de leur façon d'errer en corps de nation avec leurs familles et leurs troupeaux, mille et mille fois ces tribus se sont exterminées, dispersées, incorporées, perdues dans la même race ou dans d'autres races. De là, les tribus de sangs croisés ayant encore différens noms, et tenant plus ou moins du Toungous, du Mongol ou du Tatare, suivant le nombre de l'une ou de l'autre race qui domine dans ces mélanges.

Vers la fin du douzième siècle, Geng-hiz-khan, Mongol du nord de la Chine à la source de l'Onon, réunit sous sa bannière tous les

Mongols. Ayant ensuite soumis et réuni tous les Tatares, il commença cette carrière de dévastation fatale à tant de peuples civilisés; enfin jeta les fondemens de cette puissance connue dans l'histoire sous la dénomination de *monarchie Mongole*, qui n'est au fond que la monarchie des Mongols, des Tatares et des tribus de ces deux races croisées, toutes coalisées sous un même chef.

Quoique pendant les vingt-cinq années de conquêtes sous Genghiz-khan, et même sous ses enfans, les armées de cette épouvantable monarchie fussent principalement composées de Mongols et de Tatares, cependant, comme il étoit naturel que cela fût d'après leurs positions géographiques, il y eut plus de Mongols dans les expéditions orientales, et plus de Tatares dans les expéditions occidentales. S'il en eût été autrement, nous aurions en Europe le nez beaucoup plus court. Mais cela fut, devoit être, et de là vient encore que les mots s'étant cette fois rapprochés de la vérité, les expéditions orientales roulèrent uniquement sous le nom *Mongol*, et les expéditions occidentales sous le nom *Tatare*, quoiqu'elles fussent communes à tous les deux.

Ainsi donc tous ces noms que l'on rencontre dans nos livres, tels que ceux de *Khi-tans, Nioudshes* ou *Kin, Mantchoux, Kalkas, Eleutz, Kalmouka, Naïmans, Turcomans, Igours, Kaptschaks, Boukhares, Ousbeka, Kirghis, etc. etc. etc;* tous ces noms, dis-je, ne portent plus la moindre confusion dans l'esprit, lorsque l'on sait qu'ils n'expriment que tribus, hordes ou de race Toungouse, ou de race Mongole, ou de race Tatare, ou de sangs croisés. Les Kalmouks, par exemple, sont des Mongols purs, les Ousbeks des Tatares purs, les Mantchoux des Toungous purs. Les tribus de quarte-race, s'il en existe dans les régions dont il s'agit, sont en bien petit nombre. Ces trois races et leurs tribus, quoique sans livres, sans annales, sans généalogies écrites, ont conservé la tradition de leur origine commune. Elles ne connoissoient point la bible, et néanmoins ont dit dans tous les tems, disent encore, qu'elles descendent de Japhet par tel ou tel, qu'elles nomment de ses enfans. De

toutes les généalogies nationales, il n'en est pas, avec celle des Juifs et des Arabes, de plus incontestable que celle des Nomades d'Asie *).

Les guerres de ces Nomades entr'eux étant à outrance, et leurs batailles toujours suivies de l'extermination, de la dispersion, de l'esclavage, de l'incorporation de la horde vaincue, ils sont féroces dans les combats, ne savent qu'égorger, piller, brûler. En paix, ce sont les plus doux, les plus francs de tous les hommes. Sans richesses, sans pauvreté, sans inégalités trop marquantes de fortune et de conditions, presque sans lois et sans autorités civiles ni besoin d'en avoir, ils montent, descendent dans leurs déserts suivant l'épuisement et la croissance des

*) Ces Nomades, qui tous vivent en tribus de pasteurs-guerriers, se réunissent, se séparent, se confédèrent, se groupent comme des abeilles. Ils paroissent et reparoissent dans l'histoire sous différens noms. Les Nioudsches ou Kin, par exemple, qui sous Thai-tçau, autrement Agoutha, l'an de Jésus-Christ 1115, conquirent le nord de la Chine sur les Khi-tans, ayant à leur tête leurs Khans nationaux, et furent ensuite conquis par les Mongols sous Geng-hiz-khan, puis tous ensemble chassés de la Chine; eh bien, ces Nioudsches sont le même peuple qui sous le nom de Mantchoux, et sous des Khans de race mongole, ont refait la conquête de la Chine entière en 1644. Quand tous ces étrangers furent, antérieurement à cette seconde conquête, chassés de la Chine en 1368, arrivés hors de la grande muraille, ils tournèrent chacun vers leur ancienne patrie. Ce qui après l'expédition de Geng-hiz-khan étoit resté de Nioudsches, c'est-à-dire de Toungous, venus de l'orient, tournèrent en conséquence à l'orient et se replacèrent dans leur pays natal, dans ce qu'on appelle si improprement *la Mongolie*, c'est-à-dire depuis la source de leur *Hoen-thoun-kiam*, ou *Sa-gha-lien-ou-la*, (en chinois) l'*Ya-mour*, dans les monts Blancs, jusqu'à la mer Orientale. Les Mongols, eux, venus de l'occident, tournèrent à l'occident, et devinrent dans leurs anciens déserts les Kalkas, depuis subjugués par Kang-hi. Il y a des habitudes qu'on craint d'attaquer de peur d'opérer une plus grande confusion. Espérons que quelque géographe plus courageux que nous, rectifiera un jour cette partie de la science, appellera enfin les choses de leurs vrais noms, c'est-à-dire l'orient de la zone moyenne d'Asie, *la Toungousie;* le milieu de cette zone, *la Mongolie;* l'occident de cette zone, *la Tatarie.* Alors on pourra réellement appliquer la carte à l'histoire trop peu connue du nord de la Chine où les mêmes Nomades ont si long-tems figuré sous différens noms: alors la carte se trouvera au moins un peu d'accord avec l'état toujours subsistant du centre de l'Asie, avec les annales de l'Inde, de la Perse, de l'Europe, de toute la terre.

herbes; brûlent en général les bois également contraires à leur régime et à leur sûreté; enfin, vivent chez eux dans l'innocence, dans l'abondance, dans la plus douce oisiveté.

Telles furent toujours, telles sont encore ces régions, ces nations que nous avions à faire connoître. Voici maintenant ce qu'ont toujours été, ce que sont la Chine et les immuables Chinois.

Les Chinois sont plus que probablement les descendans directs où de Noé même, ou des premiers hommes qui après les événemens du déluge et de Babel, se répandirent vers l'Orient, et à la suite d'un certain nombre d'années, peut-être même de plus d'un siècle, parvinrent enfin de proche en proche à cette extrémité méridionale de l'Asie qui compose le corps de la Chine *). La sérénité du ciel, la fertilité de la terre, la quantité de fleuves et de rivières qui serpentent en tous sens sur ce beau sol, favorisant la vie sédentaire et l'accroissement indéfini de l'espèce humaine, on y dut arriver de bonne heure à cette fatale maturité de la civilisation.

Un fait certain, c'est que l'histoire vraie et authentique de la Chine remonte à un peu plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, et que cette histoire ne se perd point comme celle de tous les peuples idolâtres de l'univers, dans des fables ni dans une mythologie, n'étant autre chose que la Génèse défigurée, mais qu'à son point initial, elle touche à une forme de fondation purement coloniale, patriarchale et contemporaine de Noé **).

---

*) Il y a une foule de probabilités et de circonstances qui portent à croire, qu'indigné du projet des hommes post-diluviens, Noé s'en sépara plusieurs années avant la construction de Babel, et que ce patriarche, en rapport direct avec Dieu, comme tant d'autres l'avoient été avant et le furent depuis, alla en compagnie de ceux qui lui étoient demeurés attachés, s'établir en Chine; bref, que Noé est le Fo-hi fondateur du peuple et de l'empire Chinois. (Voyez le docteur Shuckford, l'Histoire universelle par une société de gens de lettres. Edit. in 4° tom. 20. p. 235, et suiv. Fouquet, Maigret, Fourmont, Martini, en un mot, tous les vrais savans sur cette matière.)

**) La chronologie chinoise coïncide, s'accorde si parfaitement avec la chronologie

La Chine proprement dite s'étend dans sa plus grande largeur, à-peu-près du cent quinze au cent quarantième degré de longitude, et dans sa longueur, á-peu-près du quarante et un au dix-neuvième degré de latitude. Elle peut donc être considérée comme un carré de vingt-trois à vingt-quatre degrés en tous sens. Enfermée de tous côtés par des montagnes inaccessibles, par des déserts, par l'océan, la Chine n'est pour ainsi dire abordable, mais bien certainemnnt attaquable, que par le nord. Quand l'histoire n'en parleroit pas, la grande muraille attesteroit ce que les Chinois ont eu à souffrir des Nomades septentrionaux par ce côté, le seul foible, de leurs frontières; comme cette muraille atteste encore par la solidité da sa construction et par son étendue de cinq-cents lieues, l'immensité des travaux exécutés pour s'en garantir.

De toutes les fourmilières d'hommes civilisés, si l'on en excepte celle des Japonois, et cela par les mêmes raisons, il n'en est point de plus brillante, de plus sombre, de plus belle, de plus hideuse, de plus heureuse par la nature, de plus infortunée par l'artifice social, de plus fragile, de plus durable, que la fourmilière des hommes Chinois.

En Chine, le paradis physique de la nature, l'enfer moral des hommes qui la surchargent, la terre se couvre des plus abondantes moissons. Plaines, vallées, jusqu'à la cîme des collines disposées en terrasses artificielles, et par échelons, tout, arrosé par des pluies, par des canaux, par des machines hydrauliques, répond largement à l'industrie des cultivateurs, et rend en nombre de provinces jusques à trois récoltes dans une année. Là, les potagers se couvrent de délicieux légumes, les ver-

---

hébraïque; le solstice surnaturel de Josué entr'autres, est rapporté dans l'histoire chinoise si précisément à sa date dans nos livres saints, qu'il n'y a peut-être pas de point moins contesté, plus unanimement convenu et reçu parmi le monde savant, que l'authenticité du texte hébreu, l'alongement erroné des Septante, et l'authenticité, en date seulement, de l'histoire chinoise depuis le tems de Noé, qui survécut 350 ans au déluge, jusqu'à nos jours.

gers d'incomparables fruits. Les arbustes, des futaies mêmes, offrent aux sens des fleurs plus vives, plus odoriférantes que celles de nos jardins. L'air, les bois, les plus simples fermes sont peuplés de volatiles sauvages ou domestiques, parées de plumes dorées, argentées, mille fois plus éclatantes que ces métaux dont elles rappellent l'image, plus chatoyantes que l'émeraude, le rubis, l'opale, le saphir dont elles rassemblent les couleurs et les effets. Des poissons même, de l'espèce de ceux par-tout ailleurs d'un brun obscur, s'offrent en Chine couverts d'écailles d'un lustre métallique. Ils vous saisissent par leur éclat, par leur queue en forme de gerbe: on diroit des lingots façonnés, nageant, se jouant dans le limpide des eaux. Ce que par nos républiques d'abeilles la nature ne nous accorde qu'avec parcimonie et au prix de mille soins, elle le prodigue en Chine par un arbre et presque sans culture *). Le ver-à-soie, si rare et d'une éducation si difficile en d'autres climats, est-là multiplié comme nos chenilles. Il vit sauvage; il couvre de ses cocons variés les bois de mûriers abandonnés à son espèce mourante et renaissante presque sans interruption, comme la feuille qui le nourrit. Tout croît, tout se rencontre en Chine depuis le riz jusques au bled, depuis la soie jusqu'à la laine, depuis la pomme jusqu'à l'orange. Marbres, porphyres, jaspes, granits, cristaux, diamans, pierres fines, perles, ambre, corail, métaux, vernis, tout abonde, tout est réuni sur cette terre d'où tant de nations tirent des articles de luxe, de fantaisie, de consommation, et où elles ne versent presqu'en échange que leurs trésors.

Chez aucun peuple du monde les artistes, ouvriers, les arts, métiers, manufactures, ne sont aussi multipliés que chez le peuple chinois. Si les dessins, si les chimères de ces hommes orientaux, naturellement portés au beau composite, ne sont pas du goût des hommes occiden-

*) L'arbre à suif. Il y a aussi en Chine l'arbre à cire, mais c'est un ver qui le produit. En mêlant les amandes graisseuses de l'arbre à suif avec ce que déposent les vers de l'arbre à cire, et un peu d'huile, on en fait de belles et excellentes bougies.

taux, naturellement enclins au beau d'imitation exacte *), on est forcé de rendre par-tout justice au fini, au délicat, à la propreté, à la solidité, à l'imagination qui caractérisent tout ce qui sort de leurs mains. Leurs laques, leurs porcelaines, leurs étoffes, leurs brocarts d'or et d'argent, leurs filigranes, papiers peints, pagodes, font l'ornement de nos maisons, de nos palais. Leurs moindres bagatelles, leurs boëtes même d'enveloppe, embaument de l'odeur du musc, et sont quelquefois conservées comme des bijoux.

On se seroit étudié à dessiner sur le sol de la Chine les fleuves et les rivières, que l'on n'auroit pu parvenir à distribuer ces veines du corps politique d'une manière plus favorable à la circulation et au commerce. Il n'est, pour ainsi dire, aucun point de cet empire si vaste, d'où l'on ne puisse par eau se porter où l'on désire. Des canaux artificiels ajoutent encore à cette disposition privilégiée de la nature. Les grands chemins, les ponts ne sont pas moins multipliés. Les côtes sont bordées d'îles, de baies, de rades, d'excellens ports.

Il est sensible que sur une terre si riche, si fertile, que dans une contrée ainsi séparée du reste de l'univers, presqu'à l'abri de tout ennemi étranger, presque sans guerres extérieures, l'espèce humaine, toujours tendant à un accroissement indéfini, dut arriver très-vite à ce terme funeste, au-delà duquel ne pouvant s'étendre, elle se tourne contr'elle-même. Il est sensible que sur une pareille terre, la civilisation dut de bonne heure atteindre ce raffinement, cette opulence, ce luxe, cette plétore enfin de tous les biens d'où résulte le plus grand malheur des hommes et la plus grande fragilité de leur édifice social. Aussi la Chine n'offre-t-elle depuis long-tems à l'oeil qui sait apercevoir, au jugement qui sait apprécier, qu'une imposante décrépitude, qu'un monstre à plumes éclatantes, se déchirant par intervalle dans ses entrailles, mourant, renais-

*) Voyez notre Théorie circonsphérique des deux genres de Beau, avec application à toutes les mythologies et aux cinq beaux-arts.

renaissant comme le phénix de ses propres cendres. Or c'est ici que commence à se rembrunir notre contrastant, mais fidèle tableau.

Bien que par des causes, les unes naturelles, les autres accidentelles, et dont il n'est pas question de traiter ici, toutes les différentes provinces de la Chine ne soient pas également peuplées, l'ensemble et les parties de cet empire sont tellement encombrés de population que l'imagination même s'en effraie. Laissons les soi-disant régistres, dénombremens, calculs, toutes choses de simple approximation en pareille matière, quelquefois vraies en masse, fautives en détail, sèches, mobiles, ne servant qu'à provoquer les objections des petits esprits. Il nous suffit de rappeler ici ce qui est de fait et reconnu généralement. La Chine est surchargée de villes immenses, renfermant chacune plusieurs millions d'hommes. Dans les campagnes, les villages semblent se toucher, et quelquefois plusieurs n'en former qu'un; il n'est pas rare d'y rencontrer des bourgs d'un million d'habitans, auxquels il ne manque qu'une muraille d'enceinte pour être appelés ville. Les lacs, les fleuves, les rivières, les canaux, les côtes mêmes présentent d'immenses radeaux de bamboux rangés parallèlement, avec des vaides entre-deux comme des rues et des maisons, couverts de potagers, d'habitations de bois, bordés de barques, et soutenant d'innombrables familles sur l'eau. Le jour, les rues des villes sont tellement embarrassées de la foule des allans, venans, de la multitude des palanquins, litières, chariots, cavaliers, des cortéges d'hommes en place ou importans, des processions de mariages, convois funèbres, etc., qu'on ne sauroit s'y retourner. Jours et nuits les chemins sont remplis de passagers, les cours-d'eau de joncques, de barques qui montent, descendent sans interruption. Dans les capitales surtout, l'exposition des enfans est si commune qu'elle n'excite pas même l'attention. Si les vagissemens de ces victimes infortunées de la misère n'engagent quelqu'un à les recueillir, elles expirent sur la place, sont dévorées des chiens, ou les boueux les chargent le matin sur leurs tombereaux avec les immondices. Voilà le vrai: compte qui voudra!

Le malheureux couronné qui règne et tremble au-dessus de cette ruche incalculable, est, et ne peut être nécessairement qu'un despote. Il réunit dans sa seule main tous les pouvoirs civils, militaires et religieux. Sa volonté est en dernière analyse la seule loi. Ses ordres sont des oracles. Il est l'arbitre de la vie, de la fortune de ses sujets. Les honneurs qu'on lui rend, tiennent de l'adoration. Sa magnificence surpasse tout ce qu'on en peut dire. Des vingt-deux dynasties chinoises, plusieurs n'ont eu que deux, trois, quatre, cinq, huit empereurs. La plus chanceuse n'en compte que trente-cinq: tant est précaire en Chine, l'existence de la famille et de la tête qui touchent aux orages!

Au-dessous de cette constitution absolue plâne un gouvernement modéré dans l'organisation, mais très-vicié dans le jeu de ses ressorts. C'est une machine fabriquée par l'expérience, rendue stable par la nécessité.

Le Bogdakhan règne d'abord par deux conseils: l'un, composé d'un certain nombre de princes de son sang pour les affaires extraordinaires: l'autre, composé de ces mêmes princes réunis aux ministres d'état pour les affaires générales de l'empire. Pour les affaires particulières, dont un grand souverain n'a ni le tems ni le pouvoir physique de s'occuper dans un certain détail, le Bogdakhan a autour de lui six tribunaux, tous destinés à examiner, à digérer, à préparer ces matières portées ensuite à sa décision. Le premier est une inquisition ou chancellerie d'état. Le second est de finances. Le troisième pour les rites, cérémonies, sciences, arts, universités, grades de lettrés, temples, ambassadeurs. Le quatrième est militaire. Le cinquième de justice. Le sixième a la surintendance des travaux publics et de ceux personnels au Bogdakhan. Les départemens de ces tribunaux sont tellement liés, tellement enchevêtrés, qu'ils ont tous besoin les uns des autres, et se surveillent réciproquement: leurs membres, en outre, sont surveillés par des inspecteurs et par diverses sortes d'espionage, les unes avouées, d'autres secrètes, toutes générales et répandues dans tout l'empire, mais qui

n'empêchent pas la corruption universelle en Chine tant des particuliers que de ceux qui administrent. Un gouverneur dans chaque province avec des tribunaux de même nature que ceux qui environnent le maître, et en ressortissant, étalent sur tout l'empire cette toile uniforme du gouvernement chinois, toile ourdie sur le modèle de celle de l'araignée.

Mais le superfin de cette administration; mais ce qui en fait un des plus puissans ressorts, sans que, jusqu'à cette heure, personne l'ait seulement soupçonné; ce qui enfin paralyseroit à soi seul l'incursion et le succès subits d'un étranger en Chine, si l'une ou l'autre étoit possible à d'autres nations que celles qui l'environnent et en pompent pour ainsi dire l'atmosphère, c'est l'extraordinaire façon d'écrire et de parler du peuple Chinois. Il est impossible de ne pas ici s'expliquer un peu pour se faire comprendre.

Chez nous, comme par-tout, excepté en Chine, l'écriture exprime le langage, et le langage exprime les choses, les idées. Chez nous, comme par-tout, l'écriture aboutit aux choses, aux idées, par le chemin, par l'entremise du langage ou mental, ou effectué. En Chine, il en est tout autrement. En Chine, l'écriture aboutit directement aux choses, aux idées par son chemin propre; et le langage aboutit directement aux choses, aux idées par un autre chemin aussi à lui propre, et cela sans connexion quelconque entre le langage et l'écriture. De cette sorte, en Chine, l'écriture ne peut s'articuler, ni le langage s'écrire. Cela paroît d'abord inconcevable, et pourtant est extrêmement clair.

En Chine, la langue, c'est-à-dire l'ensemble des sons articulés de la voix, n'est composée que de 328 à 330 monosyllabes, dont chacun peut exprimer de 142 à 144 choses différentes, et qui par voie de union expriment les idées, les choses complexes. L'accent de la prononciation, le ton grave, aigu, alternatif, plus ou moins l'un et l'autre, la lenteur, la précipitation, etc., déterminent seuls entre toutes les significations dont chaque monosyllabe est susceptible, celle que veut lui donner à l'instant celui qui parle. Ainsi, par exemple, quand un Chi-

nois dit: *Chu,* il peut s'agir de *Maître, Seigneur, Pourceau, Cuisine, Colonne, etc.* Cela dépend de la manière dont il alonge, raccourcit, adoucit, fortifie, accentue, lève, traîne sa voix. Quand un Chinois prononce: *Po,* il peut s'agir de *verre, bouillir, vanner, prudent, libéral, prêparer, vieille, fendre, casser, incliné, fort peu, arroser, captif, etc.* C'est suivant la manière dont ce Chinois vous a dit: *Po.* Ecrivez *Chu,* écrivez *Po,* dans toutes les langues alphabétiques que vous voudrez, il est évident que vous n'aurez pas ce qu'a voulu dire le Chinois, puisqu'aucun caractère alphabétique ne pouvant vous donner le ton, l'accent, la longueur, la rapidité, l'élévation, l'abaissement de voix, enfin la manière dont le Chinois aura fait entendre à l'oreille: *Po,* ou *Chu,* vous ne pourrez savoir ce dont il est question. Aussi les Chinois n'ont-ils ni alphabet, ni caractères alphabétiques: aussi leur langue est-elle impossible à rendre en caractères alphabétiques chez aucun peuple, par aucun peuple. Telle est la langue chinoise. Passons à l'écriture.

Dans tous nos livres de missionnaires, de voyageurs, même dans la description de la Chine du père Duhalde, les explications sur cette matière sont si obscures, si embrouillées, que ce n'est qu'avec des peines infinies que nous avons pu prendre de la langue et de l'écriture Chinoise une idée claire, et la donner à nos lecteurs *).

---

*) Voyez le Dictionnaire de Hoang-gé, continué par Mr Fourmont. Il contient à-peu-près le quart de l'écriture chinoise, c'est-à-dire vingt mille figures parfaitement gravées. A défaut de cet ouvrage très-rare, voyez le second volume des Planches de l'Encyclopédie édit. in fol. 1763. On y trouvera la table des clefs chinoises. Les caractères pris ici pour exemple, s'y voient sous les numéros 45 et 95.

L'obscurité des livres sur cet article nous a paru provenir non seulement de la nature de la matière, mais encore de ce que ces auteurs, pour nous expliquer et nous peindre une chose toute contraire à nos usages, emploient des expressions et des figures dans le sens de nos pratiques. Ils nous parlent, par exemple, de *métaphores, comparaisons* et autres prétendues figures de rhétorique des livres chinois. Sans cesse ils retombent dans toutes ces formes de locution qui sont les nôtres, et ne s'entendent plus, appliquées aux livres chinois.

En Chine, on n'écrit point les mots, l'articulation de la voix, comme chez nous, comme par-tout. On représente directement les choses et les idées par des traits formant une sorte de monogramme plus ou moins compliqué, souvent par une seule figure, ce que nous exprimons par des phrases entières. Les Chinois se servent pour écrire, de caractères ou figures, non hiéroglyphiques comme l'étoient ceux des anciens Egyptiens, mais purement linéaires et de convention. Ces caractères ou figures aboutissent en Chine directement aux choses, aux idées simples, complexes, même à ce que nous ne pouvons exprimer que par une longue suite de mots. C'est précisément le système d'écriture philosophique et universelle tenté par Leibnitz. Le système de cette écriture chinoise est composé d'abord de six traits élementaires. La répétition, l'enchevêtrement, l'agrégation de ces six traits élémentaires engendrent 208 caractères ou figures qui, en y comprenant les six traits, forment ce qu'on appelle les 214 caractères radicaux ou clefs chinoises. La répétition, l'enchevêtrement, l'agrégation de ces 214 caractères radicaux ou clefs chinoises engendrent d'autres figures toujours progressivement plus compliquées. Elles sont au total, d'environ 80000, toutes rangées, toutes expliquées dans des dictionnaires, chacune par ordre de

---

Un livre chinois ayant les qualités équivalentes à celles dont nous venons de parler, est une suite de caractères philosophiques arrangés par colonnes de haut en bas et les colonnes allant de droite à gauche; laquelle suite de caractères peut bien rapporter celui qui les inspecte, à un enchaînement d'objets, d'idées, d'images, tels qu'il en soit aussi satisfait que le seroit un François lisant Bossuet ou Fénélon; mais on sent bien que tout cela, pour être compris, ne doit pas se dire comme nous le disons de nous, puisqu'il n'y a dans ce livre chinois ni lettres, ni mots, ni phrases, ni signes d'articulations verbales quelconques; puisque le soi-disant lecteur chinois qui veut communiquer à haute voix le contenu de son livre, ne peut lire comme nous lisons, mais est obligé d'improviser en paroles d'après ses caractères muets, et crée ainsi le stile verbal de ce qu'il dit. Pour se faire comprendre en certain cas, il faut (comme Saint-Paul,) commencer par se créer une langue. Nous désirons qu'on nous comprenne; mais si cela n'arrivoit pas, on nous devroit au moins de l'indulgence à raison de nos efforts et de l'extrême difficulté.

génération et d'analogie sous l'une ou l'autre des 214 clefs. Telle est l'écriture chinoise.

Il est sensible, que de même que la langue ci-dessus expliquée ne peut s'écrire, une semblable écriture ne peut s'articuler: il est sensible qu'une pareille écriture ne parle qu'aux yeux; que des sourds et muets pourroient l'employer entr'eux pour s'entrecommuniqner; enfin, qu'une pareille écriture est indépendante de toute espèce de langues, et peut également, comme les caractères chimiques, se verser, se traduire dans la langue que l'on voudra. Un Chinois qui lit en silence, est un homme que les caractères ou figures qu'il a sous les yeux, rapportent directement à une certaine suite de choses, d'idées; et un Chinois qui lit à haute voix, n'est pas, comme chez nous, un homme articulant mécaniquement ce qu'il a sous les yeux; c'est un homme qui directement rapporté par des caractères muets à des choses, à des idées, traduit en improvisant dans son langage, ou dans un langage quelconque, ce qu'expriment conventionellement ses caractères philosophiques, et crée son stile verbal. Les Japonois savans lisent ainsi mentalement et comprennent les livres chinois comme les Chinois mêmes, ce que nous pourrions faire aussi. Ils les traduisent en langue japonoise, bien qu'ils ignorent ou puissent complétement ignorer la langue chinoise. Nous pourrions en faire autant après l'étude préalable, mais mortellement ennuyeuse de ces caractères.

Pour achever de rendre palpable cette explication, prenons de ces caractères radicaux. En voici deux qui se trouvent dans la table des clefs, par conséquent de l'écriture infime, élémentaire, peu différens de ceux que l'on voit sur les enveloppes de thé ou les bâtons d'encre de la Chine:

Le Chinois qui voit ces deux caractères, est tout de suite et directement rapporté à l'idée d'une herbe et d'une herbe précieuse. Si ce Chinois veut communiquer dans sa langue le sens de ces caractères, il articulera en Chinois et avec l'accent qui convient, les deux monosyllabes chinoises servant à exprimer ce que nous rendons en françois par ces deux mots: *herbe précieuse,* et si ce Chinois sait le françois, a affaire à un François, il dira: *herbe précieuse.*

Voilà essentiellement l'explication de l'écriture chinoise, aussi riche en nombre de caractères, que la langue chinoise est pauvre en nombre de mots; aussi riche en figures, que la langue l'est en inflexions de voix: tel est un lecteur chinois, même tout lecteur traduisant en langue une écriture muette.

Expliquons maintenant comment cette langue, cette écriture sont de si grands ressorts dans la machine du gouvernement chinois; comment, surtout, cette écriture contribue à la perfection mécanique du gouvernement chinois, et cela sans empêcher pourtant la fragilité politique de tout l'ensemble.

On conviendra que pour administrer, soit partiellement, comme sujet, soit universellement, comme souverain, dans tout empire policé, surtout dans un empire aussi vaste que la Chine, dans un empire où il existe, de plus, entre les seules provinces de l'intérieur, tant de variétés conventionelles d'inflexions vocales pour les mêmes monosyllabes, par conséquent tant de différens sens d'une même articulation, qu'on tombe souvent dans l'équivoque, la confusion, en sorte qu'un voyageur a de la peine à se faire comprendre d'un canton à l'autre avec les mêmes mots: on conviendra enfin que pour administrer, il faut savoir écrire. Or il n'est rien au monde peut-être de plus difficile, rien qui exige une plus longue étude, une application plus opiniâtre, que l'art de peindre correctement avec un pinceau et de déchiffrer l'écriture philosophique des Chinois, surtout à ce degré d'élévation de l'écriture où les caractères, déjà si nombreux, si variés, devenant de plus en plus compliqués, commence ce qu'on appelle: *l'écriture mandarine,* la science des lettrés.

Des universités répandues dans tout l'empire et ressortissant du tribunal des rites de la capitale, servent d'écoles à tous les aspirans ambitieux de devenir membres du corps des lettrés. Depuis le Bogdakhan jusqu'au moindre officier civil, tout fonctionnaire public en Chine est et doit être nécessairement lettré. Il ne pourroit sans cela comprendre, écrire, expédier la moindre dépêche, par conséquent administrer. Après nombre d'années de travail, d'application, tant pour avancer dans l'intelligence de cette écriture, que dans le talent d'en peindre correctement les caractères; chose très-difficile, très-importante, parce que la moindre erreur ou omission, si aisée à rectifier, à suppléer dans nos mots, devient irrémédiable dans une figure compliquée et représentant à elle seule une idée, même une phrase; après donc un très-long travail, les étudians reçoivent sur examen très-rigoureux, des grades équivalant à ceux que nous appelons *Bachelier*, *Licencié*, *Maitre-ès-arts etc.* Chacun de ces grades est affecté à telle ou telle nuance d'emplois civils. Il en résulte autant de listes de sujets passant par ordre d'ancienneté à tel ou tel emploi civil, vacance advenant. Le corps entier de ces lettrés peut s'évaluer à quatre-vingt mille individus, et l'on sent bien que dans un empire comme la Chine, ce nombre peut ne pas excéder la mesure du besoin; chaque lettré est donc assuré de parvenir à la fortune, et cela sans intrigues, sans perte de tems, sans faire sa cour. Mais il n'est pas à beaucoup près aussi sûr de la conserver. Les subordonnés sont en Chine dans la plus extrême dépendance de leurs supérieurs, et le même individu qui n'a eu rien à demander, est exposé à perdre en un instant ce même emploi qu'on n'a ni intérêt ni possibilité de lui refuser lorsque son tour d'être placé est advenu.

Les deux grades de lettrés, les plus sublimes, les plus difficiles à obtenir à raison de la hauteur où il faut s'élever dans l'écriture, sont ceux de *Kin-sin* et de *Tsin-tsé*. Ces deux grades sont extrêmement peu nombreux. L'un fournit les grands officiers de magistrature, tels que les présidens de tribunaux; l'autre, les gouverneurs de provinces sûrs d'ar-

d'arriver, s'ils ne sont pas étranglés sur la route, au titre et fonctions de *Colao* (ministre d'état) ceux-là sont reçus exclusivement à Peking, dans le plus grand appareil, sur l'examen le plus authentique. Ce sont les docteurs par excellence, les *docteurs célestes.* Et il n'y a pas-là, comme dans nos universités, moyens faciles et habituels de faveurs; car si l'on n'étoit pas réellement lettré, réellement instruit selon son grade, on seroit aussitôt trahi par son ignorance, et incapable de son emploi. Chaque échelon de l'écriture mandarine correspond, en effet, à chaque échelon de l'ordre civil: l'un et l'autre toujours en s'élevant, et le gouvernement écrivant à chacun avec l'écriture de son grade, il faut de toute nécessité se trouver à son niveau, sans quoi on ne sauroit ni lire un ordre, ni y répondre convenablement.

De cette écriture, qui feroit déserter l'Europe, résulte entr'autres avantages en Chine, que la carrière des emplois n'est ni ouverte à tout le monde, ni héréditairement ou exclusivement affectée à aucune classe de sujets: que les emplois ne sont point au choix du souverain auquel il seroit, en Chine encore plus qu'ailleurs, impossible de régler ses choix, je ne dis pas conformément à la vertu, mais même conformément à son propre intérêt. Cette carrière des emplois est en Chine exclusivement affectée à ceux qui ont acquis le droit d'y entrer par une étude longue, une capacité rare, quoiqu'étrangère à ce que nous appelons *génie;* et l'avancement, la supériorité sont géométriquement mesurés sur un savoir.

De cette écriture résulte ensuite, que les fonctionnaires publics en Chine, arrivés par un mérite acquis, nécessaire, convenu, certain, n'excitent point cette jalousie, cette envie universelles, premier poison des hommes en place en y entrant. Chaque individu sait en Chine, qu'il en auroit été de même pour lui, s'il eût voulu, s'il avoit pu parvenir à être lettré, ou à tel grade dans les lettrés.

De cette écriture résulte en Chine, que jusqu'à un certain point le souverain est débarrassé de cet essaim d'intrigues et d'intrigans qui

font la désolation de tant de pays, amènent les catastrophes de tant de monarques, la chute de tant de nations: essaim qui par la seule affluence du nombre et par le défaut irrémédiable de base chez le maître pour appuyer ses préférences, culbuteroit dans une domination telle que la Chine, l'empire et l'empereur tous les vingt-cinq ans.

On pourroit ajouter à tant d'avantages inapréciables, la certitude d'avoir dans toutes les places des hommes d'un âge mûr, de raison formée, de passions amorties, des hommes enfin plus ou moins éloignés de l'infatuation de l'ignorance, de la présomption de l'inexpérience, de cette effervescence tumultueuse et volcanique de la jeunesse. Le tems qu'exige, en effet, l'étude préalable des lettrés est tel, qu'il n'est pas rare de voir en Chine dans les universités des étudians de quarante, de cinquante ans.

Joignons encore à tous ces résultats si précieux, le secret des correspondances ministérielles, écrits indéchiffrables ou à-peu-près, à ceux qui n'ont pas à les recevoir et à les faire exécuter: le respect presque religieux qu'attire en Chine aux grands fonctionnaires publics, au souverain par-dessus tous, ce caractère d'éminemment lettré, caractère s'identifiant en quelque sorte avec l'idée du sacerdoce, s'élevant par degrés selon le rang et l'importance, formant dans son ensemble et dans l'état, comme une échelle d'hommes supérieurs en science, en dignités, dont, par le souverain, en Chine appelé *fils du ciel,* l'extrémité touche les cieux.

Tout cela seroit admirable, sans l'épouvantable dépravation des moeurs chinoises, sans l'irrémédiable fragilité de l'édifice social des Chinois, fragilité qui déjoue tous les efforts humains. Une insurmontable nécessité fait périodiquement tomber en Chine, puis reparoître, l'état sur le même plan. Voilà ce dont il nous reste à parler avant de rentrer dans notre sujet. Nous avons l'air de divaguer; mais qu'on nous suive, et l'on reconnoîtra que non seulement nous avons été à notre but par le chemin le plus court, mais encore que sans ce détour il eût été de toute impossibilité de nous comprendre.

Les deux causes radicales de cette dépravation individuelle et universelle en Chine, dépravation qui surpasse tout ce qu'on connoît d'aucun pays, sont l'extrême beauté, l'extrême richesse de son climat, de son sol et de son excessive population. Les autres causes ne sont que des suites, des conséquences de ces deux premières. Nous en indiquerons suffisamment. Cette matière concourt trop à la démonstration de notre problème, pour ne pas au moins l'effleurer.

Il est certain que, toutes choses égales d'ailleurs, les trop constans, trop grands bienfaits de Dieu nous en éloignent, tandis que ses rigueurs, ses châtimens nous en rapprochent. Il est certain que l'opulence mène à la volupté, que le luxe et la misère conduisent aux crimes, la crainte et la rivalité mutuelle à la dissimulation: que l'intérêt comprimé jette dans les trahisons, la prospérité dans l'orgueil, l'irréligion absolue dans tous les genres d'immoralités. Notre âme assujettie dans un corps, n'est plus la même que celle des anges. L'homme par-tout est ainsi fait. Les mortels que fatigue un sol âpre, que couvre un ciel sombre, que les frimas font souffrir dans tous leurs nerfs, que des besoins toujours renaissans et multipliés en raison des défaveurs de la nature, occupent, inquiètent sans relâche; les peuples enfin au large sur le globe, ont bien leurs vices! ils ont au moins quelques vertus! ils n'offrent point ce phénomène d'hypocrisie, de scélératesse, de crimes monstrueux et d'infortunes que présente constamment le peuple chinois.

Suivons les Chinois depuis leur existence politique jusqu'à leur existence domestique. Citons des faits.

Les Chinois n'ont aucune idée de ces institutions civiles et religieuses, qui sacrifiant la fécondité d'un certain nombre d'individus à la conservation de tout l'ensemble, sont le vrai chef-d'oeuvre des législateurs. Isolés, partis du point patriarchal où l'humanité encore à son germe pouvoit s'étendre et se multiplier sans inconvénient; où chaque famille formant un peuple, ne voyoit autour d'elle qu'un héritage sans limites, ils n'ont aucune idée de ces classifications héréditaires de sujets,

de ces partages inégaux dans les familles, de cette affectation viagère de certaines propriétés aux membres retranchés d'une population toujours tendant à l'indéfini; de ces grands corps de célibataires, ni moins heureux, ni plus malheureux que les pères de familles; de cette prévoyante économie enfin, récemment brisée dans un coin de l'Europe par le délire, le sacrilége, le crime, l'intérêt individuel et du moment, mais qui avec l'alternative de la guerre et de la paix, maintient, où elle subsiste, chaque nation dans la proportion à-peu-près juste qui lui convient. Opiniâtrément attaché à ses usages, emporté par le tourbillon, idolâtre sensuel, ou déiste philosophe, le Chinois repousseroit la seule pensée du sacrifice de ses passions, la seule pensée de ces institutions qui équarissant le fût de l'édifice social, lui donne cette forme pyramidale, la seule solide, la seule qui puisse l'empêcher de crouler accablé de son propre poids.

Aussi sur la plus belle terre, aussi sous le plus beau ciel, les Chinois offrent-ils le double spectacle du luxe le plus excessif, le plus corrupteur, et de la misère la plus horrible, la plus dégoûtante. A côté des vastes demeures construites en marbres, en bois précieux, couvertes de tuiles dorées, de peintures, de sculptures vernissées, ceintes de jardins enchanteurs où l'on rencontre pour prendre le frais, jusqu'à des cabinets sous l'eau éclairés par des vitres mastiquées, au-dessus desquelles on voit se jouer les poissons dorés et argentés; la foule des misérables vit entassée dans des repaires étroits, mal-sains, où l'on n'a presque de toit que la voûte du ciel. Près du riche voluptueux, payant au poids de l'or et de l'argent les nerfs préparés de rares animaux, les nids d'oiseaux de Cochinchine, du Tonquin, de Java, le Jen-sing de Leao-tong, de Tatarie, la multitude se dispute les immondices. On trafique en Chine de tout, jusqu'aux ordures. Il n'est point de tortures que n'inventent les mendians bonzes ou autres, pour exciter la compassion, pour obtenir en aumône la plus chétive existence. Les uns allument du feu sur leur tête devenue calleuse, insensible. D'autres se font porter dans des boë-

tes garnies de clous. D'autres s'estropient, se couvrent d'ulcères. Ces vils métiers que n'embrasse jamais l'homme qu'au dernier degré d'abâtardissement et dans le désespoir de la misère, tels que ceux de comédiens, farceurs ambulans, saltimbanques, charlatans, danseurs de corde, trafiquans de prostitutions; ces vils métiers sont si communs en Chine, qu'on les rencontre à chaque pas.

Dans cette disproportion de biens, de jouissances entre le petit nombre et la multitude, la moindre disette accidentelle dans un coin de l'empire suffit pour allumer une révolte. Et ce ne sont pas-là de ces émotions tranquilles, nées de disputes métaphysiques, d'intérêts politiques le plus souvent imaginaires; c'est le volcan de la fureur, de la famine; c'est le pillage par la misère, le massacre du désespoir; c'est l'explosion de la rage et de la nécessité. Aussi le gouvernement toujours en alarmes, emploie-t-il tous les moyens imaginables de justice, de police, de tyrannie pour prévenir ou étouffer jusqu'aux moindres étincelles de ces insurrections désastreuses. Mais la justice et la police chinoises, forcément cruelles, arbitraires et par-dessus tout dépravées, ne sont que des fléaux opposés à d'autres.

Rien de plus beau en apparence que les lois civiles, que la hiérarchie des tribunaux judiciaires en Chine. Rien de plus doux, de plus bénin, de plus philanthropique que les préambules d'édits, déclarations des Bogdakhans: mais tout ce bel étalage sur le papier est une pure charlatanerie. La pratique est tout autre chose.

Ce sont, par exemple, en Chine des lois peintes en superbes caractères et exposées dans toutes les salles de tribunaux:

Que le magistrat doit être intègre: Que la justice doit être gratuite: Qu'aucun criminel ne peut être exécuté sans que son procès n'ait été revu par le grand tribunal suprême de justice à Peking, et son arrêt signé de la main même de l'empereur.

En face de la tablette où cela est écrit, les mandarins de justice ruinent par des amendes, confiscations arbitraires qui il leur plaît, font

mourir à la question et sous le bâton qui il leur plaît, sans que le grand tribunal de Peking ni le Bogdakhan le sachent ou s'en inquiètent en aucune façon. En Chine, le juge ne marche jamais, n'ouvre jamais son audience que précédé, environné de bourreaux. Le demandeur qui vient frapper le tambour placé à la porte du tribunal, et qui à genoux éléve sa supplique au-dessus de sa tête, peut être sans autre forme de procès éconduit avec la bastonnade. En Chine, l'argent peut seul dans les tribunaux faire pencher la balance de la justice. On y fait avec de l'argent donner la bastonnade à son ennemi. On y fait avec de l'argent perdre, gagner sa cause à qui l'on veut. Les cours supérieures pillent, rançonnent les inférieures, et tous les juges s'entendent si bien, que toutes ces lois, toute cette hiérarchie de tribunaux ne sont que de foibles digues contre la corruption universelle, ne sont que des fantômes vaporeux contre une immoralité corporelle.

En Chine, se commet-il dans une province un crime marquant dont l'auteur n'ait pas été découvert, exemple fait? le mandarin reçoit bientôt d'une cour toujours inquiète et non moins hypocrite que tout le reste, la signification: *qu'il faut que le coupable soit trouvé, puni, ou qu'il y va de sa propre tête.* Le juge comprend ce que cela veut dire. On séduit alors un de ces misérables, qui à la suite des tribunaux font en Chine métier de recevoir la bastonnade à la place d'autrui, et on lui fait entendre qu'il n'y va pour lui que de quelques coups de ratan. Le malheureux consent, reçoit la somme, s'avoue coupable de quelque peccadille; on le conduit en grand appareil sur la place d'exécution, où il n'est détrompé qu'à la vue du sabre qui lui abat la tête. On mande ensuite à la cour, que le coupable a été trouvé, jugé, exécuté: tout est fini.

L'anecdote suivante entre d'autres qu'on pourroit rapporter, donnera une parfaite idée du raffinement d'hypocrisie et de charlatanerie des juges chinois, comme du degré d'atrocité de la justice chinoise.

Dans le dernier siècle un vaisseau de la Compagnie angloise entre

à la rade de Quang-tong. Un matelot de ce navire oublie, ignore peut-être que tel canon de son bord est chargé à boulet. Commandé pour le salut, il y met le feu. Le boulet va tuer sur la côte un Chinois. Soudain, grande rumeur. *Un étranger a tué un Chinois!* Le mandarin de justice réclame le matelot pour le faire pendre. Les employés de la Compagnie invoquent le bon-sens, la justice, le droit des gens, le défaut d'intention, l'accident. Le magistrat qui veut se faire valoir en cour, et singer *le père du peuple,* n'écoute rien. Il menace d'amendes, confiscations, de cessation de commerce: il fera pendre tout le comptoir si l'on ne livre le matelot. Les marchands anglois délibèrent, calculent.... livrent l'innocent. On le fait pendre en grande cérémonie. Ce n'est pas tout. Après l'exécution, les employés de la Compagnie sont obligés de comparoître au tribunal, où à genoux ils essuient la réprimande philanthropique du magistrat. Le sermon fini, ils sont tous en même tems et par derrière empoignés par autant de bourreaux, couchés par terre, et assommés de coups de bâton. Après la bastonnade, chaque bourreau fait de force plier la tête à son patient en signe de remercîment au mandarin pour sa correction paternelle, et on les renvoie chez eux.

Si ces marchands, assez puissans par leurs flottes, par un seul même de leurs vaisseaux, eussent répondu au mandarin: *„Que s'il étoit tou-„ché à un seul de leurs ballots; que s'il étoit arraché de la tête de „leurs employés un seul cheveu, leurs navires établiroient croisière à „la bouche du Tigre et y couleroient bas autant de centaines de „joncques chinoises que son pennecé avoit de brins;“* on auroit vu l'homme tremblant se dépouiller de sa jactance et assoupir une aventure dont il auroit avec raison redouté les suites pour lui-même *).

*) Deux matelots anglois ont eu dans le même siècle une destinée bien différente. L'un, coupable, a été cause d'une guerre: l'autre, innocent, est livré pour être pendu. Voici l'aventure du premier. En 1756, un patron nommé Jankin, est pris sur les côtes de l'Amérique en contrebande. Les Espagnols lui coupent, comme contrebandier, le nez et les oreilles. Cet homme à Londre se présente au parlement la tête enveloppée d'un

Les navigateurs circonsphériques qui sont forcés de relâcher aux côtes de Chine, n'emploient pas d'autre expédient. Demandent-ils à se radouber, à s'approvisionner? ils ne rencontrent que des visages immobiles, des bouches muettes. Il faut d'abord rendre compte au supérieur, qui a lui-même son supérieur dans l'intérieur de la contrée. Chaque fonctionnaire craint de se compromettre. Tous temporisent, louvoyent, combinent secrètement les moyens de profiter de cette aubaine. On auroit le tems de périr mille fois à la côte en attendant une réponse. Dans cette extrémité, ces navigateurs, presque toujours aux abois, menacent tout simplement d'arrêter les joncques chinoises, d'y prendre ce dont ils ont besoin, enfin de faire à force ouverte leurs réparations. Tout s'aplanit alors. Ils sont fournis de vivres, d'agrès, d'ouvriers, en bien payant, mais en sont quittes du moins pour n'être que rançonnés.

En voilà sufisamment sur la justice chinoise. Passons à la police.

La police de Chine est de la même trempe que sa justice. Elle fait à-peu-près de tout l'empire une vaste prison, et de chaque ville une triste foire où le patient que l'on fustige crie à côté du charlatan qui vante ses drogues et du danseur de corde qui fait tours. Des mai-

---

linge, raconte son aventure avec toute la franchise de son état. Arrivé au récit de sa condamnation, il se découvre le visage, et dit: *Quand ils m'eurent traité ainsi, je m'attendis à la mort: je recommandai mon âme à Dieu, et ma vengeance à ma patrie!* Soudain le parlement se lève, les portes sont enfoncées, et le jour même la guerre est déclarée aux Espagnols.

On pourra dire que dans l'affaire de Jankin il y avoit à gagner en guerroyant avec l'Espagne, au lieu que dans l'affaire du matelot de Quang-tong il n'y avoit qu'à perdre en se brouillant avec la Chine. Le raisonnement seroit très-juste si le parlement avoit délibéré. S'il l'eût même fait, il eût trouvé que ce Jankin étoit coupable. Les marchands, eux, délibérèrent et durent trouver que le matelot de Quang-tong étoit innocent. Il est des cas où quand on délibère, il n'y a plus d'hommes. Quand les Hongrois virent la grande Marie-Thérèse leur apporter entre ses bras son enfant, ils ne délibérèrent pas; mais tirant leurs sabres, ils crièrent:

Moriamur pro rege nostro Maria Theresia!

Puisse le rapprochement de ces exemples rappeler aux marchands de Londres, que si le commerce fait partie du corps politique, il n'en est pas la partie noble.

maisons basses sans aucun jour en dehors, des rues de traverses fermées le soir par des grillages de bois et aboutissant parallèlement sur une plus longue rue, le tout cerné par une épaisse et haute muraille d'enceinte avec des tours, quatre portes; tel est à-peu-près le plan de toutes les villes chinoises.

Dans cette prison, chaque père de famille, despote chez lui, répond corporellement et pécuniairement de tout désordre dans sa maison; chaque dixainier répond de même de tout désordre dans dix maisons; chaque centainier de tout désordre dans cent maisons. Le long des grandes rues allant d'une porte de ville à l'autre, sont alignés des corps-de-gardes, et nuit et jour postés des soldats armés de fouets dont ils frappent indistinctement ceux qui ont tort, ceux qui ont raison, qui arrêtent ceux faisant la moindre résistance. Enfin des espions de toutes couleurs, des fripons de toutes natures, des fonctionnaires toujours la main ouverte derrière le dos pour recevoir, des bourreaux mêmes qu'il faut payer pour n'être pas assommé du premier coup de ratan: voilà dans la plus exacte vérité, l'image des justicians, des justiciables de la police chinoise; et l'on sent bien que telle doit être la police d'un peuple où la population, le luxe, la misère, la corruption, les vices, sont également portés à leurs extrêmes.

Par-tout ailleurs, le despotisme ne frappe que les têtes élevées. La multitude échappe, et souvent même n'est ni moins libre, ni plus malheureuse sous cette forme de constitution que sous tant d'autres non moins défectueuses et si fort vantées. La nature insuffisante de l'homme, ses vices, ses passions, le fatalisme social, sont inséparables de tous les plans de constitutions. Le génie de Lycurgue ne put aller plus loin que la liberté d'un petit nombre entée sur l'esclavage d'une multitude: les Spartiates sur les Ilotes. Nous devons au moins à ce législateur cette justice, qu'il pressentit l'écueil et limita le nombre des individus de sa république par des lois cruelles, mais moins cruelles que celles de la nécessité. Les Chinois sans prévoyance, sans souci de

cet écueil, peut-être inévitable pour eux, sont sur leur belle terre, sous leur beau ciel, déchirés tous sans exception, par des serpens mille fois plus affreux que ceux dont la poésie arma le fouet des Euménides. Ces reptiles environnent en Chine votre berceau, ils accompagnent votre cercueil; ils sont dans l'intérieur de la maison, dans tout l'état, dans les familles, dans les visites, ils sont par-tout.

En Chine, les femmes estropiées, incarcérées, hébétées, ignorent ce que c'est qu'un champ, un marché, une place publique. On leur enveloppe en naissant chaque pied d'un bandage qui ne les quitte plus, et elles ne marchent qu'en clopinant. Tout ce qui n'est pas femme du peuple, est destiné avant de naître, à ce supplice. On les conduit, filles, de la prison natale, enfermées dans une boëte, à la prison de celui qui les achète comme épouse ou comme concubine. Celles que l'on fournit aux étrangers pour de l'argent, leur sont apportées dans un coffre percé d'un trou pour qu'elles puissent respirer. On ne voit pas à découvert une seule femme dans toutes les villes de Chine. Ainsi, la moitié du genre humain vit en Chine estropiée, imbécile, emprisonnée. Aucun Chinois ne peut connoître ce bien qui si souvent nous aide à supporter la vie, qui si souvent remplace tout, tient lieu de tout dans mille momens de privations ou d'infortunes: l'association à une compagne subordonnée, mais libre; l'identification de deux êtres qui pensent, s'entendent, peuvent se répondre; cette forme enfin d'union des deux sexes, où l'un attire à lui par la supériorité, l'autre par la volupté; où l'un peut perdre de sa rudesse, l'autre acquérir de l'énergie; où tous deux jouissent dans le plus intime du coeur et du corps: combinaison marquée du caractère le plus divin, où la priorité, l'infériorité, les perfections, les imperfections, la sublimité de l'âme, l'animalité des sens, se heurtent, se pénètrent, se confondent pour produire au sein de la nature et dans la société, une harmonie douce en secret, au-dehors la seule respectable!

Il n'existe pas pour un Chinois la plus légère nuance de tout cela.

Entouré d'enfans nés dans le désordre de la polygamie, tous soumis à celle qui porte le titre d'épouse, par conséquent, le plus grand nombre à son ennemie la plus implacable, le père de famille chinois n'a sous les yeux que jalousie, servitude, imbécillité, souvent des crimes. Ce ne sont pas des femmes qui peuplent sa demeure; ce sont des dindes boîteuses qui gloussent et se déchirent du bec comme des harpies. Les enfans du Chinois, ne sortant point de son amour, ne rentrent point dans son amour. Ce sont de petits tigres à face bénigne, qu'il est contraint d'élever, et dont la faute ou la disgrâce peut quelque jour le conduire à l'échafaud *). La moindre dénonciation d'un père au magistrat, fût-ce même pour simple désobéissance ou le plus léger manque de respect, suffit en Chine, pour, sans preuves, sans procès, faire sur-le-champ exécuter un fils à mort. En voilà trop pour faire concevoir à quel point d'hypocrisie, de dissimulation le jeune Chinois est forcément porté dès sa naissance, par son régime domestique, par son éducation: en voilà trop pour faire sentir ce qu'est un jeune Chinois, ce qu'il doit être nécessairement quand la grande famille politique, l'état, le reçoit au sortir de sa famille particulière.

La société en Chine n'est pas moins infernale que l'ensemble de l'état, que la famille. Etes-vous invité chez un Chinois? Il faut d'abord faire précéder votre visite par des billets de tailles, de formes, de stiles, de couleurs, de plis si variés, suivant le rang, l'âge, la dignité, la circonstance, que c'est déjà un désespoir. A l'entrevue, ce sont des génuflexions, des prosternations, des salutations sans fin. Tout cela est d'une étiquette indispensable. Viennent après, mille détours à prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, des civilités muettes, refus d'entrer, réitérations en signes, nouveaux refus, finalement obéissance. Viennent ensuite les cérémonies pour s'asseoir, les façons pour pré-

*) En Chine, le crime, même la simple disgrâce, entraînent souvent l'exécution de toute une famille.

senter le thé, offrir et recevoir la pipe, se mettre à fumer. Quant à la conversation, il n'y en a pas ombre. La scène est silentieuse ou à-peu-près, entre hommes, chacun mange séparément sur la table avec deux petits bâtons. Pour s'en aller, nouvelles cérémonies. Complimens et génuflexions dans la salle, dans le vestibule, au perron, dans la cour, hors de la cour; complimens pour monter dans sa chaise ou sur sa mule, message pendant le chemin, message même le lendemain de la visite. Enfin, il n'est pas un Européen qui ne préférât d'être fouetté en cachette, au supplice d'être prié à dîner en Chine. Ils ont des livres d'instructions pour toutes ces règles de cérémonial, dont nous n'avons pas indiqué la millième partie.

Les Chinois ne sont essentiellement ni meilleurs, ni plus mauvais que le reste des hommes. La proposition contraire seroit absurde à soutenir. Mais comme l'humanité est plus mauvaise que bonne; comme les vices sont attachés à sa nature, il faut un contre-poids à tous les vices hors de sa nature. Eussions-nous même autant de vices que de vertus, ce contre-poids seroit indispensable pour faire pencher la balance du côté du bien. Tout cela est d'une certitude, d'une évidence tellement mathématiques, qu'il n'y a qu'une sorte de démence ou d'imbécillité qui puisse le contredire. Les lois sont bonnes, mais elles sont insuffisantes. Que deviennent d'ailleurs les lois lorsque la multitude se lève contr'elles? Sous quel aspect présente-t-on les lois lorsque le peuple cesse d'en voir le premier anneau dans la main même de la divinité? Ecoutez la France; voyez la France depuis son effroyable dissolution! Oui, les lois sont bonnes, mais elles ne règlent pas les consciences; par conséquent, dans la théorie, sont imparfaites. Elles sont appliquées par des hommes; par conséquent, dans la pratique, sont imparfaites. L'homme pervers échappe aux lois de mille façons. Il connoît l'art de les ranger de son côté, de s'en faire un rempart, de les enfreindre impunément. Les lois, quand elles peuvent frapper, n'atteignent que l'acte extérieur. Leur dernier terme n'aboutit qu'à la souffrance d'un instant,

qu'à la mort, terme aussi, sur la terre, de la vertu. Or, bien que dans aucun pays de l'univers, si l'on en excepte le Japon, les lois ne soient aussi sévères que dans la Chine, les supplices plus cruels, on ne voit nulle part autant de crimes, de vices, de vols, de friponneries, de dépravation, d'immoralité que dans la Chine. La raison n'en est pas difficile à trouver. Ailleurs, on a aussi du luxe, de la misère, des passions, des intérêts de se froisser, de s'entre-détruire: mais toutes ces cordes sont si tendues, tous ces levains sont si fort en fermentation chez les Chinois; leurs passions sont habituellement si comprimées, sont d'une si forte énergie; leur civilisation est si constamment portée à l'extrême; par-dessus tout, leur population surpasse tellement les bornes de la subsistance ou la vitesse de la circulation; ils ont enfin de si longues paix entre leurs déchiremens périodiques d'entrailles, que l'existence même individuelle est chez eux presque généralement attachée à la pratique de tout ce que proscrivent et punissent les lois. Voilà principalement ce qui les plonge dans tous les vices de la nature, dans tous les vices contre nature. Voilà ce qui les livre à tout ce qu'on abhorre, à ce que même on n'imagine pas par-tout où l'homme plus au large, par-tout où l'homme rabaissé à un degré plus simple de civilisation, peut connoître les moeurs, la vertu, peut jouir de cette paix de l'âme qui seule en croit la récompense, s'il n'en étoit une éternelle!

Les Chinois donc vivent, quant à leurs vices, sans autre contrepoids d'aucune espèce, que celui trop foible des lois. Leur idolâtrie de *Fo*, et de *Lao-kiun*, venus de l'Inde, sont d'une monstruosité plus qu'immorale. Leurs Bonzes, leurs Lamas sont des imposteurs, des visionnaires dont les dogmes se réduisent à de grossières extravagances. Leurs lettrés, dit-on, sont athées. Comme ils ne sont pas fous, croyons plutôt qu'indifférens ils admettent, quand ils y pensent, une intelligence suprême ayant formé, conservant l'univers, bref qu'ils sont déistes abstraits, par conséquent sans religion, sans culte, sans dogmes, sans morale religieuse, sans idées de punition, de récompense futures, sans crainte,

sans espérance, par conséquent sans contre-poids consciencieux, à tous leurs vices naturels et artificiels. Dans cette situation, pour avoir l'air au moins de pouvoir être honnêtes gens, pour avoir l'air au moins de n'être pas sans l'idée du bien, pour avoir l'air au moins d'avoir une base, de convenir de quelque chose, les Chinois ont déifié leur philosophe *Confucius*, ou *Kong-fu-tzé* *). J'admets que ce Confucius ait été un homme vertueux, un homme de génie. Je veux que sa morale soit admirable. D'abord, sa vertu individuelle ne fait pas plus à l'humanité que celle d'un autre: ensuite, son génie est indifférent, puisqu'en morale il ne s'agit pas de génie, puisque la morale même est essentiellement étrangère au génie, devant être simple et à la portée de tout le monde. Ce dont il s'agiroit, ce seroit d'une mission, d'une autorité pour établir cette morale, et d'une autorité légitimée par des actes surnaturels; ce dont il s'agiroit, seroit d'une promesse de récompense, d'une menace de punition, promesse, menace appuyées de preuves au moins antécédentes, en attendant la preuve finale, l'accomplissement. Confucius n'a rien de tout cela. Confucius est à tous ces égards aussi dépourvu que tous les philosophes, tous les sophistes de tout pays, de tout tems. Aussi l'espèce de culte que rendent les lettrés chinois à leur Confucius, n'est-il qu'une de ces sortes de charlataneries et d'hypocrisies dont ils sont comme imbibés. La preuve de fait de ce raisonnement, d'une évidence absolue, c'est qu'en Chine, les idolâtres, la multitude, est dépravée, corrompue, et que les lettrés ou déistes-moralistes, sont dans la Chine, comme les nôtres, des hommes excessivement immoraux, très-méprisables. Ce qui distingue seulement la Chine à cet égard, c'est que les passions y étant très-ardentes, très-comprimées, les individus plus intéressés à dissimuler, à se froisser, à s'entre-nuire, les crimes, les vices y sont portés à un excès qui passe toute imagination. Qui voit un Chi-

*) La famille de Kong-fu-tzé, qui subsiste encore, est une des plus anciennes du monde. En 1140, elle comptoit depuis lui seulement 49 générations.

nois, voit un homme hypocrite et dépravé. Mais qui voit un lettré chinois faisant ses vingt-sept génuflexions et brûlant ses pastilles devant l'image de son Confucius, voit le plus dissimulé scélérat qui soit sous la voûte des cieux. Ceci n'est pas une hyperbole; c'est la plus exacte vérité. J'en appelle à tous ceux qui les ont vus, qui les verront: j'en appelle à tous ceux qui ont eu ou auront affaire avec eux.

Les conjurations, les trahisons, les empoisonnemens, les eunuques, les débauchés de l'île de Caprée, la politique de Tibère, marquent l'histoire de leurs plus anciens empereurs. On les y trouve mille, douze-cents ans avant Jésus-Christ. Tirons le rideau sur les moeurs habituelles et générales du peuple chinois. Etes-vous en guerre avec eux? Si le commendant chinois vous propose une entrevue, c'est pour vous faire tomber dans une embuscade où l'on vous assassine sur le chemin. On contrefait ensuite le surpris: il y a eu du mal-entendu. Vous écrit-il? Vous êtes déjà empoisonné si l'émissaire a pu pénétrer dans votre cuisine. Les annales sont remplies de pareils traits dans la Corée, dans le Tonquin, dans le Pégu, en Chine, par-tout où ils sont dans le cas d'avoir au moins quelquefois la guerre. En commerce, ils trompent de toutes les façons. Ils frelatent leur thé, leur rubarbe, leur musc, toutes leurs marchandises. En Chine, sur l'écriteau dressé en avant de chaque boutique, après la liste des marchandises du magasin et le nom du marchand, on voit les caractères aboutissant à cette idée: *il ne vous trompera pas.* Dans cette boutique, si vous achetez une boëte de thé, il faut l'étendre et le flairer, ou vous risquez de n'acheter qu'une villenie. Si vous achetez un rouleau d'étoffe, il faut la déployer entièrement; sans cela, de retour à votre maison, vous risquez de n'avoir acheté qu'une aune d'étoffe, le reste n'est que du papier. Des navigateurs qui s'étoient approvisionnés en Chine de caisses de jambons, ont trouvé en mer, la première couche de véritables jambons: le reste n'étoit que des jambons de bois parfaitement peints. Leur thé est rempli de feuilles absolument méconnoissables après la préparation,

qui n'ont point la saveur balsamique et médicinale du thé, qui même ont des qualités contraires, nuisibles; en un mot, qui ne sont pas des feuilles de thé. N'arrive-t-il à Quang-tong que la moitié du nombre ordinaire de vaisseaux? Le *Hou-pou* double les droits, sous prétexte qu'on est obligé de remettre la même somme au trésor du Bogdakhan. Enfin, malgré la surveillance, la résidence des employés de nos compagnies d'Europe, nos marchands éprouvent en Chine tant de vexations, ont affaire à tant de fripons, voient annuellement augmenter les frais, les pertes de telle sorte, et rétrograder tellement leurs profits, qu'il est plus que probable qu'ils seront à la fin obligés de renoncer à tout commerce avec la Chine. Qui doute de tout ce que nous venons de dire, n'a qu'à lire toutes les relations, interroger toutes nos compagnies orientales. Les Chinois ne peuvent pas même avoir de monnoies et métaux précieux. Chaque Chinois porte avec lui des ciseaux, une pierre de touche et une balance pour couper, éprouver, peser l'or et l'argent entrant dans ses marchés. Toutes les fois qu'on a tenté d'introduire en Chine l'usage, si commode, de la monnoie d'or et d'argent, on s'est vu sur-le-champ tellement inondé de fausses pièces, qu'on a été contraint d'en revenir à l'usage incommode de la pierre de touche et des balances.

Il y a plus: le fonctionnaire en Chine qui voudroit être intègre, ne le pourroit pas. L'immoralité, la concussion y descendent depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis le trône jusqu'à la chaumière. Les appointemens de tous les employés sont au-dessous de toute mesure raisonnable. Les grands emplois, tels que ceux de gouverneurs, de vice-roi, ne sont, par une politique fondée sous quelques rapports, conférés que pour un certain nombre d'années. Ces officiers sont tenus à un grand train, à de grandes dépenses. Il leur faut entretenir à grands frais leurs femmes et leurs enfans, qui restent en ôtage de leur fidélité dans la capitale, et qui seroient tous suppliciés à la moindre rebellion de l'homme en place. Il leur faut pourvoir aux besoins futurs de leurs familles, qui restent après eux confondues dans la multitude. Il leur faut

payer

payer leurs supérieurs qui ont les mêmes raisons de malverser qu'eux. Ces abus s'étendent aux racines, au tronc, aux branches de toute l'administration chinoise. La pratique de la probité dans un seul individu, interrompant la chaîne de toutes ces malversations sur lesquelles sont fondées l'existence et la sûreté, n'attireroit au singulier individu qui s'en rendroit le partisan, que délations, persécutions, perte infaillible, ignominieuse. Il passeroit dans l'opinion pour un hypocrite comme tous les autres. Sa disgrâce, tout injuste qu'elle seroit, ne manqueroit pas d'être imputée à délit, comme le châtiment juste en cas de malversation ne passe en Chine que pour mal-adresse, accident, et reste sans influence pour l'impossible amélioration de tout le reste.

La cour de Chine, qui entremêle tout d'espions, a eu long-tems dans les provinces des inspecteurs cachés de la conduite des hommes en place. La fausseté de leurs rapports, souvent dictés par la passion, toujours vendus au plus offrant, les a fait supprimer. Cette même cour a eu aussi des inspecteurs avoués, qui munis d'un sceau attaché à leur bras et des pouvoirs les plus étendus, les plus terribles, arrivoient de Peking dans les provinces où leur aspect portoit l'effroi. Ceux-ci achetoient chez leur commission des Colaos, des tribunaux du palais, et s'en récupéroient en rançonnant les fonctionnaires dont ils tiroient des sommes énormes. Cette autre censure décréditée, on a eu recours à un expédient de la même trempe que les deux autres. Il a seulement le mérite d'être plus neuf, de supprimer un grade de mauvaise-foi, de pillards intermédiaires, de porter sans partage et directement la concussion à sa source même. Chaque homme en place, chaque mandarin est aujourd'hui tenu d'envoyer de tems à autre un détail exact de sa conduite, de s'accuser lui-même de toutes ses fautes; pour cette confession être examinée par les cours supérieures. Ceci ne pourroit pas s'entendre, si l'on ne savoit qu'en Chine tout est rempli, mêlé de censeurs, inspecteurs, espions, les uns en titre, les autres secrets. Je n'aperçois pas, moi, de moyen à la probité d'échapper à cette troisième institution

plus que scélérate. Le fonctionnaire intègre seroit en effet couvert sur-le-champ de délations, et comme dans sa confession obligée il ne s'accuseroit de rien parce qu'il n'auroit point à s'accuser, il se trouveroit à Peking entre son silence et les délations condamné sans miséricorde, par ceux-là même auxquels il auroit coupé une branche de revenus. Le tout s'arrange bien plus naturellement. Les confessions sont convenues du fonctionnaire à ses juges: les fautes sont tarifées, l'absolution payée d'avance, et le soleil se lève tous les matins.

Je demande, d'après ce simple exposé, s'il est possible qu'il se trouve un seul fonctionnaire public intègre dans toute la Chine? A quelle fin même un Chinois quelconque auroit-il de la probité? à quelle fin seroit-il un homme vraiement vertueux? Seroit-ce par accession, obéissance à une morale impérative, divine? Il n'en a pas. Seroit-ce par crainte, par espérance d'un avenir? Il n'y croit pas. Seroit-ce par amour de l'opinion de ses semblables? Elle n'existe pas. Seroit-ce par intérêt? Il est perdu. Seroit-ce donc enfin par un penchant intérieur, par estime de soi-même? Le motif de parade est bien abstrait, bien peu dans la nature de l'homme, bien peu dans le train des choses de ce monde. Ce motif, nul pour le plus grand nombre, est presque toujours démenti par la conduite de ceux qui l'ont à la bouche. Si par hasard il fait quelques honnêtes gens, il en fait trop peu pour être mis en ligne de compte. Disons le vrai: les Chinois, sans motifs devant Dieu, sans motifs devant leurs semblables, sans motif en eux; les Chinois, toujours dans l'extrême civilisation, toujours dans une brillante décrépitude sociale, toujours avilis par les privations ou corrompus par les jouissances, sont et doivent être les plus immoraux de tous les hommes. Pour être Chinois et vertueux, il faudroit vivre en Chine suspendu entre le ciel et la terre; il faudroit être cet homme défini par Platon, et demeuré dans les espaces imaginaires avec sa république. Voilà comment cette belle mécanique du gouvernement chinois, mécanique très-digne d'admiration, mais mal louée, mal présentée par des écrivains ne

voyant trop souvent les choses que d'un seul côté, s'extasiant trop facilement sur une simple théorie, est éludée, est annulée par l'immoralité universelle et nécessaire du peuple chinois.

On trouve bien dans l'histoire de Chine des traits loués qui sont louables parce qu'ils marchent dans un sens droit. Mais toutes ces belles actions ne sont pas des vertus, ou, si l'on veut, ne sont que des vertus de parti. Une révolte, par exemple, s'élève contre une dynastie en possession. Le Bogdakhan régnant a ses officiers, ses partisans signalés, voués à la mort par les partis antagonistes. La fortune, la vie de ces officiers, de ces partisans, et celles de leurs familles, sont attachées à la fortune, à l'existence de leur maître. Ils le servent alors avec la bonne-foi de l'intérêt, le zèle des passions, ils le défendent avec l'ardeur du désespoir. Ils se dévouent, préviennent un supplice ignominieux en s'immolant avec lui. Après la fin tragique du dernier souverain de la dynastie des Mings, le mandarin *U-sang-heï*, général des troupes impériales, refuse de reconnoître le rebelle *Li*. Investi dans une ville par cet usurpateur d'un instant, il voit du haut de ses murailles son vieux père amené, chargé de chaînes, et qu'on menace de tuer s'il ne commande à son fils de se rendre, c'est-à-dire de se livrer au supplice. *U-sang-heï* se met à genoux, répand des larmes, demande pardon à son père, *de ce qu'il sacrifie sa tendresse naturelle à son devoir pour le sang de son prince.* On égorge le vieillard.

De pareils traits sont du plus grand effet dans une tragédie. Mais le même *U-sang-heï* appelle à son secours les Mantchoux, reconnoît l'usurpation de leur Khan, reçoit en récompense la dignité de *Régule*, le titre de *Pacificateur de l'Occident*, une province en souveraineté. Trente ans après, le même *U-sang-heï* devient lui-même rebelle, guerroie contre la dynastie nouvelle, et laisse un fils proclamé empereur par son parti. Ce fils vaincu par les troupes de Kang-hi, se donne la mort, comme ils font tous en pareil cas pour éviter le supplice. Kang-hi fait déterrer les os du père *U-sang-heï*, les fait apporter à Peking, les fait

exposer sur des pieux avec des notes d'infâmie, brûler, jeter au vent par les bourreaux. Il suffit d'une pareille anecdote prise au hasard entre mille autres, pour donner la parfaite mesure des belles actions chinoises, comme de la noble reconnoissance des Mantchoux-chinisés.

Par-tout on trouve un plus ou moins grand nombre d'hommes qui ont leur physiognomie, un plus ou moins grand nombre d'hommes chez qui le visage est le miroir de l'âme, dont les traits annoncent les bonnes qualités, même les défauts. Il n'en est pas ainsi chez les Chinois. Les Chinois, hypocrites et dissimulés dès leur enfance, assujettis par une étude pénible et longue, esclaves, tyrans, ou tous les deux dans leur domestique, dans leur état politique, dans la société, sur le trône comme sur la simple natte, sous la tuile dorée comme sous le chaume; les Chinois, toujours à l'affût pour nuire, toujours en garde pour se préserver; les Chinois, enfoncés dans le bourbier de l'égoïsme par la pression de tous les poids imaginables; les Chinois, obligés de couvrir au moins cette difformité morale qu'ils se connoissent réciproquement; tous les Chinois ont le même maintien, la même absence de physiognomie, le même visage de bois; ils sont tous graves, d'un froid de marbre, d'un flegme à toute épreuve. Ils ont surtout cette parfaite immobilité de traits, qui aux yeux de la pénétration trahit si rapidement l'homme dépravé qui s'en revêt. On n'a pas même en Chine l'idée d'un individu qui auroit un autre extérieur. Ce costume est en Chine répandu comme l'air. Il est universel.

Les gens novices en observations, les gens qui ne savent pas saisir les nuances, et voient des Chinois pour la première fois, les comparent sur-le-champ aux Hollandois à cause du flegme de ces deux peuples. Il y a pourtant excessivement loin de l'un à l'autre. Le flegme du Hollandois est naturel, il est de tempérament. C'est le flegme d'un homme raisonnablement libre, tranquille sur son sort, appliqué à des affaires sèches, mais profitables: c'est enfin le flegme d'un homme calme dans ses passions, de bonnes moeurs, exact, judaïque même dans ses

négociations, mais de bonne-foi, intéressé même à la probité comme se trouvant par sa position et son économie le centre du change, le médiateur constant dans tous les rapports de commerce entre le Nord et le Midi de l'Europe, et qui, dans l'occasion, déploie autant de raison que de solides connoissances, que d'estimables qualités. Le flegme du Chinois, au contraire, est tout artificiel, tout acquis. C'est le silence de la montagne qui tonnera, couvrira tout de flammes quand elle sera en éruption. C'est, en un mot, le flegme de la dissimulation, de la scélératesse. Assimiler ces deux sortes de flegme, confondre les signes extérieurs qui les caractérisent, c'est tout ignorer.

J'ai entendu citer, avec chagrin, le trait suivant comme une preuve de ressemblance entre les Hollandois et les Chinois.

Un Chinois et un Hollandois à Batavia s'abouchent pour une négociation. Le Chinois fait une profonde révérence, et s'assied. Le Hollandois lui rend sa révérence, et s'assied. Le Chinois voulant partir de ce que pouroit dire le Hollandois, ne dit pas le mot. Le Hollandois pénétrant l'intention du Chinois, n'ouvre pas la bouche. Au bout de deux heures de silence, le Chinois se lève, et s'incline. Le Hollandois se lève, et s'incline. Tous deux se séparent sans avoir seulement entamé ce dont il devoit être question. Il est sensible qu'identifier le flegme de ces deux hommes, quand on connoît les deux nations, ce n'est pas démêler l'attaque d'avec la défense; que c'est confondre le flegme de l'astuce avec le flegme de la pénétration; que ce n'est pas distinguer le calme de la sérénité d'avec le calme avant-coureur de la tempête.

L'hypocrisie chinoise est portée au-delà de toute expression. Les deuils en Chine sont d'une longueur qui seule suffit pour en déceler la fausseté. Plus d'un de ces fils de famille, qu'on voit en Chine après trois ans suivre le cercueil d'un père, couvert d'un sac de chanvre, ceint d'une corde, et appuyé sur un bâton en homme plongé dans la plus profonde douleur, a, pour s'affranchir d'un joug trop long, secrètement précipité par le poison, la mort du vieillard.

Le Bogdakhan est-il malade? Les cours du palais sont pavées de Mandarins, qui à genoux remplissent nuit et jour l'air de leurs gémissemens. Ils lèvent les mains au ciel; ils le supplient de les prendre à la place d'un souverain si tendrement chéri. Ils passent ainsi des semaines entières exposés au froid, à la pluie, à la neige. Si le malade meurt, ils continuent de supporter la vie, et recommencent la même grimace pour le successeur.

En 1680, Kang-hi est en route pour la chasse. Il aperçoit de loin le magnifique mausolée que son père a fait élever au dernier empereur de la dynastie des Mings. Il s'y fait conduire. Il s'y prosterne jusqu'à terre, brûle des parfums, puis répandant des larmes, adresse à haute voix une très-belle phrase d'excuses et de complaintes aux mânes de celui dont, à la vérité, ses ancêtres n'avoient pas commis le meurtre, mais dont ils avoient étranglé la famille et envahi la dépouille, deux choses que lui-même Kang-hi avoit achevées. Quand on rencontre de pareils traits, j'éprouve qu'on est tenté d'aimer l'hypocrisie. La Chine est le pays des mystifications; la Chine est le pays du vernis!

Avant d'aborder la démonstration que nous avons laissée en arrière, mais que nous avons avancée plus qu'on le pense, il nous reste à parler de cette fragilité, de cette immutabilité du corps politique en Chine; de ce cercle de dissolutions et de résurrections périodiques dans lequel tourne continuellement l'empire chinois; sorte de phénomène unique dans l'univers.

Dans le système de la création, l'espèce humaine opposée à tout, l'espèce humaine tendant comme toutes les autres à une multiplication indéfinie, se tourne enfin contr'elle-même. Partagée sur le globe en différentes familles politiques, appelées nations, qui se combattent, se réconcilient, elle se soutient par une alternative de guerres et de paix attachée à sa condition. L'individu borné gémit, clabaude, déraisonne. L'individu sensé se tait. La politique marche sa route naturelle; on s'en trouve plus mal encore. La muette, la sourde nécessité reprend en un

instant avec bien plus de cruauté ce que lui ont refusé l'intérêt, la pusillanimité du moment, les faiseurs d'abstractions, l'abâtardissement de certaines époques. Telle est notre nature déchue: ainsi s'accomplit cette malédiction initiale sortie de la bouche même de l'Éternel!

Les Chinois sont, pour leur malheur, comme placés hors de la classe commune. Posés dans une sorte de paradis physique, ils sont dans un enfer moral. Continentaux et isolés, par conséquent sans guerres extérieures, au moins sans guerres habituelles et proportionnées à leur immense population, ils sont sujets à des déchiremens d'entrailles, à des dissolutions mille fois plus douloureuses et plus horribles que tous les genres de maux successifs auxquels sont exposées les autres nations de l'univers. Ainsi se balance au-dessus de leurs têtes cet équilibre de bien et de mal que la bonté, que la justice du créateur tient suspendu sur la coupable humanité!

La Chine, toujours au plus haut degré de l'extrême civilisation; la Chine, toujours dans le plus complet épanouissement de la fleuraison sociale, touche par une suite nécessaire, toujours plus ou moins à l'époque de la décomposition, de la fénaison. Le mécanisme parfait de son gouvernement, l'habileté des souverains, de leurs ministres, peuvent bien reculer un peu l'époque de chaque catastrophe; mais la dépravation des moeurs, le fatalisme social en entretiennent, en couvent les germes. L'excessive population, le retour infaillible de mille causes naturelles, artificielles, hors de portée de toute sagesse humaine, les font éclorre, les développent, amènent enfin de tems à autre l'épouvantable dissolution du corps politique. Les Chinois en ont une telle expérience, qu'ils la présentent, la voient venir, la subissent sans pouvoir s'en préserver. La Chine, sous cet aspect, ressemble à un volcan qui se tait des siècles entiers, puis tout-à-coup fume, détonne, lance des flammes, vomit des laves, sans que les hommes d'alentour qui survivent à ses ravages, cessent d'asseoir à ses pieds et sur ses flancs leurs demeures, cessent d'y planter leurs vignes, d'y recueillir leurs abondantes moissons.

En Chine, le mot qui sert à exprimer ce que nous appelons *révolte,* glace d'effroi tout ce qui n'est pas populace ou chef d'insurrection. C'est le grand cri d'alarme; c'est le tocsin de l'incendie. Il n'est rien que le gouvernement toujours justement inquiet, n'emploie pour en étouffer la moindre étincelle. Mais c'est en vain. Les causes s'arrangent en dépit de toute prudence. En haut, c'est l'abâtardissement tôt ou tard infaillible de l'homme couronné, enfermé dans son palais, presqu'invisible, livré aux femmes, aux eunuques, environné de traîtres rivalisant d'intrigues, de rapines, de jalousies, plongé souvent dans les superstitions, les extatiques rêveries des bonzes, livré aux charlatans, s'empoisonnant lui-même, par-fois, d'un breuvage d'immortalité. En haut, ce sont les haines réciproques des Colaos, des grands, qui pour sauver leur propre tête, sont malgré eux précipités dans la rebellion. En bas, ce sont l'espoir du pillage, la misère, l'affreuse nécessité de s'entre-détruire pour subsister. Par-tout, c'est l'immoralité, la corruption universelle des individus, le défaut de tout principe, de tout espoir, de toute crainte d'un avenir. La moindre famine accidentelle, la moindre attaque du dehors, un rien suffit pour allumer tant de matières combustibles. L'étendard de l'insurrection se lève. Des essaims de peuplades indépendantes semés en différentes parties de l'empire et habitant sur des montagnes inaccessibles où les contiennent habituellement les troupes de l'état, descendent alors de leurs retraites comme des animaux de proie, pour prendre leur part dans le butin de l'anarchie. Les chefs se montrent à découvert. Les milices se partagent. Les armées se forment. Les campagnes sont dévastées par des brigands comme par des nuées de sauterelles. Les villes sont cernées, affamées, prises, pillées, incendiées. Les habitans exterminés. Le supplice est par-tout le sort du vaincu. Nos guerres politiques, nos batailles d'honneur, nos siéges méthodiques, nos prises par capitulation, nos levées de contributions ne sont que des jeux en comparaison de ce qui se commet en Chine dans ces époques désastreuses. Enseveli vivant dans son harem, l'infortuné mo-

monarque ignore souvent l'excès du mal et le pressant de son danger. Plusieurs n'ont pressenti leur dernier moment qu'aux flammes de leur propre palais, qu'au cliquetis des armes de ces rebelles. Les uns périssent alors dans l'incendie de leur demeure; d'autres, pour éviter un trépas ignominieux, se sont percés, pendus; d'autres, vaincus sur mer, se sont précipités dans les flots avec leur famille, leurs partisans, leurs serviteurs. Toutes les dynasties chinoises, sans exception, ont eu cette fin tragique. Celle qui règne, ne peut qu'avoir le même sort, à moins qu'elle n'ait le moyen, comme ses pères, de se retirer en Mongolie. Si l'on désire savoir à quel point sont fréquentes, non les insurrections journalières, mais ces décisives catastrophes, qu'on prenne de l'histoire chinoise les vingt dynasties chinoises depuis celle d'Hia jusqu'à la dynastie Mongole d'aujourd'hui, qui compte pour deux; on trouvera en partant de la meilleure chronologie, c'est-à-dire de 1357 ans avant Jésus-Christ, que chaque dynastie, calcul moyen, n'a duré que de 127 à 128 ans, et qu'elles n'ont eu, l'une portant l'autre, que de 10 à 11 empereurs.

Dans ces tems de calamités, on voit en Chine jusqu'à dix, douze armées promenant le carnage et la désolation dans le plus beau pays de l'univers. N'essayons pas de crayonner toutes les horreurs auxquelles il est alors en proie. Ce ne sont pas celles de la guerre entre deux peuples, ce sont celles de l'enfer déchaîné contre lui-même. Les crimes intestins de la récente dissolution françoise peuvent seuls en donner l'idée. Le gouvernement est alors frappé d'une catalepsie absolue. L'anarchie plane avec tous ses fléaux au-dessus d'une nation à laquelle sa corruption enlève même jusqu'au sentiment de la pitié. La fleur sociale tombe moissonnée par les insectes qui la soutenoient, et reparoît comme par enchantement au-dessus de leur fumier. Un chef triomphe à la fin de ses rivaux. Ce chef saisit une couronne devenue le prix du vainqueur. Il se la pose sur la tête, et devient la tige révérée d'une nouvelle dynastie. Son premier soin est d'extirper jusqu'au dernier rejeton

de la dynastie qui l'a précédé. Le nombre de ces dernières victimes est quelquefois prodigieux *). Il fait ensuite cesser les massacres, soumet ce qui subsiste encore d'autres partis, en fait exécuter les chefs quand ils ne préviennent pas leur destinée par un trépas volontaire. L'état purgé pour le moment de sa plétore, se rétablit par nécessité sur son inaltérable plan. Les conseils, les tribunaux se remettent en exercice. On réenseigne dans les écoles, que la constitution de la Chine est *paternelle*. L'usurpateur ne manque jamais après son couronnement, de se rendre au temple de la terre, et là, vêtu en paysan, d'y labourer comme ses prédecesseurs, deux ou trois sillons, pour faire sentir à ses nouveaux sujets *le cas qu'il fait de la culture et des cultivateurs.* Il ne manque pas non plus en cas de disette, fût-ce dans le plus petit coin de l'empire, de s'enfermer plusieurs jours dans ses appartemens, de se farder le visage de blanc, s'il doit un seul instant paroître en public, pour que l'on dise autour de lui, et qu'on imprime dans les gazettes: *Que la santé du père est altérée, tant il souffre du malheur de ses chers enfans!*

Tels sont les peuples que nous avons à mettre aux prises, les Nomades d'Asie, et les Chinois qu'il falloit auparavant présenter sous leurs véritables jours. Venons à notre démonstration. Nous faire comprendre maintenant, n'est plus qu'un jeu.

Quand Geng-hiz-khan, de 1200 à 1206, entra dans le nord de la Chine, il y trouva des antérieurement Nomades appelés *Kitans,* qui l'avoient envahie; d'autres Nomades appelés *Nioudsches,* ou *Kin,* qui l'avoient envahie sur les *Kitans,* et sur les naturels du pays. Il y eut

---

*) Lors de la dernière conquête de 1644, on comptoit plus de trois mille familles du sang des Mings. Ces hommes du sang impérial se distinguent par une ceinture jaune. On en voit qui sont obligés de travailler pour vivre. Li, ce bandit qui se rendit alors maître de Peking, en fit égorger ce qu'il put. Les Mantchoux achevèrent de les exterminer. On ne peut estimer 3000 familles chinoises à moins de 25 à 30000 têtes de tous sexes et de tous âges.

donc à cette époque dans le septentrion de cet empire, l'armée de Geng-hiz-khan composée de *Mongols,* de *Tatares,* de tribus de races croisées; plus d'anciens Nomades appelés *Kitans,* plus d'autres ci-devant Nomades appelés *Nioudsches,* enfin des Chinois. On sent comme tout cela devoit s'entendre et se chérir. Le carnage fut horrible. Il ne fut pas alors question de gouverner, mais d'envahir, de défendre, d'incendier, de massacrer.

L'embarras d'administrer pour les Mongols ne fut pas particulier à la Chine, qu'ils ont toujours bien moins connue que les Toungous, plus voisins, mieux placés, plus en relation avec les Chinois, plus dans cette atmosphère que l'empire de Chine étend autour de lui. L'embarras des Mongols étoit universel. Il se manifesta en Europe comme en Asie, quoique plus sensiblement en Chine d'après la nature des choses. L'humeur exclusivement belliqueuse de ces Mongols, leur ignorance, mirent par-tout plus ou moins d'obstacles à la consolidation de leurs rapides conquêtes.

Geng-hiz-khan et ses enfans ne savoient ni lire ni écrire. Ce ne fut même qu'à cette époque que les Mongols reçurent une écriture des *Igoures,* horde de race *Turke,* par conséquent *Tatare,* et qui erroit alors dans le voisinage de la Chine, où est aujourd'hui Turphan. Ces caractères Igours, que dans le tems leurs seuls Lamas connoissoient peut-être, ne leur eussent même été d'aucun secours pour l'intelligence des caractères philosophiques des Chinois. Ils sont purement alphabétiques, et ressemblent au premier coup-d'oeil au vieux syriaque. On voulut bien en 1260 faire adopter aux Mongols les caractères Thibétiens ou Tonguts qui se rapprochent un peu de l'écriture chinoise, mais les Mongols les repoussèrent comme trop difficiles, et ont gardé ceux des Igours qu'ils ont encore. Aussi les Mongols, après leurs victoires, contens, en général, de recevoir l'hommage et les tribus des nations conquises, leur laissèrent-ils souvent leurs princes naturels, qui profitant des divisions intestines et des partages subdivisés de l'empire fondé par Geng-hiz-

khan, parvinrent dans la suite, comme on le voit par l'histoire russe, à se soustraire, et finalement à subjuguer leurs propres vainqueurs. On n'a pas besoin de faire remarquer, que, vu la langue et l'écriture chinoises, l'embarras des Mongols dut être en Chine bien autre que partout ailleurs. Aussi voit-on Geng-hiz y prendre d'abord à son service et créer son premier-ministre, un homme qui devoit être son ennemi, descendant de la race détrônée des Kitans. *Ilidschoutzaï*, c'étoit son nom, se trouva par hasard d'un caractère tranquille, doux, et fut d'une très-grande utilité à Geng-hiz. Cette première conquête des Mongols en Chine fut toutefois si disputée, si embarrassante quand il vint à s'agir de gouverner, qu'en 1223, dans une diète générale que Geng-hiz tint en Tatarie, on y proposa sans aucun détour d'exterminer tous les habitans des provinces conquises en Chine. C'étoit anéantir le fruit de cette conquête; c'étoit hâter et ne rendre que plus facile le refoulement des Chinois que l'on redoutoit, qui arriva. *Ilidschoutzaï* eut beaucoup de peine à empêcher l'adoption de cet avis, digne d'un pareil sénat. Toutefois les divisions, les haines de cet amas incohérent de tribus rivales dans le nord de la Chine; par-dessus tout, l'impossibilité aux Mongols d'administrer des hommes aussi disparates pour le langage et l'écriture que le sont les Chinois du reste du monde, fatiguèrent tellement le vainqueur, qu'en 1227, année de sa mort, Geng-hiz revenu à sa première idée, avoit arrêté le projet formel d'exterminer au moins tous les *Nioudsches* du nord de la Chine, ce qui n'étoit qu'un adoucissement de mot, car le massacre une fois commencé, se seroit étendu à tous les habitans, comme il le vouloit en 1223.

Depuis 1227, année de la mort de Geng-hiz, jusqu'en 1280, l'empire de Chine, toujours subsistant dans le milieu et le midi de la Chine, mais diminué par les conquêtes progressives des Mongols, ne vit passer sur le trône qu'une suite rapide de princes abâtardis. La dynastie des *Songs*, alors sur son déclin, pencha visiblement vers sa ruine. Mais il étoit plus facile à ces Mongols du tems, de conquérir que d'adminis-

trer. Ils pouvoient vaincre en Chine, mais ils ne pouvoient pas règner. Leurs sabres s'émoussoient contre la langue et l'écriture étranges de ces contrées. Aussi cette période de 1227 à 1280 ne fut-elle presqu'en Chine, dans les provinces conquises, qu'un tems de pillages, de massacres, d'anarchie.

Geng-hiz en mourant, avoit laissé un quatrième fils âgé de huit ans, nommé *Kublay*. Instruite par l'expérience, la famille des Khans fit élever cet enfant dans les sciences et dans les usages de la Chine. On lui apprit la langue, les caractères; on lui apprit à caresser et à paroître estimer les lettrés; on lui fit rendre des honneurs publics à *Confucius;* en un mot, on en fit un lettré complet. Nommé Grand-Khan en 1259, il continua de séjourner en Chine où sa capacité acquise et l'adoption des moeurs du pays lui concilièrent ses nouveaux sujets. La dynastie des *Songs,* réduite à un mineur, fut poursuivie sur terre et sur mer. Son sort enfin fut décidé aux côtes de Quang-tong. La flotte impériale, après un sanglant combat, y fut vaincue par la flotte mongole. Enveloppé sur son vaisseau, le tuteur du jeune empereur le prit entre ses bras, et se précipita dans les flots. L'impératrice-mère et tous les grands attachés à leur fortune, suivirent cet exemple. Le reste de l'armée, poussant un cri affreux, en fit autant. Ainsi périrent en un instant cent mille Chinois, derniers défenseurs de la dynastie des *Songs.* Cette tragédie de l'océan eut lieu en 1280. Kublay prit alors le titre d'empereur, et commença en lui cette vingtième dynastie, nommée *Yven,* la première de race étrangère, qui ait régné sur toute la Chine.

Kublay, comme lettré, pouvoit bien tenir les rênes du gouvernement, mais ne pouvoit pas administrer à lui tout seul. Soit que l'humeur trop exclusivement belliqueuse de ses Mongols et leur ignorance y missent obstacle, soit d'autres raisons, on ne s'avisa point alors de ce que fit la même famille à la tête des *Toungous-Mantchoux,* à sa reprise de possession dans le dix-septième siècle. *Kublay* et ses successeurs, obli-

gés donc de se confier exclusivement aux Chinois, en furent trahis, Leur haine commune contre des étrangers, cimenta la conjuration. Les premiers succès du rebelle *Chu* attirèrent de toutes parts les Chinois sous ses drapeaux. Ils chassèrent de la Chine tous les Mongols et autres étrangers qui s'étoient incorporés avec eux. C'est ainsi que *Chu* mit fin à la dynastie mongole du nom d'*Yven*, laquelle avoit duré 89 ans, et commença la dynastie des *Mings*, de race chinoise.

Repoussés hors de la grande muraille, tous ces étrangers du nord de la Chine, *Toungous, Mongols, Tatares, Croisés,* se trouvèrent obligés de reprendre le régime nomade; les uns, en conséquence, tournèrent à l'orient, les autres à l'occident. Les Toungous, alors *Nioudsches,* aujourd'hui *Mantchoux,* avec leur Khan descendant de Kublay, se rétablirent dans la Mongolie, ce pays âpre, montueux dont nous avons parlé, qui touche l'empire de Chine. Ces princes, ainsi que leurs sujets, à raison du long séjour qu'ils avoient fait chez les Chinois, se trouvoient alors bien moins étrangers à la langue et à l'écriture de ce peuple, que ne l'étoient les Mongols lors de l'irruption de Geng-hiz. Parfaitement postés pour quelque jour pouvoir rentrer dans leur importante conquête, ces princes en nourrirent l'espoir, et se le transmirent de père en fils. Les Khans Mantchoux, tantôt tributaires de la Chine, tantôt indépendans, tantôt amis, tantôt ennemis de la nouvelle dynastie des Mings, furent toujours avec la Chine en relation d'affaires, de commerce. Ils y vendoient des chevaux, des bestiaux, du Yin-seng, des fourrures. Ils obtinrent même pour leurs sujets la permission d'entrer en Chine, d'y séjourner, d'y voyager pour leur négoce. Enfin, toujours voisins, toujours en relations politiques et commerciales avec les Chinois, ils eurent continuellement facilité, même obligation de cultiver jusqu'à un certain point la langue et l'écriture chinoises. Instruits, témoins, victimes de ces dissolutions auxquelles est sujette la Chine, ils attendirent que leur retour périodique offrît une occasion favorable. Elle ne se présenta cette fois qu'au bout de 276 ans, mais ils en pressentirent si bien l'approche,

qu'à cette époque *Tong-tzé,* khan des Mantchoux, et père du premier empereur de la dynastie actuelle, se trouva avoir été instruit en cachette dès son enfance parmi les Chinois, en connoître parfaitement la langue, l'écriture, avoir toutes les manières chinoises, ce qui ne contribua pas peu à son succès.

Si cette dissolution chinoise du milieu du dix-septième siècle avoit tardé à l'impatience des Mantchoux, elle fut d'autant plus caractérisée qu'elle s'étoit fait attendre, et servit complètement leur espérance. Elle fut une des plus générales, des plus affreuses de toute l'histoire. L'empire de Chine n'offrit en cet instant qu'un vaste théâtre de brigandages, de meurtres, d'incendies. L'ouragan de la révolte souffla de tous les points de l'horison. Une effroyable multitude de rebelles formèrent jusqu'à huit corps d'armée, ayant chacune leurs chefs. Tous ces partis se réduisirent à deux, qui s'accordèrent contre celui de l'empereur. L'infortuné *Hoaï-tzong,* dernier des Mings, ne put arrêter un torrent supérieur à toute force humaine. Son caractère s'aigrit par les revers. Il devint sombre, inquiet, rêveur, défiant, cruel. Assiégé dans Peking par les rebelles, trahi le troisième jour du siége, forcé dans son palais, il vit sa femme-impératrice se pendre, abattit à ses pieds sa fille d'un coup de sabre, et se pendit après à un des arbres de ses jardins. Son premier-ministre, ses concubines, ses plus fidèles eunuques imitèrent son exemple. Pendant ce tems, le rebelle *Li,* couvert de sang et assis sur le trône, faisoit trancher la tête aux Colaos, aux serviteurs, aux enfans de l'empereur, et quand on lui porta le corps de son souverain, le monstre osa lui insulter.

U-sang-hei qui commandoit les troupes impériales dans la province de Leao-tong, voyant l'état désespéré de cette famille, appela le Khan des Mantchoux à son secours. *Tsong-té* accourut avec quinze mille chevaux. C'est ici que nous allons voir ces princes de sang Mongol, que nous croyons barbares, et qui le sont en général, déployer une politique dont la finesse et les combinaisons pourroient servir d'exemple

à l'Europe même. La Chine et les Toungous les avoient prodigieusement formés.

Tsong-té d'abord, sous prétexte de faire paroître ses cavaliers Mantchoux plus nombreux, persuade aux Chinois de faire prendre aux leurs le pennecé *). Cette ruse eut un plein succès. Les Chinois rebelles, croyant avoir affaire à une légion de ces Mantchoux qu'ils redoutent extrêmement, prirent la fuite au premier choc. Ce ne fut pas le seul fruit de cette imagination dont le père de *Tsong-té* avoit quelques années auparavant donné l'exemple dans la province de Leao-tong. Ce pennecé devint bientôt un signe de ralliement. *Tsong-té* le fit prendre à tous les Chinois. C'étoit les obliger d'être ses partisans. C'étoit implicitement les contraindre à se déclarer pour ou contre. La lassitude de l'anarchie, la crainte, l'intérêt, l'espérance, le malheur marqué d'une dynastie parvenue au terme fatal de toutes celles qui l'avoient précédée, tout concourut pour faire prendre ce pennecé au plus grand nombre. Dans la suite, ceux qui s'y refusèrent, n'eurent qu'à choisir entre se couper les cheveux ou la mort. Le refus a fait verser des flots de sang.

Tandis que les Chinois vainqueurs poursuivent dans le midi les debris des rebelles, *Tsong-té* meurt, et son fils *Chun-chi*, âgé de six ans, conduit à Peking par son oncle, est déclaré empereur de la Chine.

Le tuteur se trouva être un homme d'un grand caractère. Soumettre successivement toutes les provinces, exterminer la race des Mings dont plusieurs princes furent proclamés dans différentes parties de l'empire, défaire sur terre et sur mer tout ce qui résistoit à cette nouvelle domination, ce fut l'effet du tems, l'ouvrage des armes, des intrigues. Mais ce qui caractérise l'excellente politique de cette famille Mongole, et

*) Ce pennecé est la touffe de cheveux que les Chinois d'aujourd'hui laissent au-dessus de leur tête rasée. Ils portoient antécédemment les cheveux longs. Cette mode nouvelle chez une nation, qui ne change rien étoit le costume des Mantchoux. Elle ne date en Chine que de la dernière révolution.

et de leurs Mantchoux; ce qui fait le plus d'honneur à leur prévoyance, c'est que ces princes se trouvèrent dans l'instant même assez initiés à la langue et à l'écriture chinoises pour gouverner; c'est qu'ils trouvèrent dans l'instant même parmi leurs sujets assez d'individus suffisamment instruits pour les employer et se reposer en eux sur une fidélité garantie par l'intérêt. Ils firent aussi venir sur-le-champ un grand nombre de leurs familles, remplirent les universités de leurs enfans, en sorte qu'en peu de tems ils purent composer par égale portion les tribunaux de membres pris dans les deux peuples; mettre par-tout deux présidens, l'un Mantchoux, l'autre Chinois, affectant exclusivement à leur nation certains emplois civils et militaires de grande importance. Toutes ces sages dispositions ont subsisté jusqu'à ce jour.

Peut-être ces premiers lettrés Mantchoux ne furent-ils pas d'aussi habiles docteurs que ceux qui leur ont succédé. La chose est excessivement probable. Mais peu importoit pour le but où l'on en vouloit venir. Car bien qu'il soit d'une absolue nécessité pour gouverner, en Chine, d'en connoître la haute écriture, l'écriture mandarine, le plus ou moins d'avancement dans cette haute écriture n'est pas un obstacle comme l'ignorance complète. En effet, le système de cette écriture allant toujours en se compliquant, c'est-à-dire allant toujours en diminuant le nombre des figures, mais en compliquant davantage le moins grand nombre de figures dont on se sert pour exprimer le même nombre d'idées, il est sensible que les degrés de lettrés appliqués à chaque échelon de la science, peuvent se hausser ou se baisser, pourvu que le gouvernement hausse ou baisse en même proportion la forme typographique de ses correspondances. C'est aussi ce que fit pendant quelque tems, et sans l'annoncer, la nouvelle cour Mantschouse. Les historiens rapportent à ce sujet un fait dont ils n'ont pas pénétré le secret. On lit dans toutes les relations, que *Chun-chi,* fils de *Tsong-té,* s'étant aperçu à sa majorité, de l'abus qui s'étoit nouvellement introduit dans les universités, où l'on avoit admis à certains grades de lettrés des in-

dividus n'ayant pas la science correspondante, ordonna une réitération d'examen, fit couper la tête à douze examinateurs, fit grâce à ceux que leur capacité fit réadmettre, et relégua les autres avec toutes leurs familles en Tatarie. Il est plus que vraisemblable, qu'à l'instant de la conquête, qu'à l'instant de l'envoi des enfans Mantchoux dans les écoles, on favorisa l'abaissement des échelons de l'écriture, afin de hâter l'acquis de la science, de se pourvoir plutôt de sujets, de remplir plutôt les places. Il est plus que vraisemblable, que la cour ferma pour lors les yeux sur cet abus qui étoit le sien, et qu'elle ne s'avisa de les ouvrir, de crier: à l'abus! d'y remédier, que lorsqu'on n'en eut plus besoin. Il y a plus: c'est qu'en reléguant en Tatarie avec leurs familles ces lettrés non réintégrés, et que l'histoire dit avoir été Chinois, elle répandoit d'autant la langue et l'écriture chinoises parmi ses sujets; elle remplaçoit d'autant le vide de ses états patrimoniaux récemment dépeuplés par l'émigration d'une foule de familles Mantchouses accourues en Chine; elle se débarrassoit, d'autre, d'un grand nombre de lettrés chinois, par là suspects. Cette cour n'étoit plus obligée, d'une part, de les placer, et d'autre part, avoit d'autant plus prétexte et facilité de placer ses Mantchoux nouveaux-lettrés, et tout-à-fait dévoués à la dynastie moderne. Cette politique détournée, cette allure cauteleuse sont absolument celles de la cour de Chine, de tout le pays. On les retrouve dans toutes les occasions, dans tous les temps. Ces allures sont dans la nature de leur position, dans l'immoralité universelle de leur caractère.

Cette légère esquisse démontre tout ce qu'il a fallu pour que les Toungous, étrangers à la Chine, mais voisins toujours en relations intimes avec la Chine, comme plongés dans l'atmosphère de la Chine, pussent venir à bout de conquérir et de gouverner l'empire de Chine. Ce seroit affoiblir l'évidence, ce seroit faire injure à nos lecteurs, que d'ajouter la moindre chose à ce tableau. Il prouve à tout ce qui est capable de comprendre, que ni Russes, ni Européens quelconques ne peuvent jamais faire de conquête ni s'établir en Chine, quand même ils y seroient,

comme l'ont été les *Toungous-Mantchoux*, favorisés par une dissolution politique. . . . . .

Dissolution politique! Expression nouvelle dans notre langue: *Dissolution!* Quelles pensées cruelles viens-tu ressusciter dans mon esprit! . . . . Quel frémissement dans tout mon corps! . . . . . *Dissolution!* Comment le fléau que tu exprimes, est-il venu dans nos contrées? Les institutions civiles et religieuses de nos ancêtres, les perpétuelles rivalités de nos états morcelés ne devoient-elles pas à jamais t'écarter de nos rivages? . . . . Hélas! comme la pomme de la Genèse, tu as poussé sur l'arbre de la science, et mûri dans le paradis terrestre de la belle Asie! Comme la pomme de la Genèse, tu portes dans ton sein tous les genres de misères et de calamités! Comme la pomme de la Genèse, tu nous fus présentée par le démon, non sous la forme du serpent, mais sous la forme de philosophes! Comme la pomme de la Genèse, tu fus mangée par cet orgueil de devenir plus grand! . . . . . Non, ce n'est pas de la mort d'une épouse que je t'accuse: non, ce n'est pas le sang d'un frère que je te redemande. Je te pardonne et le pillage de nos fortunes, et l'incendie de nos demeures. Je te pardonne tes boucheries des opulens, tes viols, tes extorsions, tes assassinats, tes dégoûtantes orgies. Ce sont des troubles entre les hommes que Dieu punit hors de la terre. Tes crimes datent de cette tête consacrée par une sainte onction, que tu coupas sur l'échafaud. Ton arrêt est gravé sur cette croix, signe si cher à toute âme seulement noble, seulement sensible; sur cette croix, où après dix-huit heures de supplices, fut attaché l'Homme-Dieu venu pour nous donner le seul modèle de la vertu; sur cette croix que tu as abattue, foulée, remplacée par des prostituées offertes nues à l'adoration de tout un peuple né chrétien. Ton arrêt est écrit sur ce calice présenté processionellement à un vil onagre coïffé d'une mitre et revêtu des ornemens de nos plus augustes pontifes. Il est empreint sur cette chaire, où un de tes acteurs de théâtre prêcha dans une église publi-

quement l'athéisme, défia publiquement *le Dieu du ciel, s'il existoit, de faire tomber sur son autel une flamme.* . . . . . qui ne devoit pas encore le consumer. . . . . *Dissolution!* tu fus le châtiment! *Dissolution!* tu seras la vengeance! Cité monstrueuse, tu périras! Tu périras comme Sodome, comme Gomorrhe, comme Babylone, comme Jérusalem, comme Rome païenne, comme toutes les villes, qui sur la route de la religion, se sont rendues coupables de tes forfaits! . . . . . .

. . . . . .

La seule chose que les Russes pourroient ambitionner encore dans ces contrées lointaines de la Daourie, comme tendant à leur affecter exclusivement le commerce des pelleteries sur la côte nord-ouest de l'Amérique, seroit la possession ou la navigatiou du fleuve Amur. Au lieu de descendre la Léna jusqu'à Jakoutsk pour transporter de là, non sans beaucoup de frais et de difficulté, vivres, fer, chanvres, bois et autres articles nécessaires à l'armement des navires à Okhotsk, ils descendroient facilement l'Amur, et pourroient se créer à l'île Chantar, poste infiniment plus avantageux, une petite marine de guerre. Quelques frégates y suffiroient pour s'approprier tout le commerce de la côte nord-ouest de l'Amérique jusqu'aux possessions espagnoles. On excluroit ainsi de ces parages cette foule d'aventuriers de toutes nations, qui depuis le capitaine Cook, s'y sont portés sans concert. Ils n'ont pensé qu'au bénéfice de chaque expédition. Ils ont fourni des armes à feu aux Sauvages de l'Archipel qui flanque cette partie de la côte de l'Amérique, même à ceux des îles de la Mer du Sud *). Ils ont porté un coup mortel à cette branche de commerce encore naissante, branche d'autant plus précieuse aux Russes qu'elle se lie à leur commerce de

*) La Russie vient d'en ressentir cruellement les suites par le massacre d'une troupe de Russes et la destruction d'un établissement sur la côte nord-ouest de l'Amérique; expédition que des Sauvages n'auroient jamais tentée, ou exécutée sans le secours d'armes à feu.

Sibérie, que les Chinois leurs voisins sont les plus grands consommateurs de ces fourrures, que les Russes sont de tous les peuples de l'Europe, les seuls qui ayent un traité de commerce avec la cour de Peking, qu'enfin, seuls maîtres de ce commerce, il leur seroit possible de l'exploiter sans l'épuiser. La seule difficulté, c'est que les Russes n'auront jamais le fleuve Amur, ni même la navigation sur ce fleuve, et le commerce avec la Chine. Cette réunion est si invraisemblable, qu'elle peut être reléguée dans la sphère des impossibles. L'explication exige ici quelques développemens.

Lorsque vers le milieu du dix-septième siècle, les Russes poussèrent moins leurs conquêtes que leur occupation de déserts jusqu'en Daourie, le peu de Nomades qui l'habitoient, trop foibles, sans artillerie, se retirèrent en Mongolie. Ces Nomades trouvèrent la Mongolie vuide de ses guerriers et d'une grande partie de sa population. C'étoit le moment où, occupés de leur conquête et de leur établissement en Chine, les Mantchoux y avoient porté toutes leurs forces, et appelé un très-grand nombre de leurs familles. Les Russes ne rencontrant donc point de résistance, s'emparèrent des rives du fleuve Amur. Dans cette circonstance, la nouvelle cour de Chine prit le seul parti que lui permettoit sa position. Elle favorisa le reflux de ses sujets patrimoniaux vers la grande muraille, et défendit toute communication avec ces étrangers nouvellement apparus, remettant à d'autres tems tout projet, toute exécution hostile: bref, elle temporisa. En 1684, la Chine s'étoit déjà portée à des voies de fait, avoit déjà commis quelques hostilités sur les places russes, le long du fleuve Amur, lorsque la cour de Moskou, sentant que la Sibérie étoit à-peu-près nulle pour elle sans un commerce réglé avec la Chine, prit le sage parti de traiter avec la cour de Peking.

Le plus ou moins de force et d'intérêt règle par-tout la balance des négociations. La Chine eut dans celle-ci la juste et nécessaire prépondérance qu'elle devoit avoir. La force, tôt ou tard, vu l'éloignement de la Russie et la proximité de la Chine, ne pouvoit en Mongolie être équi-

voque. Quant à l'intérêt, il étoit presque tout entier du côté des Russes. Sans un commerce avec la Chine, les Russes étoient obligés d'acheter en Europe, de la seconde ou troisième main, tout ce qu'ils en tiroient directement par la Daourie. Sans un commerce avec la Chine, notamment sans le commerce des cuirs et des fourrures, la Sibérie n'étoit presque dans les mains des Russes, qu'un objet de dépense, un embarras. Ces mêmes fourrures, portées ailleurs par un chemin beaucoup plus long, plus dispendieux, ne pouvoient aboutir en Asie, qu'à des pays chauds où l'on en consomme peu, où on les regarde comme un objet de luxe plutôt que de besoin, et en Europe, qu'être primées par les fourrures du Canada, moins belles à la vérité, mais plus durables, plus abondantes, et incomparablement meilleur marché. Les Russes avoient donc le plus grand intérêt d'établir un commerce quelconque avec les Chinois, tandis que les Chinois n'avoient qu'un intérêt imperceptible d'ajouter à leurs immenses commerces extérieurs et intérieurs, un aussi petit article que celui qui les lie sous le rapport commercial avec les Russes. Les Chinois devoient donc l'emporter dans ce traité. Leur cour n'avoit d'autre intérêt, et un très-grand intérêt, que dans l'intégre recouvrement de la Mongolie. Ce furent aussi ces considérations qui déterminèrent le traité de Nertchinsk, passé en 1691, par l'entremise du plénipotentiaire Féodor Alexiewitsch Golowin.

Par ce traité, le fleuve Amur et toute la Mongolie demeurent aux Chinois. La chaîne de Stannovoi-Khrébet, habitée par des Toungous, les uns indépendans, les autres tributaires de l'un ou de l'autre empire, fixe la borne septentrionale entre l'empire de Chine et l'empire de Russie. Cette ligne de limites est même parfaitement choisie et naturelle s'il en fut jamais; car les ruisseaux qui coulent de cette chaîne se dirigeant tous les uns au nord, les autres au midi, l'entre-deux fait la séparation, et n'a pas grand besoin d'être tracé au graphomètre. Les autres frontières entre les deux empires sont réglées par ce traité de Nertchinsk, comme elles subsistent encore. Les Mantchoux appar-

tenant à la Russie, sont cédés à la Chine. La cour de Russie s'engage à ne jamais les recevoir comme transfuges. Les sujets respectifs, munis de passe-ports, ont la liberté d'aller d'un pays à l'autre, d'y acheter, d'y vendre tout ce qui leur conviendra.

Jamais traité ne fut plus sage, mieux dicté par la position des parties, par leurs intérêts réciproques, par la nature des choses.

Divers incidens qui ne sont pas de notre sujet, ayant brouillé les deux cours, il fut passé entre la Chine et la Russie un nouveau traité en 1727; c'est le second, celui de Kiatka. Le plénipotentiaire qui le conclut, fut un Jagouzinski. Ce dernier traité ne fait qu'ajouter un second marché à celui qui subsistoit: Kiatka, sur la rivière de ce nom, à Zourouktai sur la rivière d'Argoun. Il laisse les frontières comme elles avoient été réglées en 1691. Le traité donc de Kiatka n'est foncièrement que la répétition, la confirmation de celui de Nertchinsk. On y stipule seulement que la couronne russe pourra envoyer tous les trois ans à Peking une caravane à son profit, ce qui s'étoit déjà pratiqué.

Une très-grande preuve de la prépondérance de la Chine dans toutes les négociations, et du plus grand intérêt de traiter du côté de la Russie, c'est l'étrange forme de ce traité de Kiatka. Il n'est point, comme le traité de Nertchinsk et tous les traités, de souverain à souverain, du Tzar au Bogdakhan. Il est de collége à collége, forme de communiquer encore subsistante entre les deux cours, unique, je crois, dans l'univers *). Le Bogdakhan avoit dédaigné répondre à plusieurs lettres du Tzar, par la raison qu'il ne reconnoît point d'égal sur la terre. Le Tzar auroit bien pu en dire autant, mais tout alors étoit fini, et l'intérêt de ses peuples, vrai mobile d'un souverain aussi grand que Pierre premier, dut l'empêcher de s'arrêter à cette insulte Mantchoux-Chinoise.

---

*) On ne peut y comparer que l'ancien usage où étoient les grands princes de Russie, et même le premier Tzar Iwan IV, de ne traiter avec la Suède que par leur Namestnik de Novogorod.

Depuis 1755, époque de la dernière caravane Russe à Peking, les Chinois se plaignirent, non plus comme antérieurement, de brigandage de la part des Russes, mais de leur fourberie. Des Chinois se plaindre de la fourberie de qui que ce soit! Il est inutile de remarquer, qu'à cette époque les marchands Russes jouissoient encore dans toute l'Europe d'une portion de cette confiance patriarchale qui a duré autant que leurs anciennes moeurs, et que la bonne-foi des marchands Russes, sans être tout-à-fait comme ci-devant, n'est pas encore absolument éteinte. Le vrai motif de l'humeur des Chinois étoit l'émigration des Kalmouks de Soungarie, réfugiés en Russie l'an 1757. L'infraction de la cour de Chine, en cette occasion, fut manifeste. Ces Kalmouks, sujets d'un Kontaïsch, n'étoient point sujets de la Chine. Ils ne pouvoient donc être assimilés par la cour de Peking aux Toungous, ou Toungous-Mantchous stipulés dans le traité de Nertchinsk et dans celui de Kiatka, que la cour de Russie s'étoit engagée à ne jamais accueillir, même comme transfuges. Nonobstant, le Bogdakhan ou son conseil irrité se fit justice par lui-même à sa façon. On saisit à Peking, on dépouilla, on envoya au supplice tous les marchands Russes. Leur agent Krépétow n'échappa à la mort qu'en alléguant sa qualité de ministre qu'il n'avoit pas, et dont l'impératrice Elisabeth lui envoya le diplome pour le sauver. Entre toutes cours, entre tous peuples qui peuvent se toucher, une aussi atroce violation du droit des gens eût allumé la guerre sur-le-champ. On s'écrivit de part et d'autre dans le stile le plus amer, on se menaça, on se défia réciproquement, mais sans la moindre suite. Le Tzar et le Bogdakhan sont deux chevaliers qui peuvent se dire tout ce qu'ils voudront; leurs épées ne peuvent pas se croiser. Au fait, ils ne se sont rien dit. La correspondance est de collége à collége. Elle dort de chaque côté dans la poussière des archives. Elle n'est point celle de deux souverains. Elle est l'ouvrage de subalternes parlant au nom de leurs maîtres, mais pouvant s'être écartés de cette modération,

de

de ces convenances, de cette dignité si naturelles aux hommes nés à la hauteur du trône.

Depuis la réémigration des ces Kalmouks retournés de 1770 à 1771 dans leurs anciennes demeures, et rangés sous la protection de la Chine, qui les a bien reçus par orgueil, et ensuite maltraités par politique, les deux souverains se sont derechef écrit dans le même stile et sans plus de conséquence. Les caravanes russes de la couronne à Peking n'ont plus eu lieu: mais le commerce entre particuliers se fait toujours régulièrement à Kiatka et à Selingha, non sans insultes nationales de la part des orgueilleux Mantchoux ou Chinois, toutes les fois qu'ils en rencontrent l'occasion.

Comme on imprime beaucoup de choses, nous avons lu dans un ouvrage assez nouveau sur la Russie, cette phrase étrange à l'occasion du traité avec la Chine en 1727.

„Les frontières avec la Chine et la Mongolie en 1727, furent „fixées avec négligence de la part du ministre Russe, qui se laissa du- „per par le rusé Chinois; en sorte que les limites furent tracées au dés- „avantage de la Russie.“

Cette inculpation, d'abord, de la part d'un auteur qui s'intitule *Révérend,* devroit bien plus porter sur le traité de 1691 que sur celui de 1727, puisque le second ne fait que maintenir la démarcation tracée par le premier. Elle porte aussi, par conséquent, bien plus sur le comte *Golowin,* chargé du traité de Nertchinsk, que sur le comte *Jagouzinski,* chargé de celui de Kiatka, puisqu'*Jagouzinski* n'a fait que confirmer l'ouvrage de *Golowin,* et qu'à l'époque de 1727, les Russes ne possédoient pas le fleuve Amur, tandis qu'en 1691, ils en étoient encore en possession. Mais elle n'est fondée ni vis-à-vis de l'un, ni vis-à-vis de l'autre. Elle ne prouve que l'inadvertance de son auteur relativement aux affaires de cette partie de l'Orient, et l'indiscrète distribution qu'il a faite de la louange et du blâme, dans tout le cours de son ouvrage sur la Russie.

Si les comtes *Jagouzinski et Golowin* n'avoient pas laissé des familles encore subsistantes; si ces familles, qui n'ont nullement dégénéré des bonnes qualités de leurs ancêtres, ne jouissoient pas encore en Russie de la considération qu'elles méritent, nous n'aurions pas cru à propos de rappeler que ces deux plénipotentiaires dont on inculpe la mémoire, sont comptés parmi les plus dignes serviteurs de *Pierre premier,* et ont laissé une renommée justement associée à l'illustration du règne de ce grand prince. Certainement, s'il se fût agi de quelque ruse de fourberie, les Chinois auroient pu les duper, étant sur cet article les plus habiles maîtres d'escrime de l'univers. Mais en affaire de raison, de politique, de négociation, ces deux ministres étoient aussi éloignés de la possibilité d'être dupes, que de la volonté d'en faire. On ne conçoit pas non plus la grande finesse qu'il pouvoit y avoir à mettre une frontière au-dessus ou au-dessous d'un fleuve; ni comment ont pu finasser beaucoup l'un vis-à-vis de l'autre, un Russe et un Chinois qui ne s'entendoient pas, qui n'ont pu se communiquer que par de doubles interprètes, et rédiger leurs conventions qu'en latin, langue qu'ils ne savoient probablement ni l'un ni l'autre. Les plénipotentiaires Russes et Chinois ont eu alors leurs instructions conformes aux intérêts respectifs et aux positions de leurs commettans. Leurs conventions ont été approuvées de leurs maîtres. On ne voit pas comment il est possible d'inculper raisonnablement la mémoire d'aucuns de ces mandataires. L'exposé suivant fera connoître à quel point celui qui s'est permis cette inculpation, ignore et l'importance du local, et les intérêts de la cour de Chine.

La Mongolie, qui touche presqu'à la grande muraille, fut de tous tems le repaire de ce que la Chine a le plus redouté. C'est de la Mongolie que sont le plus souvent entrés les Nomades qui tant de fois ont désolé l'empire de Chine, en ont tant de siècles possédé le nord, finalement l'ont toute entière asservie. Sans la Mongolie, la Chine ne tient que précairement sous sa suzeraineté la Corée, pays montueux, voisin,

et dont les habitans sont remuans et belliqueux. La dynastie actuelle n'eut rien de plus pressé que de soumettre cette Corée par une expédition qu'elle y fit dès son début en Chine, même bien long-temps avant d'avoir soumis toutes les provinces chinoises et d'être affermie sur son nouveau trône. Ces princes Mantchoux, que l'on ne peut trop admirer en fait de combinaisons, ont parfaitement senti que leur complète réussite dans le midi étoit d'autant plus infaillible, qu'ils ne laisseroient rien en arrière et seroient sans inquiétude du côté du nord. Sans la Mongolie, la Chine ne possède point avec sécurité la province de Léaotong, qui en fait comme partie étant en dehors de la grande muraille. Cette province, si souvent théâtre de guerres entre les dynasties de race chinoise et les Nomades occidentaux, est aujourd'hui presqu'entièrement peuplée de Mantchoux. La Mongolie a été l'asyle des Mantchoux et de leurs Khans, lorsqu'ils furent chassés de la Chine dans le quatorzième siècle, et peut encore le devenir. C'est en Mongolie que reposent les cendres des ancêtres de cette dynastie régnante. La Mongolie est son état héréditaire, patrimonial. C'est par la Mongolie, et avec ses Mantchoux, que cette dynastie est venue à bout d'anéantir la puissance du Grand-Contaïsch, ombre dernière de la puissance centrale de Geng-hiz-khan, d'y succéder en se faisant *Grand-Khan de Tatarie*, de subjuguer, de disperser toutes ces hordes, toutes ces tribus de Nomades de la zone moyenne d'Asie, dont les incursions tenoient sans cesse en alarmes ses prédécesseurs, dont la réunion éventuelle pourroit l'accabler, pourroit lui ravir d'autant plus facilement sa nouvelle proie, qu'on est naturellement odieux à une nation que l'on enchaîne et dont on n'est point. C'est par la Mongolie que la dynastie actuelle a poussé sa domination jusqu'aux frontières de l'Inde. La Mongolie est, en un mot, son boulevard, son asyle, son patrimoine, la Garde de son épée, la terre chère à son coeur. Les sources, le cours du fleuve qui l'arrose, sont pour ces princes, pour les Mantchoux, ce que le Gange est aux Indoux. Les anciens empereurs Nioudsches en ont créé les gé-

nies, *Dieux;* leur ont institué des temples, des prêtres, des sacrifices, Les femmes Mantchouses, qui ne sont point estropiées comme les Chinoises, soupirent en Chine sous les bosquets de roses, de jasmins, d'orangers, après les neigeuses montagnes et les mélancoliques sapins de la froide Mongolie. Veuves, elles s'empressent d'y retourner. Leurs maris devenus vieux, disgrâciés, hors d'emploi, y vont finir leurs jours. On y respire un air glacé, mais un air libre. Là, dans leurs fêtes nationales, ils boivent encore entre deux sexes le Koumis, cette eau-de-vie de lait de jument, breuvage héréditaire de l'innocente joie, de la franchise, de la fierté de leurs ancêtres.

La Mongolie, repeuplée de ses guerriers et de ses habitans, offre à présent un tout autre aspect. On y rencontre au milieu de sites sauvages, nombre d'établissemens formés par des familles Mantchouses enrichies des dépouilles de Chine. Les Bogdakhans actuels y ont construit des forts, y entretiennent un général et une armée parfaitement postée pour observer les Nomades de l'orient, les Russes de Daourie, même la Chine, et se porter à tous les points où l'on auroit occasion de les employer. Non contente d'avoir fomenté, entretenu les discordes intestines des Nomades de la zone moyenne d'Asie, d'en avoir adroitement profité pour affoiblir les tribus l'une par l'autre, pour disperser, détruire, soumettre toutes les hordes jusqu'à la Boukharie, la cour de Chine a créé au milieu d'elles un schisme religieux, en établissant à sa portée sous l'ombre de *vicaire du Dalaï-Lama,* un véritable antagoniste de ce pontife du Thibet, ci-devant centre de réunion pour la multitude de Nomades sectateurs de sa fictive immortalité. Enfin, la politique des princes de la dynastie Mongole actuellement en possession de la Chine, ne s'est pas montrée moins adroite, moins prévoyante, moins profonde au-dehors qu'au-dedans de leur nouvel empire. Si celui qui a reconnu dans les Chinois tant de finesse, et dans son imagination leur a fait duper un Russe, eût eu la plus légère idée des intérêts et des moyens de la cour de Peking, il lui auroit rendu justice, il auroit dit ce qui est vrai: c'est

que cette cour a jusqu'ici parfaitement marché dans le sens de sa politique: c'est qu'elle en a complètement atteint le but, et qu'on n'a pu l'en empêcher.

La Chine, à plusieurs égards, n'est plus ce qu'elle étoit il y a cent cinquante ans. Les Jésuites, cet ordre de moines dont on a dit avec raison tant de bien et tant de mal, qui a réuni dans son sein tant de genres de talens, de sciences, d'industries, a fait en Chine une de ces révolutions qui ne font pas beaucoup de bruit, mais n'en ont pas moins grande influance sur les parties les plus bruyantes de la politique. Cette révolution s'est associée par le hasard de la fortune et la coïncidence des tems, à la dynastie actuelle. Les premiers princes en ont habilement profité. Ils ont protégé, défendu, comblé de faveurs, élevé même aux dignités, ces religieux qui leur avoient apporté de si loin les sciences, les arts de l'Europe. Ils se sont faits eux-mêmes leurs disciples, et si la haine rivale, si les intrigues des lettrés ont à la fin arraché plutôt qu'obtenu des princes Mongols l'expulsion de ces missionnaires, si l'exécution même en a été plus dure que l'arrêt de proscription, leur fin en Chine ne fait que confirmer cette vérité de tous les siècles, de tous les pays: c'est que de tous les hommes, les souverains sont souvent ceux qui font le moins ce qu'ils veulent.

Ce sont les Jésuites qui ont perfectionné en Chine l'astronomie, la géométrie, toutes les parties des mathématiques. Ce sont eux qui lui ont communiqué des idées saines sur la physique, la géographie, la médecine. Qui le croiroit! Ils ont fondu son artillerie, et elle n'est plus ce qu'elle étoit lors de son introduction. Dans la guerre que Kang-hi fit au commencement du dernier siècle, contre les Kalkas et les Eleutz, les Chinois obligés de passer par des chemins presqu'impraticables, de s'engager un peu dans des déserts, chargèrent sur des voitures de simples tubes sans affûts. Ils les rangèrent par terre en face de l'ennemi, et s'en servirent de cette façon. Ils eurent aussi de petites pièces portées par des chameaux dressés à baisser le cou quand on

faisoit feu. Ils ont aujourd'hui dans leurs armées des pièces de siége, de campagne, montées sur des affûts; ils ont des bombes, des mortiers, des mousquets d'Europe, ou fabriqués en Chine sur nos modèles.

Que veut-on de plus pour se convaincre de l'impossibilité où sont et seront probablement toujours les Russes, d'acquérir la possession du fleuve Amur, ni même la navigation sur ce cours d'eau, qui, j'en conviens, leur seroit avantageuse, qui peut, dans cette partie reculée de l'Orient, faire le dernier objet de leur ambition.

Depuis la Mongolie jusqu'à l'Oural, entre les frontières de la Sibérie, qui par une courbe sinueuse courent de l'est à l'ouest, à-peu-près entre les cinquante-cinq et cinquantième degrés de latitude, et l'Asie méridionale, est une zone descendant en quelques endroits jusqu'au trente-cinq. Cette bande de terre centrale est le plateau le plus élevé de notre continent. Sa topographie ne ressemble à celle d'aucune autre portion de l'univers. C'est le berceau, c'est le dernier asyle de ces Mongols, de ces Tatares, autrefois si redoutables, aujourd'hui si peu redoutés. C'est la demeure héréditaire de ces Nomades errans en corps de peuples par les montagnes, par les vallées, par les plaines de leurs déserts, cheminant au gré de leur caprice sous un beau ciel, sur une terre, presque sans bois, mais tapissée d'une excellente verdure. Ils se souviennent à peine des victoires de leurs ancêtres, guerroyent fréquemment de horde à horde, se dispersant et s'absorbant comme les vagues de la mer, qui abandonnées au souffle du zéphir et aux bourrasques des ouragans, moutonnent, s'élèvent, tombent, reparoissent, sans jamais cesser d'offrir à l'oeil qui plonge au-dessus, le sombre et mélancolique tableau du même élément.

Nous avons bien un aperçu topographique de cette zone uniquement occupée par des Nomades et traversée par des caravanes; mais il s'en faut que nos connoissances à son égard soient aussi détaillées, aussi complètes qu'elles le sont sur tant d'autres régions beaucoup plus lointaines; en un mot, il s'en faut que nous en ayons une chorographie

satisfaisante. L'imperfection géographique relativement à cette zone si fort à notre portée, prouve déjà son impénétrabilité. Ce qu'au reste, nous savons très-parfaitement, c'est que les régions centrales d'où prennent leurs sources tant de fleuves, tant de rivières coulant au nord, au sud, dans tous les sens, est à raison de ce seul phénomène, le plateau le plus élevé de l'Asie. Ce que nous savons très-parfaitement, c'est que ces fleuves, ces rivières, qui dans un très-long cours, présentent au loin des lits larges, profonds, ne sont-là que des torrens ou des filets d'eau trop voisins de leur origine pour être navigables: presque tous ceux qui descendent vers la Sibérie, ne portent bateau qu'au dessous des frontières actuelles de la Russie. Ce que nous savons très-parfaitement, c'est que ces régions, à une certaine distance des frontières actuelles de la Sibérie, sont dépouillées de bois. Les Nomades ne veulent que de l'herbe. Les forêts nuisent à leur subsistance, à leur sûreté, à celle de leurs troupeaux. Ils les détruisent, les brûlent partout. Ces régions, du reste, sont mêlées de montagnes, de plaines, de sable, de terre végétale comme nombre d'autres; mais ce qui en distingue principalement la topographie, ce qui les isole à jamais du reste de l'univers, est une sorte de phénomène qui n'appartient qu'à elles seules.

Par-tout, les cours d'eau aboutissent finalement au grand océan. C'est par ces veines, c'est par la grande mer, que le créateur a préparé la communication réciproque des hommes de mêmes nations, et des nations entr'elles. Il n'en est pas de même pour la zone centrale de l'Asie. On n'y rencontre le plus généralement que des cours d'eau venant des montagnes, et encore trop foibles pour être navigables; ou des cours d'eau sortant de terre, et s'y perdant; quelquefois, des rivières plus considérables, mais aboutissant à des lacs strictement méditerrannés. Presque tout le pays que dominent les monts Altai, la vaste région d'autour les lacs Balhkack, Zaïsan, Curghe, Alactou, etc. les immenses steppes des Kirghis, les deux Boukharies, ont surtout cette conformation. Ces

lacs, ces cours d'eau sont très-nombreux et de différentes grandeurs. Le Cyr, le Gighon, sont par exemple, d'assez fortes rivières. Le Noor-Zaïsan, le Touskoul, le Curghe, le Télégoul, le Cargalagin sont de grands lacs. Il en est d'autres en très-grand nombre qui sont plus petits. La mer Caspienne doit être considérée comme le terme de cette conformation, et même y doit être comprise, n'étant qu'un plus grand lac recevant de plus grands fleuves, mais lac intérieur, méditerranné comme les précédens, et ne portant à l'océan aucun tribut. Le peu d'exceptions limitrophes qu'on peut trouver à cette topographie de la zone centrale de l'Asie, n'empêchent pas les conclusions que nous en tirerons.

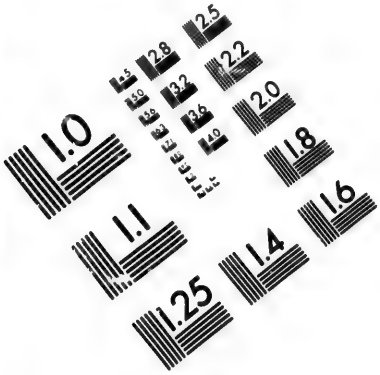
Deux conséquences résultent de ce simple exposé sur la situation centrale et la topographie particulière de cette bande, qui sépare le nord de l'Asie d'avec son midi: c'est que cette région ne peut devenir la demeure d'aucune nation agricole; c'est que cette région ne peut, dans le sens stricte, devenir la conquête d'aucun peuple civilisé.

Nous ne prétendons pas dire par là, qu'elle ne puisse, dans l'état où elle est, se trouver jusqu'à un certain point et par une longue chaîne de dépendance, sous une protection temporaire, même dans une sorte de soumission, vis-à-vis de puissances lointaines. Les Chinois qui en tiennent une portion considérable sous leur suzeraineté, offrent la preuve du contraire. Mais comment les Chinois, ou plutôt les Mantchoux, eux-mêmes Nomades, sont-ils parvenus à établir leur influence fort au loin, et qu'est-ce que la domination de leur Khan, maître de la Chine dans ces contrées?

Ce n'est point en s'y portant au loin en corps d'armées. Ni les Chinois, ni aucunes nations civilisées ne le peuvent. C'est par l'entremise des Mantchoux Nomades, c'est par l'entremise d'autres tribus voisines d'eux, errantes aussi, Nomades aussi comme les autres tribus de ces régions, pouvant y vivre, s'y enfoncer, y subsister, y faire la guerre. C'est en un mot, par l'entremise des pères ou des frères des Mongols, des Tatares, que les Chinois ont soumis d'autres Mongols, d'autres Tatares, d'au-

d'autres Nomades plus reculés, non par eux-mêmes. C'est en outre par leur politique extrêmement raffinée. C'est en profitant très-adroitement des querelles intestines, des divisions de ces Nomades toujours en dissentions, en rivalités de horde à horde, formant sans cesse entr'eux des factions, des partis, s'entrebattant sans cesse, réunis une dernière fois sous la bannière de Geng-hiz-khan, jamais depuis; ayant toujours entr'eux des haines accidentelles, des haines héréditaires, se dispersant, se réunissant sous des chefs avec une égale facilité; bref, se heurtant et s'absorbant sans discontinuation sous l'impulsion irrégulière du souffle de leurs passions, de leurs intérêts. La cour de Peking, dans toutes ces querelles de familles, a soutenu les uns contre les autres, ajouté à leurs discordes, aidé à leurs morcellemens, à leur pulvérisations, mais toujours par l'entremise de ceux de leurs semblables, qui lui sont le plus dévoués. On ne peut, avec ces nations, et dans ces contrées, user d'une autre politique. La dynastie actuelle de Chine qui vient de ces Nomades, qui est de ces Nomades, a eu, aura, tant qu'elle subsistera, plus qu'aucune autre, de grands motifs et de grands moyens pour l'employer.

Et qu'est-ce encore que cette domination chinoise, en dernier résultat, surtout à une certaine distance? Dites à un Kalmouk du voisinage des monts Altai, des environs du lac Balhkack, du Noor-Zaïsan, dites-lui, dans le sens que nous attachons à ces mots: *Qu'il est sujet du Bogdakhan.* Ce Kalmouk ne vous comprendra pas. Il connoît le Khan et la bannière de sa tribu. Il se promène, comme ses pères, avec ses femmes, ses enfans, sa Kibitka ou sa tente, et ses troupeaux. Il erre, campe sur le même tapis d'herbes qu'ont brouté les chevaux, les boeufs, les moutons de ses ancêtres. Il distille son lait de jument, chasse à l'oiseau, au lacet; court à cheval comme ses pères. En guerre, il s'affuble comme eux, de son armure de tête et de sa cotte de mailles en chemisette composée d'un réseau d'anneaux d'acier, damasquinée, ornée de turquoises, et pour lesquelles il a donné peut-être jusqu'à cinquante chevaux. Ce Kalmouk sait seulement qu'il ne doit pas piller



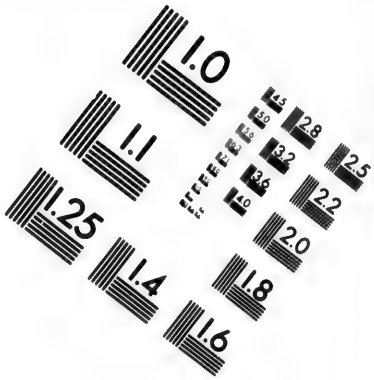
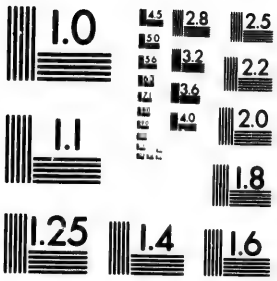
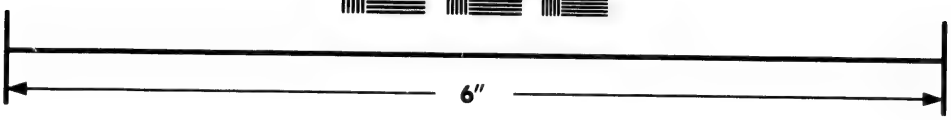
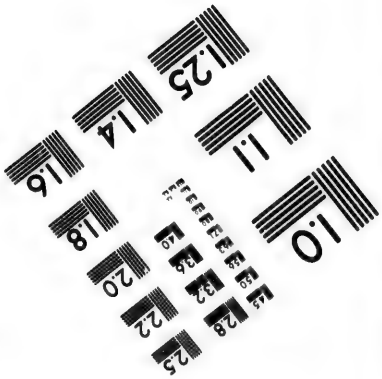


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

33 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

telle caravane, parce que, s'il s'en avise, telle autre tribu qui n'aime pas la sienne, et que protègent d'autres tribus plus à l'orient, soutenues par un souverain appelé *Bogdakhan,* pourra lui faire un mauvais parti. Voilà comment il est *sujet de l'empereur de Chine.* Cette forme de sujétion, susceptible de plusieurs nuances, à raison du plus ou moins de proximité, à raison de petits intérêts de commerce, de rapports d'autres espèces, comme d'alliances entre les Khans, d'alliances même de ces Khans avec la dynastie régnante en Chine, de faveurs, de présens, etc., est celle de tous les Nomades de notre zone, qui ne sont pas, comme les hordes des Kirghis, celles des Boukharies, du nord de Perse, de l'Indostan, dans une entière indépendance.

Cette zone, au reste, dont nous parlons, ne peut être essentiellement le théâtre d'aucun grand peuple cultivateur. On en trouvera quelque jour la démonstration dans un ouvrage très-court, intitulé: *politique transcendante.* Elle seroit épisodique et longue à rapporter ici. Contentons-nous de rappeler, que cette bande de terre centrale, par sa position seule et sans compter les autres raisons, est privée de toutes ces communications, de tous ces débouchés nécessaires au régime cultivateur, sous quelque foible nuance de civilisation qu'il plaise de l'envisager; que des hommes ainsi placés ne pouvant cultiver uniquement que pour vivre, ne pourroient voir sourdre chez eux cette inégalité de propriétés aussi nécessaire à la civilisation que la propriété même; qu'ils n'y pourroient jamais faire germer ni naître les hautes professions, les arts, métiers, en un mot, ces classes oisives par rapport à la culture, mais si laborieuses au moral, au physique, et consacrées à la sûreté, à l'ordre civil et religieux, aux jouissances, aux besoins supérieurs de toute société policée; qu'enfin, vivre pour vivre, mieux vaut pour eux la manière douce du régime nomade, que le pénible travail d'une culture, qui ne pouvant remplir dans ces contrées l'objet social, y deviendroit une vraie démence désavouée par la nature et n'aboutissant qu'à l'infaillible perte de la ruche d'hommes assez extravagans pour l'essayer.

La conformation particulière de ce plateau achève encore de l'affecter au régime nomade. Ce défaut universel de rivières navigables sur les lieux, ou allant se perdre dans l'océan; cette quantité de lacs, les uns d'eau douce, les autres salés, tous isolés; cette multitude de petits cours d'eau, qui se déchargent dans ces lacs ou disparoissent sous terre; tout cela semble disposé pour l'abreuvement des troupeaux, pour l'entretien de la fraîcheur, pour l'arrosement de la verdure, pour la salubrité des pasteurs et des bestiaux. Les larges fleuves, les lits profonds nuiroient aux marches habituelles et aux retraites des tribus errantes. L'absence de grandes rivières navigables, de grandes rivières allant au loin se décharger dans le réservoir commun, délivre de tout obstacle, de toutes limites l'immense théâtre de leurs courses vagabondes; elle ôte aux peuples civilisés le seul moyen qu'ils puissent avoir de s'avancer, de subsister, de s'établir dans une solitude.

Qu'aucune nation de régime cultivateur n'ait la possibilité de porter un peu en avant la guerre dans une pareille contrée, c'est un de ces problèmes compliqués dont l'évidence ne sauroit être saisie au premier instant. La démonstration doit reposer ici sur les grandes bases de la nature. Ou elle est fausse, ou l'avantage artificiel de la poudre doit être éludé. Commençons par jeter un coup-d'oeil rapide sur les révolutions anciennes et modernes de l'art de la guerre, sur la manière de combattre des hordes nomades, sur celle de nos armées.

La guerre est une lutte de peuple à peuple. Elle dut commencer, et commença effectivement par être athlétique. La guerre de Troie fut tout-à-fait de cette nature. Il s'agissoit de prendre une ville, et l'on n'y voit ni machines de siéges, ni à peine l'ombre de tactique. Les assiégés logent dans la ville. Les assiégeans logent dans un camp retranché. Entre les deux est un espace servant d'arène. De part et d'autre, les chefs s'y rendent à la tête de leurs guerriers, mais sans figures bien régulières. Tout cela marche comme des beliers et des moutons. Il n'y a point de cavalerie. Les principaux ont de ces chars antiques

attelés de deux chevaux, montés sur des roues basses et sans rayons, relevés en avant en forme de conques à demi-hauteur d'homme, ouverts en arrière pour en descendre, y remonter à volonté. On quitte le champ de bataille, on y revient à discrétion. On s'y rencontre, on s'y pérore, on y combat en forme de duel avec la lance, la flèche, le javelot, l'épée, corps à corps, comme l'on veut. Quand on a suffisamment tué, qu'on est bien las, que le jour tombe, on se sépare. On enterre ses morts, on se repose, on recommence. Le siége de Troie dura dix ans, et ne finit qu'à l'aide d'un stratagème. Il auroit pu durer un siècle. On dut bientôt s'apercevoir, que cette première espece d'art militaire, trop athlétique, supposoit bien des hommes robustes, très-exercés dans le gymnase, pouvoit produire de très-beaux poëmes, mais n'avançoit pas vers le but. La guerre, cette lutte de peuple à peuple, y étoit trop la lutte d'individu à individu. Elle ne décidoit rien de peuple à peuple.

On fut conduit naturellement à réunir tous ces duels, militairement insignifians, dans une seule masse, et à donner à cette masse tout l'avantage résultant de la vigueur et du mouvement. De là; les bataillons, les escadrons, les dispositions générales de batailles, enfin cette tactique d'Epaminondas, et tout l'attirail mécanique de Polybe. Il y eut alors vraiment lutte de peuple à peuple, c'est-à-dire guerre décisive. Une seule victoire put terminer le sort d'une nation, un siége celui d'une ville. Les Romains n'eurent pas essentiellement d'autres systèmes. Seulement, trouvant la phalange trop lourde, le bataillon carré trop difficile à se mouvoir, presqu'impossible à rallier, se prêtant mal aux inégalités de terrains, ils préférèrent les petits corps, comme plus prompts, plus flexibles à toute espèce de mouvemens, se prêtant plus à l'inégalité des sites, plus appropriés aux défilemens, aux détachemens, aux ralliemens, aux agrégations, aux morcellemens, aux conversions, évolutions, par conséquent ayant plus de force et d'action que la phalange. L'esprit humain n'alla pas plus avant.

Dans le moyen-âge, les Barbares, vainqueurs à raison du nombre

et de la répétition des attaques, à raison aussi de l'abâtardissement et de la pourriture du Bas-empire, ramenèrent tout à l'athlétisme, ils rapportèrent l'art militaire aux premiers élémens. Ces élémens étoient dans leurs habitudes. Ils sont encore dans celles de tous les peuples de notre zone centrale. A cette époque du moyen-âge, il ne fut presque question que de cavalerie. On se choquoit sans beaucoup d'ordre la lance en arrêt. Mais les chevaux bardés de fer ne pouvoient aller loin. Le cavalier une fois par terre, ne pouvoit plus se relever, et l'embarras du vainqueur n'étoit pas médiocre de trouver par où le tuer, tant le vêtement de métal etoit épais, l'armure complète. La guerre alors ne fut plus qu'un tournoi sérieux, moins décisif que le système du second âge de la Grèce perfectionné par les Romains. C'est encore aujourd'hui la manière de combattre chez tous les Nomades d'Asie. Une horde n'est qu'un essaim de cavalerie. Un chef Tatare, un chef Kalmouk, sur son cheval qu'il manie parfaitement, avec sa longue lance, son sabre, son carquois ou son mousquet, avec son casque, sa chemisette en petit réseau d'acier, n'est qu'un chevalier de troupes légéres.

Vint à la fin l'invention de la poudre qui aidée du progrès naturel aux nations nouvellemnet civilisées, a ramené l'art militaire au point de perfection où l'avoient porté les Grecs et les Romains, en l'assortissant toutefois à la nature des armes à feu. Cette découverte a changé la fortune des peuples Nomades. Ils ont succombé par-tout contre ce moderne art militaire. Reste à examiner si, comme nous l'avons fait ailleurs, on peut porter cet art moderne sur cette zone, dernier asyle de ces Nomades d'Asie, ou si la chose est impossible au coeur de la Tatarie, comme elle l'est au coeur de l'Arabie.

Si l'on pouvoit porter sur cette zone intermédiaire de l'Asie, des troupes avec une artillerie, on y auroit infailliblement le même succès que l'on a eu en Sibérie. Les Nomades sans tactique, sans canons, sans places fortes, ne peuvent nulle part où l'on a le moyen de les joindre, de vivre, de les combattre, tenir contre nos armées. Il n'y a

certes pas-là de quoi flatter l'orgueil, mais il en est ainsi depuis le mélange du salpêtre, du soufre et du charbon. Ces Nomades mêmes n'ont ni ne peuvent avoir d'infanterie. Leurs courses vagabondes, leurs longues et rapides retraites, la nature de leur pays hérissé de hautes herbes, de broussailles, les nécessitent à vivre à cheval, à tout transporter avec eux. Ils ne sauroient non plus avoir de l'artillerie. Ces sortes de machines supposent un régime sédentaire, cultivateur; supposent des forges, des fonderies, des arts, des métiers, des établissemens enfin dont les Nomades ne peuvent avoir l'idée ou la possession. Ils peuvent au plus se procurer quelques armes par voie de commerce.

La même impossibilité de faire usage de l'infanterie sur la zone moyenne d'Asie, subsiste pour l'ennemi comme pour les indigènes. On ne pourroit donc faire invasion dans ces contrées qu'avec une armée de cavalerie. Or il faudroit que cette armée de cavalerie eût adopté précédemment le régime nomade. Ne pouvant en effet descendre ni monter par des rivières navigables, puisqu'il n'y en a point sur cette zone, puisque la plupart de celles qui en partent et deviennent navigables à un certain éloignement de leurs sources, ne le sont pas sur le terrain qui la compose, puisque les autres n'en sortent point, et s'y déchargent dans des lacs intérieurs; nos guerriers civilisés n'auroient aucun moyen de s'y porter par eau, de s'y fournir par eau de vivres, de munitions tirés de leur arrière-patrie. Ils seroient donc contraints d'entrer, de marcher, de subsister à la manière Mongole, Tatare, Kalmouke, etc., d'avoir, comme eux, troupeaux, haras, ménages. Voilà du premier pas nos hommes civilisés transformés en Nomades. Nous ne sommes déjà plus dans la question. Sous cette forme d'invasion, la seule admissible, la partie devient égale; que dis-je! tout l'avantage est du côté des indigènes. Alléguera-t-on que cette armée civilisée, transformée en horde de cavalerie nomade, pourroit porter avec elle à dos de chameaux de petites pièces d'artillerie démontées, et s'en servir dans l'occasion? Les chameaux, d'abord, ne sont pas communs dans aucune

partie du midi de la Sibérie; le pays ne leur est pas très-favorable: le ciel est trop pluvieux, la terre trop grasse, le climat trop froid. Mais y en eût-il des légions, ce transport, assez embarrassant, ne seroit pas d'une grande ressource dans l'occasion. Les naturels éviteroient cette occasion. Ils se replieroient dans le plus intérieur, se garderoient bien d'en venir à aucune bataille. Des escarmouches, des embuscades, des attaques nocturnes, le tems, leur suffiroient pour détruire un ennemi venu sans intérêt, ne pouvant se recruter, et dont la situation empireroit à mesure qu'il s'enfonceroit dans un désert sans limites et sans issues. On l'envelopperoit de flammes en mettant le feu aux herbes; on auroit mille moyens de l'exterminer, d'éluder cette arme foudroyante dans laquelle il auroit imprudemment mis sa confiance. Notre armée donc supposée se verroit insensiblement frustrée de tous les avantages artificiels de l'art moderne. Bientôt sans munitions, sans artillerie, elle se trouveroit rapportée à l'athlétisme dans lequel les Tatares, les Mongols ont autant de supériorité sur nous, qu'ils ont d'infériorité quand nous les combattons à notre manière. L'ascendant de l'art militaire moderne, triomphant par-tout ailleurs, expire donc en s'enfonçant dans la zone intermédiaire et centrale de l'Asie: comme l'ascendant de l'athlétisme des pasteurs-guerriers de cette zone expire en en sortant. Ce coeur de la Tatarie a donc cela de commun avec le coeur de l'Arabie, qu'il est impénétrable aux nations civilisées.

Apaisons-nous sur cette solution d'un problème intéressant. Il n'est pas très-injuste que nos frères en *Japhet,* et nos cousins en *Ismaël,* ayent aussi leur héritage en quelque coin du globe.

Les Russes en pénétrant en Sibérie par la chaîne des monts Ourals, trouvèrent une topographie tout opposée à celle sur laquelle nous venons de disserter. Bien loin de nuire à leur invasion, la conformation du pays lui étoit extrêmement favorable. Tous ces grands fleuves venant de si loin dans le sud, coulant au nord à la Mer Glaciale, tournés en sens contraire du commerce maritime, se communiquant tous

ou tout-à-fait, ou de fort près par des rivières latérales, se sont trouvés comme disposés pour le succès de leurs expéditions. Les cours d'eau très-navigables qu'ils rencontrèrent au premier pas, les conduisoient commodément avec des vivres, de l'artillerie, au *Tobol*, à l'*Yrtich*, à l'*Ob*, à l'*Jéniceï*, à la *Toungouska*, au lac *Baïcal*, à la *Léna*, à mille rivières considérables, et au moyen desquelles on peut presque sans portage parcourir la Sibérie dans tous les sens. Sur une surface ainsi arrosée, supposé même que les indigènes puissent la disputer, un premier fort appuyé d'un fleuve, donne un point: un second fort appuyé de même, donne une ligne: un troisième fort donne une surface dont on est maître. Mais Yermak et ses successeurs n'eurent pas même besoin de cette méthode. Une première victoire leur livra un immense pays. Les Khans d'autour du Tobol et de l'Ob une fois vaincus, ils n'eurent qu'à voyager. Les plus grands obstacles qu'ils eurent alors à surmonter, furent ceux de la nature du climat, vinrent de l'état sauvage et toujours subsistant de la contrée. Si l'on en excepte la Daourie et ce qui des possessions de l'empire Russe confine à la Mongolie, les Russes ne se sont nulle part arrêtés dans la Sibérie méridionale que librement, et où ils ont voulu. Leurs envahissemens, leurs occupations de pays y sont allé mourir à leurs frontières actuelles, comme l'eau de la mer vient expirer à ses rivages par la loi intrinsèque du niveau. Aussi les sinueuses limites de la Sibérie méridionale présentent-elles l'image parfaite d'une côte océanique. Elles ne se terminent point à une ligne mathématique, mais à une bande irrégulière, d'une largeur indéterminée, où les Russes par oscillation peuvent bien se balancer, mais qu'ils ne peuvent jamais franchir. Il est sensible que la main qui leur y a posé les bornes, n'est point celle d'un négociateur, d'un géomètre, mais la grande main qui a formé le monde, qui a donné aux fleuves, aux rivières, leurs sources, leurs directions, leurs embouchures; qui a semé les lacs, et séparé de l'Océan celles des eaux qu'elle n'a voulu rendre ses tributaires que par l'évaporation et par les nuages.

Que

Que sur cette ligne de frontières depuis la Mer Orientale jusqu'à l'Oural, les Russes soient sans intérêt comme ils sont sans pouvoir de s'avancer, au moins sensiblement, c'est la dernière de nos propositions antécédentes que nous ayons encore à démontrer. Examinons auparavant une question tout-à-fait connexe à cette dernière proposition.

Les deux groupes de culture et de population russes en Sibérie peuvent-ils être ailleurs et mieux qu'où ils sont?

Une chose à remarquer en matière politique, et en même tems digne d'admiration: c'est que le bon-sens, le besoin disposent, organisent mieux les établissemens humains que toutes les spéculations, même sincères, des hommes penseurs. Je dis, sincères, car une foule de ceux qui ont l'air de s'en occuper, n'en font que le semblant, et ont de tout autres vues. Les facultés de l'âme, les sciences acquises sont partagées entre les hommes. Ceux qui voyagent et voient beaucoup, n'ont souvent que l'esprit de détail. Ils manquent presque généralement de cette puissance morale qui lie, voit d'un coup-d'oeil un vaste ensemble, aperçoit les grands résultats, sait assortir ses expressions à son sujet. Celui que le ciel a doué de cette puissance, manque presque toujours de cet acquis que donnent les voyages, l'examen physique des objets. Il est sensible que Dieu a voulu lier les hommes, même par cette répartition des facultés intellectuelles, de ces avantages en apparence laissés à notre libre arbitre, en apparence fruits d'une acquisition personnelle, et qui ne le sont point. Il est visible qu'à côté de ce qui pouvoit monter l'homme à l'orgueil, et ne le fait que trop souvent, Dieu a voulu que se trouvât toujours ce qui le rabaisse à l'humilité. Le génie parfois nous égare; la science parfois nous absorbe, nous trompe; le bon-sens, le besoin n'égarent, ne trompent jamais.

S'il s'agissoit aujourd'hui de délibérer dans un conseil d'état, dans une académie: *Où l'on pourroit établir en Sibérie des groupes de culture, de manière que tous les agens du gouvernement disséminés dans la Sibérie pussent être fournis, non pas à bon marché, mais au moins*

de frais possible, de leur subsistance, et que ces groupes en même tems contribuassent à faire tourner la Sibérie au plus grand avantage de la couronne et de la métropole: certainement on écriroit beaucoup, on discuteroit sans fin, joueroit l'importance etc. Nous ignorons où l'on en seroit dans dix ans. De pauvres Russes qui certainement n'étoient ni importans, ni académiciens, qui n'auroient pas même compris l'exposition de ce problème, en ont parfaitement exécuté la solution.

Les deux groupes de culture et de population existant et pouvant seuls exister en Sibérie, sont admirablement bien placés. Ces deux groupes sont environ entre les cinquante-sept et cinquantième degrés de latitude. Celui d'autour du lac Baïkal remonte même à l'est-nord jusqu'au soixante. On ne peut certainement placer ces deux groupes ni plus haut, ni plus bas, ni ailleurs. Plus haut, le grain n'y meuriroit pas à raison de l'humidité, de la rigueur du froid: plus bas, quand on seroit maître du pays, on y manqueroit de rivières navigables, de fleuves en nombre suffisant et ayant les directions qui conviennent pour transporter les grains ou farines aux endroits que les Russes ont intérêt d'approvisionner. Tous grands fleuves, toutes les grandes rivières traversant la Sibérie, ou prennent leurs sources sur le territoire actuel des Russes, ou ne sont plus navigables au-dessous de leurs frontières actuelles. Une ou deux exceptions ne font rien à la vérité de cette proposition. Il ne suffit pas en effet d'un cours d'eau, il faut une réunion de plusieurs cours d'eau divergens pour une distribution. Or cette réunion, cette divergence n'existent qu'au-dessus des frontières actuelles de l'empire Russe, non au-dessous. J'en appelle à la carte, à l'élévation connue de la zone moyenne d'Asid. Ainsi l'Yrtich, par exemple, est bien navigable au-dessous des limites russes, jusqu'au Noor-Zaïsan, mais l'Yrtich supérieur, qui aboutit à l'autre extrémité du lac, n'est point navigable. L'Jénicéi prend bien sa source au-dessous des frontières actuelles de la Sibérie, mais l'Jénicéi et les petits ruisseaux qui s'y déchargent, ne sont-là que des filets d'eau, des torrens de sai-

sons, tous trop voisins de leur origine, trop près des monts Altaï. Le court prolongement vers le sud de la Sélengha, qui aboutit au lac Baïkal, est aussi dans le même cas. Il n'en existe point d'autres qui méritent qu'on en fasse mention. Une seule ligne, en outre, quand elle est isolée, exposée par ses flancs, ne peut servir de rien. Il faudroit une réunion, une gerbe de plusieurs veines navigables et descendant vers le nord. Or il n'existe rien de semblable au-dessous des frontières actuelles de la Sibérie depuis la mer Pacifique au-dessus de l'embouchure du fleuve Amur, jusqu'à la mer Caspienne, jusqu'au fleuve Oural. Les deux groupes de culture dont il s'agit, ne peuvent donc être plus bas. Ces deux groupes enfin ne peuvent être ailleurs. Ils sont aux deux seuls points, où les grains pouvant meurir, il y ait, de plus, des rivières pour les transporter aux endroits qu'on doit approvisionner, et sur les lieux, de grands établissemens de forges, un grand passage de voyageurs marchands, pour les consommer.

Que les deux groupes de culture, où ils existent et peuvent seulement exister, remplissent la double fin d'approvisionner aux moindres frais possibles tous les points de la Sibérie que les Russes ont intérêt de fournir, et de faire tourner la Sibérie au plus grand avantage de la couronne et de la métropole: c'est la seconde partie de notre problème: voilà ce qu'il nous reste à démontrer.

Sur la surface du premier groupe de culture, entre l'Yrtich et l'Jénicéi; sur la surface du second groupe, autour du lac Baïkal, la terre est si suffisamment fertile, la température est si suffisamment adoucie, que le grain s'y vend presque pour rien. A Omsk, à Kolyvan, à Barnaoul, à Kousnetsk, à Krasnoïarsk, à Jénicéisk, à Irkoutsk, à Nertchinsk, le grain est au plus bas prix. S'il revient cher, et excessivement cher transporté à Okhotsk, au Kamtchatka, à Jakoutsk, à mille autres points de la Sibérie, c'est à raison des frais de transport, de la longueur des routes par eau, par terre. Si les deux groupes de culture, qui ne peuvent être plus haut vers le nord, puisque le grain n'y meuriroit pas,

étoient plus bas vers le midi, les frais de transport seroient encore plus considérables, les routes plus longues, les grains ou farines plus chers à leurs destinations. Cette première fin de la seconde partie de notre problème est donc encore remplie par la situation de nos deux groupes de culture.

Ces deux groupes font enfin tourner la Sibérie au plus grand avantage de la couronne et de la métropole. Ce dernier membre de notre proposition est également facile à résoudre.

Le grand intérêt de la couronne et de la métropole est dans les mines et le commerce. Or ces deux groupes de culture enveloppent toutes les mines en exploitation dans le midi de la Sibérie, et en alimentent les ouvriers. Ces deux groupes sont, en outre, sur la seule route possible à suivre pour les marchands, caravanes et voyageurs qui en consomment les produits. Le second de ces groupes, celui du Baïkal, est même le lieu du plus grand marché pour le commerce de la Sibérie, le commerce avec la Chine. La couronne possède toutes les mines du midi de la Sibérie; les particuliers font la presque totalité du commerce de la Sibérie: tout se réunit donc en faveur de la position de ces deux colonies, qui, comme nous l'avons démontré, ne peuvent être mieux situées ni placées ailleurs.

En quel point des frontières méridionales de la Sibérie les Russes ont-ils le pouvoir ou l'intérêt de s'avancer?

Au nord de la Mongolie les Russes ne le peuvent pas, et n'ont aucune raison de le désirer. La chaîne de montagnes qui termine la Mongolie de ce côté, sépare une foule de sources, dont les unes descendent vers le septentrion, les autres vers le midi. Les Russes ne sont point maîtres de cette chaîne possédée par des Tongous, et n'ont point intérêt de la prendre ou de s'y porter, la rigueur seule de la température y repoussant tout établissement, y rendant la culture impossible. La Russie donc n'a dans ces âpres solitudes, qui d'ailleurs font sa séparation d'avec les possessions chinoises, aucun motif d'envahissement.

A l'occident de la Mongolie les Russes ont bien quelqu'intérêt d'avoir le cours du fleuve Amur, ou au moins d'obtenir la navigation sur ses eaux. Nous avons prouvé qu'ils n'ont pu le conserver, qu'ils n'y obtiendront jamais droit de passage. Toute tentative de force à cet égard, amèneroit infailliblement la rupture de tout commerce avec la Chine. Or comme le plus grand intérêt de la Russie est de conserver ce commerce avec la Chine, puisque sans lui la Sibérie entière n'est qu'une charge entre ses mains, son plus grand intérêt est donc encore de rester de ce côté dans les limites déterminées par les traités de Nertchinsk, de Kiatka, et de ne pas former à la cour de Peking une demande qu'à coup sûr elle n'accorderoit pas.

Au midi de la Daourie, entre les frontières russes et le désert de Kobi, est un espace moins sablonneux où campent des Nomades. Dans cette partie, les Russes sont encore sans pouvoir comme sans intérêt de s'avancer. Sans parler des caravanes dont cette bande intermédiaire peut être la route, la Chine, dominatrice actuelle de toutes ces contrées, a le plus grand intérêt à la possession de ce terrain en apparence indifférent. Cette bande sert de communication entre la Chine, le Bogdakhan, Grand-Khan de Tatarie, et cette foule de tribus plus occidentales tenues sous leur suzeraineté jusqu'aux monts Altaï, jusqu'au nord de l'Inde et par-delà. La cour de Peking a les plus puissans motifs de surveiller, de maîtriser toutes ces tribus, d'en prévenir la réunion, la confédération. Tous ces Nomades, qui se souviennent confusément des expéditions de leurs ancêtres, qui connoissent les richesses de la Chine, dont tous les petits meubles viennent de la Chine, ne soupirent qu'après l'occasion de faire quelqu'incursion en Chine, ne rêvent jamais qu'à la conquête de la Chine. L'envahissement de cette bande, sans utilité bien réelle à la Russie, porteroit, de plus, le coup le plus sensible au commerce que la Chine fait par la grande muraille, commerce bien plus intéressant pour elle, comme nous le verrons, que tout celui qu'elle fait par Quang-tong, avec les étrangers. La moindre démarche hostile en

cet endroit, entraîneroit rupture de tout commerce avec la Chine, et nous ramène au raisonnement que nous venons de faire relativement au fleuve Amur. Les Nomades mêmes de cette bande intermédiaire entre la Daourie et le désert de Kobi, ont les plus grands motifs de se tenir liés avec les Chinois. Ils leur vendent très-avantageusement des chevaux, des bestiaux, en achètent nombre d'articles, tandis qu'ils n'auroient rien à vendre aux Russes, et presque rien à en tirer. Le Kerlon qui serpente sur cette bande intermédiaire, ne coule point dans le sens favorable aux Russes, allant vers l'orient se perdre dans l'Amur. Le plus grand intérêt de la Russie est donc de laisser encore dans cette partie les choses en l'état où elles sont, comme elles ont été réglées par deux traités dont la sagesse frappe les yeux.

Depuis l'entrée de la Sélengha en Daourie, jusqu'à la pointe des steppes Kirghis, à la traverse de l'Yrtich dans les montagnes, les Russes sont encore sans intérêt de s'avancer.

L'extrémité originaire de la Sélengha, l'Ourgon qui s'y réunit, quelques filets d'eau qui se déchargent dans l'une ou l'autre de ces deux rivières, forment bien-là une sorte de gerbe aqueuse aboutissant au lac Baïkal, mais cette gerbe peu navigable à raison du voisinage des sources, est isolée, fort exposée aux incursions des Nomades, fort courte, absolument indifférente à la Russie. Les Russes ne manquent ni de mines, ni de culture sur leur territoire. Le produit des mines qu'on voudroit exploiter dans les monts Altaï, comme le produit des cultures qu'on voudroit établir à l'entour, auroit trop de chemin à faire par terre avant d'être embarqué, pour être d'aucun profit. Les mines, les cultures en exploitation sur le territoire russe entre l'Yrtich et l'Jénicéi sont bien plus avantageusement placées. Le véritable intérêt de la Russie est même de laisser en l'état où il est, tout le pays qui avoisine ses frontières depuis la Sélengha jusqu'à l'Yrtich. Tout ce pays, assez montueux, assez boisé, n'est fréquenté que par de petites peuplades de chasseurs, de Nomades, ou de régime mixte. Les grandes hordes sont

au-dessous. Ce pays forme donc comme une barrière qui abrite la Sibérie. Les établissemens russes ne sont donc exposés en cette partie qu'à de petits voleurs qu'il est facile de réprimer, et non aux incursions guerrières des grandes tribus. Ces grandes tribus du centre de la zone moyenne d'Asie, je le sais, ne voudroient ni ne pourroient envahir les établissemens de la Russie. Leurs pâturages sont infiniment meilleurs, leur climat beaucoup plus doux que ceux qu'ils trouveroient en Sibérie. Leurs armes sont fort inférieures à celles des Russes et des Cosaques qu'on pourroit leur opposer; mais ces nombreuses tribus peuvent facilement percer une ligne, piller, brûler, faire un dégât irréparable dans un pays avant qu'on soit venu à bout de les en chasser. Les Russes en ont précisément fait l'expérience sur cette frontière. Ils sont donc encore sans intérêt de s'avancer dans cette partie.

Depuis la traversée de l'Yrtich, dans les montagnes au-dessus du Noor-Zaïsan jusqu'à l'Oural, en remontant la ligne orientale et septentrionale des steppes Kirghis, il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour voir que toutes les eaux de ces steppes étant centrales, que le terrain en étant plane, les Russes n'ont ni moyens, ni raisons d'y former aucun établissement, par conséquent pour décider que les Russes sont encore-là sans intérêt comme sans pouvoir de s'avancer.

Parvenus à ce terme de notre tableau topographique et politique de la Sibérie, de la Chine, de la zone moyenne d'Asie, il ne nous reste plus qu'à examiner la Sibérie sous le point de vue du commerce. Cette terminaison nous conduira naturellement, et par connexité, à quelques aperçus de comparaisons avec le nord de l'Amérique, portion du globe correspondante à la Sibérie sur le revers de l'hémisphère boréal. C'est ainsi que notre ouvrage embrassant l'homme depuis le point le plus rapproché de l'animalité pure jusqu'au dernier raffinement de civilisation; présentant l'homme dans ses trois états, celui de Sauvage, celui de Nomade, celui de cultivateur, peut être considéré comme une théorie abrégée de l'universalité du globe, comme s'appliquant à tous les climats, à tous les sites, à tous les genres de société.

La plus mauvaise mesure de l'importance politique du commerce extérieur est celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit, et qu'on prend toujours: l'appréciation de sa valeur totale en numéraire. Un Hollandois à qui l'on observeroit que la balance d'importation et d'exportation dans la Russie entière, ne peut guère être évaluée annuellement à plus de trente-six millions de roubles ou écus de France, et que, calcul de l'année fait, il n'est peut-être pas entré en Russie ni sorti de Russie un seul rouble, pourroit remarquer, qu'avant la situation déplorable où se trouve aujourd'hui la Hollande, la seule ville d'Amsterdam commerçoit annuellement pour une bien plus grande somme, et qu'il lui en restoit beaucoup de florins. Si cependant on vient à examiner sous leurs vrais points de vue, l'ensemble du commerce des Hollandois et l'ensemble du commerce des Russes, on trouvera qu'il y a entr'eux la même différence que celle qui existe entr'un marchand parcimonieux, colportant tout, trafiquant de tout, accumulant tout sans jouir de rien, et un puissant propriétaire foncier, vendant, achetant sans se déplacer, jouissant de tout, et pouvant même impunément se montrer jusqu'à un certain point prodigue et magnifique. On trouvera aussi que tout ce grand commerce de la Hollande n'a jamais abouti qu'à faire un instant scintiller, puis s'éclipser, une petite étoile, tandis que le commerce de la Russie, bien moindre que l'autre, entretient un soleil brillant et imposant sous plusieurs rapports.

L'habitude où nous sommes journalièrement de tout solder avec de l'argent, de tout nous procurer avec de l'argent, conduit à rapporter au signe, ce qui appartient aux choses. L'or et l'argent, comme marchandises, sont peu: comme numéraire, encore moins. L'or et l'argent, comme marchandise et comme numéraire, font bien partie de la richesse et du commerce, mais n'en sont ni le principal, ni la mesure rationelle. Les Russes, presque sans métaux précieux, peuvent être considérés comme une riche nation. Les Espagnols, avec leurs mines du Potose et du Mexique, sont une nation pauvre. Si aussi les Suédois sont pauvres, ce n'est

n'est point qu'ils n'ayent des mines équivalentes à des métaux précieux; c'est à raison de la stérilité de leur pays, comme les Espagnols à raison de la nature sèche, crayeuse d'une très-grande partie de leur territoire, à raison de leur absolu défaut de rivières navigables.

La véritable importance politique du commerce extérieur est dans l'échange d'un superflu, contre ce qui satisfait des besoins, ou procure des jouissances.

La véritable mesure politique du commerce extérieur est en raison composée des quantités et des valeurs comparatives des choses comprises dans l'échange: plus, de l'intérêt quelconque, mais général, qu'on met à cet échange.

La véritable prospérité du commerce extérieur est dans la juste borne et la perpétuité de l'échange.

Les Russes, par l'échange de leurs matières premières, ont de quoi pourvoir à tous leurs besoins, à toutes leurs jouissances, tant en nature de productions ou de choses manufacturées étrangères à leur pays, ou trop distantes chez eux par terre des lieux de consommation, pour ne pas préférer de se les procurer par voie d'importation maritime, qu'en nature de choses non manufacturées qu'ils n'ont pas chez eux. Ils peuvent, de plus, en augmentant leur quantité dans cet échange, suppléer au défaut de métaux précieux, se procurer une créance suffisante pour solder par la voie du change leur dette dans le compte annuel sans envoyer en nature un seul ducat, un seul rouble. Les Russes ont donc un commerce politiquement très-important.

Toute leur sagesse doit consister, non pas à épuiser leurs sources d'échanges pour se procurer en retour un excédent de numéraire dont ils n'ont pas besoin, mais à maintenir leur commerce dans cette mesure, cet équilibre qui conservent intègres la masse de leurs ventes, la masse de leurs achats, perpétuent enfin ce même commerce sans en presser indiscrètement la marche progressive ni la marche rétrograde. Cette modération, étendue à tout, éterniseroit la durée des corps poli-

tiques, si l'on savoit s'y maintenir. En fait de commerce, comme de beaucoup d'autres choses, le mieux est souvent l'ennemi du bien, et la plétore du bien le plus grand de tous les maux. Ce n'est ni dans l'apauvrissement, ni dans la surabondance du sang qui circule dans nos veines, que réside la santé. L'un produit la foiblesse, l'anéantissement, les maladies chroniques; l'autre conduit à l'incalescence, aux fièvres, aux maladies aiguës. Tous deux donnent la mort. La santé réside dans la pureté, dans la proportion constante de la même masse de sang toujours circulant dans un même corps. L'application de ces justes principes qu'embrouillent le faux savoir, la charlatanerie de ceux faisant semblant de s'occuper de ces matières, plus le chorus des intérêts individuels, cette application est dans la main du gouvernement. C'est à lui seul qui tient le fil des passions, des intérêts, qu'il appartient de tout diriger vers le grand but, l'intérêt général bien entendu. C'est en cela, surtout, que peut se déployer le génie, que peut se manifester la vertu de l'homme d'état, de cet homme rare, qui éclairé, sourd aux clameurs, aux flatteries, indifférent à l'usufruit d'une réputation mal acquise, marche consciencieusement dans le chemin de sa pensée, n'a les yeux fixés que sur le vrai, qué sur le bon, n'attend que de Dieu seul sa récompense. Combien de souverains ont péri pour ne l'avoir pas cherché, pour l'avoir repoussé!

Nous ne prétendons pas inférer de ce qui précède, que les métaux précieux soient tout-à-fait indifférens, qu'ils ne soient pas même très-essentiels à certaines nations qui exercent un change abstrait, qui servent de centre, d'intermédiaire, de garantie aux négociations de peuples très-distans les uns des autres et ayant peu de confiance réciproque: à ces nations qui font le cabotage universel, achètent pour revendre, accumulent en tems favorable pour débiter en tems de cherté. Les Hollandois sont dans ce cas. Ils n'ont pu, ne peuvent exister que par l'accumulation de grands trésors. Ces trésors font leur existence nationale; ces trésors font, dans leur pays, l'existence, la considération civi-

les, l'état enfin des individus, qui les possèdent sans en jouir d'une autre manière.

Nous ne prétendons pas soutenir non plus, que les métaux précieux ne soient essentiels à des nations ayant de grandes possessions coloniales et maritimes, de grandes possessions conquises; exerçant chez elles tous les genres de manufactures; faisant au-dehors tous les genres de transports, de commerce, de spéculations; ayant à faire au loin tous les ans d'immenses remises en espèces; ayant par-tout à supporter de grandes dépenses en flottes, en armées, en citadelles, en frais de gouvernement. De telles nations ont de puissans motifs pour attirer et réunir entre leurs mains une très-grande masse de métaux précieux, pour regarder comme très-importante toute opération qui leur rapporte une soulte en or et en argent. Ces nations, dans leur existence compliquée, sont de vrais négocians, de vrais banquiers, dont les métaux précieux et le crédit sont les léviers, les pivots, les marchandises, chez lesquels l'or et l'argent entrent par une porte, et sortent par l'autre sans interruption. Les Anglois sont plus qu'aucune autre nation maritime du tems, dans cette position. Ils n'ont pas même à redouter plus que les Hollandois l'augmentation du numéraire, qui poussée à un certain degré, détruiroit ailleurs les manufactures en augmentant le prix des vivres et de la main d'oeuvre. Ayant, en effet, débouché de leurs hommes sur mer, dans mille colonies; pouvant les faire subsister de mille façons, des insulaires comme les Anglois, un petit peuple continental, mais placé comme les Hollandois, peuvent impunément se servir de toute espèce de machines, et par là non seulement soutenir leurs fabriques, mais encore toujours lutter avec avantage contre de grandes nations continentales, qui n'ayant pas les mêmes débouchés, les mêmes emplois de leurs hommes, sont contraintes, pour les faire subsister, de travailler à bras ce que l'on exécute ailleurs à moins de frais par une plus savante mécanique.

Nous avons seulement voulu faire comprendre en commençant ce

qui concerne le commerce de la Sibérie, que les Russes sont la nation russe et pas une autre: que la position de la Russie n'est pas celle d'un autre pays: que la science du commerce se compose de propositions, de vérités parallèles et souvent contradictoires: qu'il y a sur le globe mille manières, également bonnes, quoique contraires, de faire le commerce: qu'en fait de commerce, il y a beaucoup de principes relatifs, peu d'absolus: qu'il faut juger chaque commerce par ce qu'il est, ce qu'il doit être où il existe: qu'en théorie de commerce, comme en théorie politique, les comparaisons d'un peuple à l'autre sont presque toujours fausses, les conséquences par comparaisons presque toujours erronées: qu'enfin, l'appréciation de l'importance politique d'un commerce quelconque par la seule évaluation de sa valeur totale en numéraire, avec désir irréfléchi d'une soulte avantageuse en numéraire, est archi-fausse. Cette mesure peut être bonne dans le comptoir d'un négociant, dans une délibération d'actionnaires, qui n'ont, ne doivent avoir en vue que leur intérêt personnel, l'accroissement de leurs dividendes; mais cette mesure est mauvaise dans le cabinet d'un ministre, dans un conseil de souverain.

Un grand exemple achévera de démontrer le vice relatif de cette mesure d'appréciation que nous ne saurions ici trop écarter.

Les Chinois ont deux grands commerces extérieurs. L'un par le sud, l'autre par le nord. Le premier avec les riches étrangers d'outremer, le second avec les pauvres étrangers d'outre la grande muraille. Si l'on ne porte celui du sud qu'à soixante, quatre-vingts millions de livres tournois, presque tous soldés aux Chinois en métaux précieux, celui du nord ne peut être évalué à plus du quart, qu'à quinze, vingt millions, presque tous soldés par les Chinois en métaux précieux. Ainsi, dans le langage mercantile, voilà deux commerces, sur l'un desquels les Chinois gagnent presque tout, sur l'autre desquels les Chinois perdent presque tout. L'importance politique est précisément ici en raison inverse. Les Chinois échangeroient bien volontiers leur commerce du sud

contr'un pareil à celui du nord, et la raison en est bien simple. Les Chinois sont isolés de toute la terre. Les Chinois n'ont point de numéraire proprement dit, mais ont des mines d'or, d'argent, des lingots servant à leurs échanges, à leurs marchés, à différens ouvrages manufacturés. Ils manquent de portes pour la sortie de ces métaux. Ils n'en peuvent faire, en général, qu'un usage intérieur. Ceux qu'ils reçoivent par leur commerce du midi, n'ajoutent rien à leurs jouissances, ne satisfont aucun besoin. Ils les encombrent, et voilà tout. Leur commerce du nord, au contraire, les débarrasse d'un superflu, et leur est, en outre, intéressant, même nécessaire, sous bien d'autres rapports. Les Chinois tirent du nord une quantité considérable de grains provenant surtout des cultures établies dans le milieu et dans le sud de la Mongolie. Ce seul article est inapréciable pour eux. Le septentrion de la Chine n'est pas à beaucoup près aussi fertile que le milieu et le midi de cet empire. La province de Pechéli, notamment, est tout-à-fait stérile. Cette province est pourtant très-peuplée. C'est la résidence du Bogdakhan et de sa cour; c'est le séjour de beaucoup de troupes, des tribunaux supérieurs, d'une foule d'employés, de nombre de grands, d'une multitude de riches, d'étrangers; c'est le théâtre du plus grand luxe. Cette seule province suffiroit souvent pour affamer l'empire, pour attirer par le contre-coup des révoltes, les plus dangereux orages sur le corps de l'état et sur ses maîtres.

Par ce commerce du nord les Chinois se procurent des pelleteries, des cuirs, des draps, des peaux, toutes choses qui manquent chez eux, ou n'y sont point en proportion de leurs besoins.

Par ce commerce du nord, les Chinois se procurent des bois, du jin-zeng, de la rubarbe, du musc, du gibier, enfin des articles aussi intéressans pour eux, que le sont peu les métaux précieux qu'ils donnent en échange.

Par ce commerce du nord, les Chinois se fournissent d'une innombrable quantité de chevaux, de bestiaux, articles très-rares ou au-dessous de la consommation dans un pays où les hommes fourmillent.

La cessation du commerce du sud en Chine seroit à peine sensible à la masse des Chinois. La main qui fermeroit à leur commerce du nord les portes de la grande muraille, leur asséneroit un coup affreux.

Le premier avantage que la couronne russe et la Russie retirent de la Sibérie, réside dans l'article des mines. C'est à l'exploitation des mines que sont dûs principalement les deux groupes de culture et de population existant sur la portion asiatique de l'empire Russe. Les mines sont véritablement le centre, le principe vital de la Sibérie. Les mines sont le pivot sur lequel tournent tous les rapports commerciaux et politiques de la Sibérie avec la métropole. Ces mines, comme on le sait, sont en général de cuivre et de fer. On extrait de quelques-unes de l'or et de l'argent. A l'aide d'une navigation extrêmement longue, vu les distances, l'immensité des régions à parcourir, la briéveté de la saison navigable, les sinuosités de cours d'eau à descendre, à remonter, ces matières lourdes arrivent à leur destination, à tous les points où elles doivent être employées, d'où elles doivent être exportées. Ce transport qui n'exige que du tems, mais très-facile, est dû à la conformation de la Sibérie, aussi ouverte à la navigation intérieure que l'est peu le nord de l'Amérique. Depuis Nertchinsk, de toutes ces mines la plus éloignée, jusqu'à Saint-Pétersbourg, on navige presque sans portage. A partir de Sélinphinsk, au-dessous du lac Baïkal, jusqu'à Saint-Pétersbourg, on ne compte par eau que deux solutions de continuité: la première entre le Ket et l'Jénicéi, la seconde entre la Tschoussovaïa et le Tagil, dans la chaîne des monts Ourals. Ces deux portages sont même fort courts. Les mines situées entre l'Yrtich et l'Jénicéi, n'ont qu'un portage, celui des monts Ourals *).

Celles des mines où l'on extrait une petite quantité de métaux précieux, sont fort loin de valoir celles du Brésil, du Mexique, du Pérou,

*) L'or et l'argent des mines de Nertchinsk, qui ne ressortissent point du collége des mines, mais de ce département de finances appelé *le cabinet*, arrivent à présent chaque année à Saint-Pétersbourg par voie de traînage.

mais leur médiocrité même n'en est que plus appropriée à la constitution du corps politique où elles aboutissent. Elles le soutiennent sans le corrompre ni l'énerver. La rareté de ces métaux précieux en Sibérie, les peines qu'occasionent leur extraction, la longueur de leur transport, et toutefois leur existence, sont des bienfaits dont tout Russe éclairé ne sauroit rendre au ciel trop d'actions de grâces.

Les riches mines de l'Amérique, qui sont aussi le pivot sur lequel tourne tout le commerce de l'Europe, soutiennent bien l'Espagne, le Portugal, mais c'est à la manière des cordiaux, non comme aliment sain. Les grandes masses d'or et d'argent qu'en reçoivent ces deux royaumes, leur tiennent en grande partie lieu de culture, de manufactures, mais ne les remplacent point. Avec cet or, cet argent, les Espagnols, les Portugais se fournissent ailleurs de tout. Ils ne sont donc que les deux cribles à travers lesquels passent tous ces métaux qui vont se distribuer à leurs fournisseurs. Leur compte fait à chaque fois, ils restent les plus pauvres de toute l'Europe. Que deviendront ces nations, quand elles perdront en tout ou en partie ces colonies d'outre-mer? ce qui ne peut manquer d'arriver sous moins d'un siècle. Que deviendra, par contre-coup, la fortune de celles des nations Européennes dont l'opulence et l'influence politique portent sur cet état présent et chancelant des choses? Tout cela n'a pas la moindre ressemblance avec les relations entre la Russie d'Europe et les mines de la Russie asiatique.

De tous les peuples de l'Europe, les Russes sont sans contredit celui qui a le moins besoin de métaux précieux. 1°. Parce que les Russes sont de tous ces peuples le plus isolé; que par conséquent, l'or et l'argent chez les Russes n'a presque pas d'autre mouvement que celui de la circulation intérieure, objet pour lequel il est indifférent d'en avoir plus ou moins. 2°. Parce que les Russes, par le seul échange de leurs matières premières, qu'on vient chercher chez eux et qu'ils ne portent point, peuvent se procurer tout ce dont ils ont besoin, même fantaisie, sans avoir, au moins sensiblement, de remises à faire en espèces chez

l'étranger; en sorte que l'état naturel du change en Russie, bien administré, doit être le pair ou à-peu-près. Si le change en Russie est souvent au-dessous du pair, c'est qu'il vient s'agréger au commerce une classe de remises qui n'est point du commerce; c'est qu'il vient s'ajouter dans la balance du commerce des poids qui ne sont pas du commerce. Telles sont les remises par le gouvernement, celles des particuliers voyageant, celles d'étrangers qui se retirent avec la fortune qu'ils ont amassée, etc. etc.; c'est que la masse des créances commerciales de la Russie n'est pas augmentée dans cette balance du commerce en raison de ce surcroît de remises étrangères au commerce, en sorte que l'équilibre entre la dette et la créance soit maintenu dans le niveau, seul interêt d'une politique bien entendue dans la Russie. De là résulte qu'en Russie comme en beaucoup d'autres pays, l'homme d'état et le négociant ne peuvent pas s'entendre. L'homme d'état, qui ne doit avoir en vue en Russie que l'intérêt général, la perpétuité d'un bon ordre de choses, qui doit songer à prévenir l'épuisement, trouve et appelle *bon*, en Russie, un change qui se maintient constamment au pair. Le négociant, à qui tout cela est égal, qui n'a, ne peut avoir en vue que son intérêt particulier, crie que le change est *mauvais*, quand il n'est pas au-dessus du pair, parce qu'alors il y gagne effectivement moins. 3°. De tous les peuples de l'Europe, les Russes sont sans contredit celui qui a le moins besoin de métaux précieux, parce que de tous les peuples de l'Europe, les Russes sont avec les Suédois, les seuls dont la monnoie principale, la monnoie courante, la vraie monnoie, ne soit point en métaux précieux, bien qu'il y ait en Russie, comme en Suède, des piéces d'or et d'argent.

La vraie monnoie de Russie est en cuivre et en papier représentant la portion de ce cuivre en dépôt sous la sauve-garde du gouvernement absolument désintéressé à le violer, comme il arrive toujours dans d'autres états, dans l'impossibilité même physique de le faire: papier escomptable à chaque instant, et jamais escompté qu'en petit détail

tail individuel, à raison de la commodité du papier et de l'embarrassant du cuivre, si pesant, si volumineux: papier qui n'a de circulation que dans l'intérieur de l'empire, même n'en a que peu ou point à certaines distances du centre. Les pièces d'or et d'argent, soit du pays, soit étrangères, servent en Russie aux thésaurisations des capitalistes; composent les petits trésors de ceux qui les enterrent, qui les cachent. Enfin, le peu qui en circule, n'a point, comme ailleurs, une valeur fixe, invariable, mais une valeur indéterminée, haussant, baissant sans cesse en sens contraire du change. Le cuivre monnoyé, le papier circulant qui le représente, sont seuls fixes, invariables. Bref, les métaux précieux ne sont en Russie que marchandises. Il en est autrement dans d'autres pays: mais il en est ainsi dans l'empire Russe, et l'empire Russe a les plus fortes raisons de s'arranger de cette manière. Oui, la Russie jouit de l'insigne bonheur d'avoir peu de métaux précieux, d'avoir peu besoin de métaux précieux, d'être fort peu dans le cas de donner ni de recevoir de métaux précieux.

Certes, ce fut un grand mot que celui de ce Curius aux Samnites qui lui offroient des vases d'or et d'argent, à la place de sa vaisselle de terre:

„Mon plaisir n'est pas d'en avoir, mais de commander à ceux „qui en ont.“

Quelle différence, en effet, de cette noble destinée, à la possession de bagatelles, de métaux corrompant, affollant les nations comme les individus, laissant à l'âme un vide immense que rien ne peut remplir, que le hasard fait si souvent tomber, dans les familles, entre les mains de l'imbécillité, de l'extravagance; de ces métaux qui pourissent tout et ne conservent rien! Les patriciens de la Russie n'en sont plus à manger dans la vaisselle de terre, mais heureusement tous ne mangent pas dans des vaisselles d'or et d'argent. Si la Russie tiroit de ses mines de Sibérie des masses de métaux précieux pareilles à celles que l'Espagne et le Portugal reçoivent de l'Amérique, n'ayant point à se fournir de

comestibles dont elle est suffisamment pourvue, elle voudroit jouir du luxe des quatre parties du monde. " Les Russes, à leur tour, boiroient la coupe fatale. Le troupeau de l'humanité est par-tout le même. Ceux qui le conduisent sont les premiers à se prendre aux amorces de l'opulence et de la vanité. Le torrent les entraîneroit quand ils voudroient y résister. Le prix des choses augmenteroit tellement dans la Russie, qu'il y détruiroit mille équilibres précieux à conserver. Les moeurs déjà si altérées, s'y corromproient universellement. Mille désordres qui n'y sont que partiels, y deviendroient généraux. La nation russe jetée dans le funeste courant, iroit rapidement se briser contre cet écueil insatiable de naufrages, contre cet écueil dont l'expérience ne préserve personne; et qui attend tout le monde.

Sans parler des mines d'Europe, ou très-voisines du revers oriental des monts Ourals, qui n'entrent point dans le cercle de considérations que nous nous sommes tracé, la couronne et la Russie tirent des mines de Sibérie du fer pour leur consommation, pour l'exportation. Elles en retirent du cuivre pour la consommation, l'exportation, la monnoie.

La couronne en retire privativement une masse d'or et d'argent que les livres statistiques portent à la valeur d'environ dix-huit cent-mille roubles par an. Ce qui résulte de certain d'après ce calcul approximatif, c'est que la quantité en est petite. Mais, comme nous croyons l'avoir déjà prouvé, cette petitesse n'en est politiquement que plus avantageuse. A l'aide de cette masse de métaux précieux et annuellement renaissante, masse que le fisc ne pourroit se procurer par la voie des impositions naturellement et nécessairement payées en monnoie du pays, l'empereur paie en monnoie d'or et d'argent les gratifications, pensions qu'il lui plaît d'accorder en espèces. Ce numéraire pour lors entre dans la circulation, d'où il disparoît bientôt par la soustraction des thésauriseurs ou accapareurs particuliers, puis y reparoît jusqu'à un certain point, comme marchandise, dans les instans où le commerce ayant des remises à faire au-dehors en espèces, le détempteur trouve du profit à le vendre, et le

négociant une convenance à l'acheter. Cet or et cet argent passent aussi comme marchandise aux ouvriers qui les emploient, tels que les orfèvres, doreurs, bijoutiers, etc. Ces mêmes métaux servent directement ou indirectement, peuvent au moins servir à payer les bijoux, pierreries, que la cour de Russie est dans l'usage de distribuer en nombre d'occasions. Ils aident encore la couronne à solder chez l'étranger les articles de luxe qu'elle en tire, d'autres remises qu'elle est dans le cas d'y faire; enfin, ils accumulent entre les mains du souverain un trésor que le tems et les ménagemens pourroient porter fort haut. Ce trésor est d'une grande utilité dans les occasions où le gouvernement se trouve entraîné à une dépense subite dont la survenance imprévue pourroit déranger le courant des autres dépenses. Ces occasions, au reste, sont moins fréquentes pour la Russie que pour aucun autre état. En cas de guerre à l'occident de l'Europe, la Russie est presqu'assurée d'avoir des subsides de la part de quelques puissances. En cas de guerre à l'orient de l'Europe, la Russie a d'autres ressources équivalentes. Habituellement chez elle, la Russie a pour solder et faire subsister ses troupes, la monnoie et les denrées en nature du pays.

Les mêmes mines de Sibérie produisent, mais en petite quantité, du plomb et des demi-métaux, tels que l'antimoine, le zinc, le nickel, le cobalt, le bismuth. Il est encore d'autres articles qu'il faut compter au nombre du produit des mines, mais d'une moins grande importance que les métaux. Tels sont les marbres, granits, porphyres, albâtres, jaspes, agathes, malaquites, lapis-lazuli, cristaux, bérils, grenats, améthystes, topases et autres pierres fines, qui sans être en Sibérie de la première qualité, ont cependant leur prix, et servent au luxe des nations, comme aux collections des naturalistes.

Le second avantage que la couronne et la métropole retirent de la Sibérie, réside dans les fourrures. Cette extraction est d'autant plus précieuse, que la Russie, d'abord, en consomme beaucoup; ensuite, que ces fourrures proviennent en grande partie de tributs payés par les Si-

bériens, et ne s'achètent pas. Les peaux de contributions, réunies à des comptoirs centraux de perception dans chaque district, sont expédiées pour la vente, la consommation, ou l'exportation. Les fourrures de Sibérie, fines, légères, sont les plus belles du monde entier. Elles se transportent facilement par voie de traînage sur la neige, et se débitent en Chine, en Perse, en Turquie, dans la Russie européenne, dans toute l'Europe. Les animaux malheureusement diminuent de nombre, et leurs dépouilles renchérissent progressivement. La métropole reçoit même des fourrures de l'étranger pour sa consommation; mais cela vient encore plus de la cherté des belles peaux de Sibérie que de leur rareté, au moins actuelle. Les Russes trouvent plus de profit à les exporter et à y suppléer, jusqu'à un certain point, par les fourrures du Canada, moins belles, moins légères, mais aussi moins chères et plus durables. Une peau de zibeline sibérienne, de première qualité, qui est moins grande qu'une peau de lapin, se vend fort bien à Saint-Pétersbourg vingt-cinq, trente roubles. Il y a des pelisses faites de petites pièces de rapport et chacune prise à un certain endroit de la dépouille de l'animal, qui ne se peuvent composer qu'à l'aide d'une quantité prodigieuse de pelleteries de même espèce. Le prix de telles pelisses est souvent au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer par-tout où cette sorte de luxe et de recherche est inconnue. Un particulier vient de rapporter de Sibérie deux peaux de zibelines noires et ayant une raie blanche sur le dos. On prétend n'avoir jamais vu que ces deux-là. Elles se sont trouvées impayables. On les a, je crois, empaillées, et en a fait présent à l'empereur. C'est la plus grande des raretés.

On pourroit croire facile en théorie, de prévenir l'épuisement des fourrures de Sibérie, mais si l'on en venoit à la pratique, on trouveroit beaucoup d'obstacles. La Russie, dira-t-on, maîtresse absolue de la Sibérie, ne peut-elle pas diminuer l'exportation des fourrures rares en les grevant de droits de sortie? Ne peut-elle pas aussi baisser, hausser, modifier le tribut de chaque contribuable Sibérien suivant la rareté ou

l'abondance de chaque espèce d'animal? Elle ménageroit ainsi une branche de revenu d'autant plus intéressante pour la couronne, que l'état est chargé des frais de gouvernement nécessités par la possession de la Sibérie, et que sans les fourrures et sans les mines, cette possession ne seroit qu'une charge pour la métropole.

Tout cela seroit à peine admissible si la couronne possédoit exclusivement les fourrures en Sibérie, comme elle y possède à-peu-près exclusivement les mines. Mais il en est tout autrement. Le tribut en fourrures par tête de contribuable est d'abord fort modéré. Si quelques exactions de préposés viennent l'accroître, il n'est pas facile au gouvernement de l'empêcher. Quels regards peuvent atteindre si loin, et se porter à la fois sur tant ds points? L'évaluation du tribut par le plus ou moins de rareté des fourrures est très-sagement faite. Telle peuplade qui doit payer tant de peaux de zibelines ou de renards noirs, bleus, peut s'acquitter en tel nombre plus grand de peaux d'écureuils ou de telle autre espèce moins rare, moins précieuse. Mais tout cela n'empêche pas l'épuisement. La couronne, par les tributs, n'a que sa part dans le commerce des fourrures. Elle est dans ce commerce en concurrence avec les particuliers. Les marchands russes, qui pour leur compte recueillent des fourrures dans la Sibérie, qui les réunissent, les exportent, les débitent, s'inquiètent peu de l'épuisement. Une fortune rapide est tout leur but. La politique peut seule viser à l'éternisation, se modérer pour y atteindre: encore l'exemple en est-il plus que rare. L'augmentation des droits de sortie n'est qu'illusoire. L'augmentation des droits de sortie augmente le prix des marchandises. Alors l'étranger augmente aussi en proportion ses marchandises. Puis arrive la contrebande qui échappe à tout, et détruit le commerce légitime. La contrebande n'est pas facile à surveiller dans une région centrale, continentale, et aussi vaste que la Sibérie. Sans citer à ce sujet aucun royaume particulier, sans faire aucune réflexion sur l'excès inconsidéré de certains droits, sur les défectuosités de certains tarifs: en tout pays, surtout au

loin, qui surveille les surveillans? Les Russes, entr'autres charmans proverbes ont celui-ci: *Dieu est haut et le Tzar est loin.* Sur cet article de l'épuisement progressif des fourrures, c'est un malheur que favorise la conformation physique de la Sibérie, conformation si avantageuse sous d'autres rapports. La Sibérie est trop pénétrable à la chasse et au commerce des fourrures. Le nord de l'Amérique, ainsi que nous le verrons bientôt, est infiniment plus défendu par la nature contre le chasseur, contre la fréquentation de l'homme, mieux disposé pour la sécurité, la multiplication des animaux.

Une nouvelle branche du commerce des pelleteries, plus à portée des Russes que d'aucune autre nation, est celle de la côte Nord-ouest de l'Amérique. Il seroit non seulement utile à la Russie de réunir cet appendice de même nature, à son commerce de Sibérie, mais encore trouvera-t-on peut-être qu'il ne seroit pas très-désavantageux à l'intérêt général qu'elle le fît. Ce qu'on appelle *la liberté du commerce,* qui n'est en certains cas que *l'accaparement du commerce,* s'est réduite sur ces parages lointains à *la licence du commerce.* Elle a tout-à-fait désorganisé dans son germe le fruit récent des voyages du capitaine Cook.

La traite des pelleteries sur la côte Nord-ouest de l'Amérique forme une quatrième division tout-à-fait distincte du commerce en fourrures de la Sibérie, et de celui du Canada, qui se divise en deux, celui par le fleuve Saint-Laurent, et celui par la baye d'Hudson. Le théâtre du commerce en fourrures sur la côte Nord-ouest de l'Amérique est isolé des autres par sa nature. Les Espagnols et les Anglois se le sont disputé. Toutes ces prises de possessions au nom de leur maître par des vaisseaux dont l'équipage plante une perche avec un écriteau sur une côte, et la salue à coups de canons en face des naturels propriétaires n'entendant rien à la cérémonie, ne forment pas des titres dont on puisse se prévaloir bien sérieusement. Il est fâcheux que *Grotius* et *Puffendorf,* dont la métaphysique régit le monde, n'ayent pas traité de

ce principe de souveraineté. Mais jusqu'à ce qu'il plaise aux universités d'Allemagne d'accueillir et d'enseigner, comme tant d'autres, cette nouvelle forme de procéder dans *le droit de gens,* on peut hasarder de croire en rougissant: *que cette côte Nord-ouest de l'Amérique n'appartient à personne;* qu'en conséquence, elle peut rester jusqu'à sentence définitive entre les mains des naturels que Dieu y a placés. Si les Russes, à raison du voisinage et de ce qu'on appelle en style diplomatique: *La convenance,* pouvoient, sans y prétendre aucune propriété, primer les autres nations, et en exclure ainsi tous les aventuriers, je ne vois pas, en conscience, ce qu'on auroit à opposer. Car enfin, puisque cette côte est libre, la liberté y doit être pour les Russes comme pour tout le monde. La topographie des régions détermine beaucoup de choses. Examinons donc celle de cette région qui fournit la quatrième branche de commerce en fourrures sur notre hémisphère boréal.

Depuit le détroit de Magellan jusqu'au détroit de Béring, règne le long de la mer Pacifique, sur tout le continent de l'Amérique, une chaîne de montagnes, qui ne laisse à l'écoulement des eaux vers l'ouest dans la mer Pacifique, qu'un espace plus ou moins étroit, et qui renvoie tous les grands fleuves, les grandes rivières, ainsi que la décharge des lacs vers l'est dans l'océan Atlantique. A la partie Nord-ouest de ce continent, à-peu-près depuis le cinquantième degré de latitude, cette chaîne de montagnes un peu plus reculée dans l'intérieur, laisse une lisière flanquée presque par-tout d'un Archipel considérable, et séparée pour le commerce des pelleteries de tout le reste du continent de l'Amérique septentrionale, qui donne deux autres branches distinctes d'un commerce de même nature: celle par la baye d'Hudson, celle par le fleuve Saint-Laurent. L'ensemble de cette lisière et des îles adjacentes compose ce qu'on appelle la côte Nord-ouest de l'Amérique. Vancouver, qui a passé quatre ans dans son expédition, nous a donné une excellente carte de cette côte et de cet Archipel. Les limites de cette région sont tracées par les mains de la nature. Le prolongement sep-

tentrional des Cordillères, et l'entre-deux des ruisseaux à courans contraires qu'il sépare, peuvent être considérés comme ses frontières orientales. La mer Pacifique en fait la borne à l'occident. Par terre, y va qui peut.

Mackenzie, parti de Québec, est à-peu-près le seul qui en 1793 y soit parvenu par terre, non sans des dangers, sans des fatigues inexprimables. Il faut pour de pareils voyages, une fermeté plus qu'héroïque. Le courage dans le désert n'a ni témoins, ni récompense. Par mer, y va qui veut, sans plus de dangers, sans plus de fatigues, sans plus de courage qu'on n'en éprouve et qu'il n'en faut pour toute autre navigation. Il s'y est porté nombre d'armateurs des treize cantons, des Espagnols, des Anglois armés à Macao, dans l'Inde, en Angleterre, des François. Les Russes fréquentent presque seuls et habituellement la partie de ces parages la plus septentrionale.

Les naturels de la contrée, braves et jaloux de leur indépendance, comme tous les Sauvages du nord de l'Amérique, sont parfaitement placés pour se défendre. La côte du continent, montueuse, froide, boisée, dépourvue de grandes rivières, sans autres veines que de petits cours d'eau, hérissée de roches, semée de brisans, de cascades, est difficile à pénétrer. L'Archipel qui flanque cette côte, serré, coupé dans tous les sens par l'eau de la mer, sépare, isole les peuplades qui en habitent les îles. Leurs guerres, dans une pareille situation, sont moins fréquentes, moins meurtrières. La terre suffit à leurs besoins, la mer ajoute à leur subsistance. Ces peuplades sont assez nombreuses. Les armes à feu que leur ont indiscrètement fournies les armateurs, augmentent leur audace. Elles rendent même dès à-présent la traite purement mercantile des pelleteries très-dangereuse dans ces parages.

Tout le pays fournit de bonnes fourrures; quelques-unes même sont très-précieuses. Telles sont dans la partie le plus au nord, les peaux de castors, de renards bleus, de renards noirs. Telles sont plus au sud celles de loutres marines, très-recherchées par les Chinois. Mais

ce

ce dernier article de pelleteries, celui des loutres, abandonné à l'imprévoyante avidité des aventuriers de toutes nations, ne sauroit long-tems subsister. La loutre de mer, comme tous les amphibies, ne pouvant respirer sous l'eau ni courir sur la terre, se défend mal contre la poursuite du chasseur, surtout armé d'une carabine. Les familles d'amphibies se sont éteintes successivement dans toutes les régions, sur toutes les côtes où l'homme intéressé par le commerce, a pu fréquenter leurs solitudes. C'est ce qu'attestent par-tout le fait, et dans l'histoire, la mythologie grecque, la plus ancienne histoire de l'Europe. Il y a longtems que les troupeaux de Neptune ont disparu de la Méditerranée, de l'Océan, et ne se retrouvent plus qu'autour des glaces polaires, ou sur des côtes infréquentées. Il est certain qu'un établissement russe sur une des îles Kouriles, avec magasin de marchandises toujours prêtes et périodiquement renouvelées pour la traite des pelleteries, avec chantier pour la construction et le radoub des vaisseaux, avec culture, matelots, ouvriers, petite milice abritée d'un fort, pourroit par sa position seule, accaparer tout le commerce de la côte nord-ouest de l'Amérique. En partant d'un pareil poste, une flotille russe devanceroit tout autre navigateur, remonteroit les nombreuses passes de l'Archipel américain, y recueilleroit toutes les fourrures, se chargeroit dans la partie du nord de toutes celles que les chasseurs de sa nation y ramassent pendant l'hiver, et retournant par les îles Aléoutes, seroit dans la même saison revenue à sa station. Les armateurs ainsi frustrés renonceroient d'autant plus vite à ce commerce, que plusieurs ont déjà éprouvé l'inconvénient d'y être primés par de plus diligens. Les Russes resteroient ainsi par le fait; seuls possesseurs de la traite sur une côte pour le nord de laquelle ils ont déjà une compagnie. Cette association de marchands russes ne répandroit point de fusils parmi les Sauvages. Elle y feroit, ou pourroit y faire la traite avec unité de vue, d'intérêt, de plan. Elle épuiseroit au moins avec plus de lenteur une source de jouissances et de richesse que la foule des armateurs n'a ni l'intention, ni le pouvoir de ménager.

Un établissement semblable est-il physiquement praticable dans ces régions lointaines? Le commerce de la côte nord-ouest de l'Amérique est-il passible des frais d'une pareille institution? Nous le croyons, mais c'est à ceux qui font ce commerce, qui fréquentent ces mers, ces côtes, comme ayant les connoissances de détails et de faits en cette partie, qu'il appartient de décider.

L'établissement jugé praticable, par qui doit-il être entrepris? C'est sur quoi nous pouvons au moins proposer quelques réflexions. Nous n'estimons pas qu'il doive être fait par la couronne. Elle n'y trouveroit pas son compte, ni comme souverain, ni comme négociant. Les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique, ne sont point passibles de tributs comme ceux de Sibérie et de quelques-unes des îles Aléoutes. Nous n'estimons pas davantage que cet établissement dût s'exercer par la couronne et par une compagnie réunies. Une pareille association convient tout aussi peu à un souverain qu'à des sujets. Autorités, intérêts, abus, spéculations, tout se mêle, se croise, se heurte, se détruit dans un semblable assortiment.

Nous pencherions plus volontiers à penser que cet établissement seroit mieux placé entre les mains d'une compagnie exclusive, organisée de manière à devenir, pour cette mer seule, une sorte de corps politique régi, administré par un directeur et des syndics élus par les intéressés, et qui nommeroient, jugeroient même, leurs commettans, agens, serviteurs, à la station extérieure qu'on leur abandonneroit; un corps enfin, sur lequel la couronne ne se réserveroit, relativement à son objet de commerce, qu'un droit de patronage, de protection, de recours politique, de suprématie judiciaire. Les pelleteries de cette compagnie payeroient à la couronne des droits d'entrée à Okhotsk. Une fois sur le territoire continental de l'Asie, les agens de cette compagnie et leurs marchandises rentreroient dans la sphère de police et de dépendance commune à tout le reste des sujets russes.

Mais tout en supposant que l'établissement est physiquement pra-

ticable; que le commerce qu'il a pour objet, est susceptible d'en couvrir les avances avec profit constant et raisonnable; que la politique ne rencontreroit aucunes entraves: toutes choses, desquelles nous présumons favorablement, mais qu'on ne peut ni conseiller ni entreprendre avant d'avoir consulté les gens au fait de ce commerce.

Le troisième avantage que la couronne et la métropole retirent de la Sibérie, réside dans le commerce que la possession de cette contrée donne moyen d'établir et d'entretenir avec les peuples qui l'avoisinent.

La Russie, par la Sibérie, commerce avec les Kirghis, les Boukhares, la Tatarie centrale, un peu et indirectement avec l'Inde, directement avec la Chine. Les livres statistiques donnent à cet égard des énumérations, détails, évaluations qu'il ne nous convient pas de rappeler. Le commerce avec la Chine est de tous le plus important. La plus grande partie des fourrures de Sibérie est achetée par les Chinois. Ce dernier commerce, évalué en numéraire, pourroit aussi ne pas frapper un directeur de la compagnie angloise; on ne l'estime, en effet, et ce calcul est juste, qu'à une balance de deux millions de roubles. Ce qui signifie, au moins dans notre langage, deux millions de roubles d'exportation et deux millions de roubles d'importation. Ce commerce est néanmoins des plus intéressans pour la Russie, et assez en proportion avec ses besoins. La consommation, par exemple, du thé, n'est pas à beaucoup près en Russie ce qu'elle est en Angleterre, qui le solde à Quang-tong en métaux précieux. On peut à-peu-près dans les Iles Britanniques calculer la consommation du thé par le nombre des individus. Les Anglois, de plus, poussent par la forte dose du thé, l'infusion jusqu'à l'âcreté. Ils en achètent en Chine et en consomment en Angleterre pour une somme prodigieuse. Cette fantaisie moderne est un grand bien. Un pareil excès n'est point immoral, point dangereux: et puisqu'il faut, pour qu'on exploite les mines de l'Amérique, que l'or et l'argent qu'elles versent en Europe, en sorte par une porte quelconque, mieux vaut cette porte qu'aucune autre. Mais il n'en est pas moins digne de remarque

et très-plaisant, que tout le bénéfice, tout le profit de ce commerce anglois, de ces manufactures angloises; que toute l'activité, tout le souci de cette ruche angloise si voltigeante, si remuante, si laborieuse, aboutissent à boire de l'eau chaude colorée par l'infusion d'une feuille. En Russie, l'usage de cette tisane, d'abord recueillie par la médecine, puis généralement adoptée par l'ennui des visites de sociétés, est circonscrit dans la classe des propriétaires, de leurs entours, des gens aisés, mais ne s'étend point encore à tout le peuple. Jusqu'à présent, le thé du peuple Russe est l'eau-de-vie.

Ces trois articles d'avantages suffisent à la couronne russe, non seulement pour la couvrir des frais d'administration que lui occasione la possession de la Sibérie, mais même pour lui fournir en excédent une branche de revenu. Tout ce qu'on pourroit dire sur la disproportion de ce revenu avec l'étendue de la région qui le fournit, se réduit à une considération purement oiseuse. Les frais d'administration sont aussi disproportionnés. On sent bien que dans un désert, comme la Sibérie, l'administration comparativement se réduit à peu de chose. La Sibérie n'a été long-tems divisée qu'en deux gouvernemens, celui de *Tobolsk*, celui d'*Irkoutsk*. Cette division pouvoit subsister.

De toutes nos considérations résulte, que la Sibérie est au Tzar ce qu'est une vaste seigneurie à un propriétaire: que chaque Tzar ne doit considérer la Sibérie, ne doit administrer la Sibérie, qu'en père de famille qui veut, sans épuiser son patrimoine, laisser à sa postérité les mêmes jouissances qu'il en a recueillies pendant sa vie.

De toutes nos considérations résulte enfin, que la Sibérie est condamnée par sa nature à une sorte d'immutabilité: que la Sibérie est tout ce qu'elle doit, ce qu'elle peut être: que tout projet d'innovations sensibles en Sibérie ne sauroit guères passer, aux yeux du véritable homme-d'état, que pour un roman de bonne ou de mauvaise foi.

Le nord de l'hémisphère boréal étant la seule portion du globe où réside le grand commerce des fourrures, et le nord de l'Amérique

correspondant pour ce commerce et le climat au nord de l'Asie, nous n'estimons pas étranger à notre sujet d'y jeter un coup-d'oeil rapide.

Nous avons eu l'occasion de parler ci-devant de la côte nord-ouest de l'Amérique, formant une branche de commerce en pelleteries tout-à-fait à part. Le reste du nord de l'Amérique se divise en deux autres branches. La première comprend ce qui reste aux Anglois du Canada au-dessus des limites convenues entre l'Angleterre et les treize Cantons depuis l'acquisition de leur indépendance. La seconde branche comprend le nord de l'Amérique au-dessus du Canada, dont les limites avec le Canada ne sont pas très-déterminées. La profondeur vers l'ouest dans l'intérieur des terres est tout-à-fait illimitée. Les chasseurs, collecteurs de fourrures, vont jusqu'où ils veulent, jusqu'à la mer Pacifique s'ils le pouvoient. La plus méridionale de ces deux exploitations se fait par les Canadiens anglois ou françois demeurés dans le pays, et passés avec la colonie sous la domination de l'Angleterre. Celle-là s'exporte par le fleuve Saint-Laurent. L'exportation plus septentrionale se fait par une compagnie exclusive et résidant en Angleterre. Elle s'exporte par la baye d'Hudson.

Le nord de l'Amérique, quoique d'une situation géographique et d'un climat analogues à ceux de la Sibérie, ne lui ressemble ni quant à la chorographie, ni quant aux hommes qui l'habitent. On diroit que l'auteur de la nature a voulu défendre cette région contre la fréquentation des étrangers, et y protéger les animaux contre l'indiscrète avidité de leur commerce.

Une prodigieuse quantité de lacs et de cours d'eau débouchant tous à l'océan Atlantique ou à la mer Glaciale, rendent au nord de l'Amérique le sol plus sec et moins marécageux que dans la Sibérie. Le sol y est généralement plus inégal, les forêts y sont plus communes, plus saines, le froid y est plus court, la végétation proportionellement plus belle, plus abondante, l'air plus salubre, le tout plus favorable à la multiplication des animaux. Mais les cours d'eau y sont tellement hé-

rissés de rochers, brisans, cascades, chutes, cataractes, que la navigation y est comme impossible. Ces obstacles sont si généraux, si multipliés dans tout le nord de l'Amérique, que les Européens ou naturels allant y faire la traite des pelleteries, n'y peuvent naviguer que dans de très-petits canots composés d'écorce de bouleau; qu'à tous momens il faut hâler ces barques à la cordelle par des rives boisées, difficiles, dénuées de sentiers, les décharger et les porter à dos avec la cargaison jusqu'à flottage nouveau. Ces portages innombrables prennent beaucoup de tems, ne se franchissent qu'avec d'extrêmes fatigues. Pour avoir une idée de la lenteur, du travail, des périls d'une pareille navigation, il suffit de lire les relations de Messieurs *Héarn* et *Mackenzie*. Héarn a pénétré au nord jusqu'à la rivière de Cuivre et à son embouchure dans la mer Glaciale vers le soixante-dixième degré. Mackenzie est parvenu plus au nord-ouest jusqu'aux îles qu'il a nommées *de la Baleine*, à la même latitude; puis sur la côte de l'océan Pacifique, à l'occident, vers le cinquante-deuxième degré. Dans ces voyages on ne peut vérifier sa position que par des opérations astronomiques, et se diriger qu'à la boussole.

On n'a trouvé aucun Nomade dans le nord de l'Amérique. Les naturels, tous chasseurs, pêcheurs, belliqueux, vivent dans l'état sauvage. Toutes les nuances de ce régime, depuis le point le plus rapproché de l'animalité pure jusqu'à ce terme intéressant qu'on peut appeler le dernier degré de son raffinement, sont réunies dans le nord de l'Amérique. Leurs gradations sont en progression du climat de nord à sud. Ces sauvages, dont la première rencontre est toujours une hostilité, dont la réception n'est pas toujours très-hospitalière, trafiquent avec les étrangers venant chez eux faire la traite des pelleteries. Ces courses ne sont pas, comme l'on voit, sans dangers pour ceux qui les entreprennent. Aussi forment-elles les hommes de l'univers les plus intrépides. De petits forts, asyles, comptoirs en même tems, sont établis à des distances et à des points combinés. Ils servent d'appui, d'échelle à ce commerce très-

très-différent quant à son mode de la facile collecte, qui se fait avec tant de sécurité dans la Sibérie.

En général, les pelleteries du nord de l'Amérique sont moins fines et plus pesantes que celles du nord de l'Asie; mais elles sont beaucoup plus durables. Les retenues d'eau si fréquentes en Amérique, rendent le pays favorable, surtout aux castors. L'espèce de ces utiles et industrieux amphibies que le chasseur rencontre et détruit par républiques, diminue sensiblement. Il faut aux castors une solitude complète. Une fois inquiétés par l'homme, ils se dispersent, adoptent la vie solitaire, changent de moeurs, renoncent à leurs travaux, disparoissent.

La compagnie de la baye d'Hudson dont le théâtre est moins anciennement battu que celui du Canada, n'a fait que prospérer depuis son établissement.

En Canada, où le commerce des pelleteries est libre, il ne peut s'exécuter qu'en société. Il faut pour l'entreprendre, de très-gros fonds, un grand crédit; il faut des hommes riches pour en diriger les opérations, des hommes hardis et jeunes pour en conduire l'exécution. Sans l'espérance dans ces derniers, de remplacer les autres avec le tems, on ne trouveroit aucun facteur, qui voulût s'exposer aux fatigues et aux dangers des courses continentales. Les négocians du Canada sont demeurés dans la possession libre qu'ils avoient antérieurement à la charte de la compagnie d'Hudson, comme ayant succédé aux François qui avant la cession de cette colonie à la Grande Bretagne, jouissoient librement du commerce de tout ce que l'on connoissoit dans cette partie de l'Amérique, à l'exception de la côte de la baye d'Hudson.

C'est dans le Canada surtout, qu'on a trouvé ces nations sauvages de moeurs si simples, si énergiques, rivalisant entr'elles comme tous les peuples, formant des confédérations pour leurs attaques, pour leur défense, pour leur sûreté; ayant une police libre, des traités francs, des assemblées, des orateurs. Il est sans exemple qu'aucun de ces Sauvages ait voulu rabaisser sa fierté à la civilisation. Jamais ils n'eussent libre-

ment renoncé à la possession d'une terre où reposoient les os de leurs ancêtres. Ils les emportent en reculant: ils n'ont cédé qu'à l'ascendant des armes de l'Europe, à un attrait irrésistible pour nos liqueurs fortes qui les exaltent et les consument.

Là sont au sein des bois ces habitations de Sauvages, ces républiques de la nature, ces républiques ni plus ni moins heureuses que celles des Solon, des Lycurgue, mais vraiment libres, ce que ne fut jamais, ce que sous aucune forme ne peut être l'homme civilisé. Là sont ces anciens fumant accroupis dans leur conseil, ces orateurs se préparant par le silence, improvisant ensuite avec une éloquence plus poétique et moins verbeuse que celle de Démosthène. Là sont ces vétérans de moyen âge, sédentaires et mariés pour la défense et la perpétuité du corps de ruche nationale; ces vigoureux adolescens entreprenant des chasses de six-cents lieues, ou partant pour la guerre tatoués des marques de la tribu: jeunes braves à l'oeil perçant, comme celui des aigles de leurs montagnes, au front rasé, comme celui du roi des vautours, à l'aigrette panachée au-dessus de la tête: hideux par le heurtement des couleurs dont ils se peignent; chantant, prisonniers, leur chanson de mort au pôteau où les brûle et les dechiquète un ennemi de même trempe qu'eux. Là se rencontre cette fille de la nature qui réveillée la nuit dans sa cabane par l'entrée d'un jeune sauvage, la face éclairée d'un brandon de sapin, servant à le faire reconnoître, lève la tête sans effroi, souffle l'alumette ou se recouche sans la souffler, suivant qu'elle accueille ou éconduit, sans plus de façons, un amoureux sans amour-propre.... Heureux enfant! Lorsqu'à ton tour tu subiras le joug fatal, tu auras joui du moins de l'existence, auras vécu sans crime, sans privation, et tu n'auras daté ton esclavage que d'où tant de filles d'Europe datent leur liberté! Mère, elle ira presser en forme de libation sa mammelle sur la tombe de son nourrisson. On en a vu s'attacher à des Européens associés à ces peuplades, et leur donner dans le désert des témoignages de passions, de dévouement, de constance admirés... c'est tout dire.... d'Angloises mêmes.

Le concours du plus sublime degré de perfectibilité sauvage et de l'acquis d'une civilisation encore virginale dans de jeunes âmes, a produit une sorte de phénomène, orgueil de tous les deux. Dans ces forêts, sur ces lacs, sur ces parages du Canada; au milieu de ces guerriers énergiques, de ces chasseurs, de ces âpres solitudes de l'Amérique septentrionale, se sont puisées, dans l'expérience, ces grandes leçons sur l'instabilité des choses humaines, sur l'inconstance de la fortune, sur la nécessité d'une surveillance perpétuelle, d'une industrie active, d'une présence d'esprit à toute épreuve. Là se sont formés les *Moncalm*, les *Jumonville* *), les *Wolf*, les *Montgommery*, les *Cook*, les *Méars*... une foule d'hommes spartiates d'une forme nouvelle, Jasons modernes, héros d'un siècle qui ne s'est terminé en France qu'à une monstrueuse dissolution vomitoire de brigands, de sacrilèges, de régicides, de charlatans:... nuit orageuse dans laquelle on n'aperçoit que le rapide trajet de quelques mouches phosphoriques... triomphe de mort où tout se couvre de ces insectes, qui nés de la putréfaction, ne savent rien que pulluler, ronger, mourir sur un cadavre.

---

*) Assassiné au fort de la *Nécessité* dans le Canada en 1754, par le colonel Washington, devenu depuis.... un grand homme.

FIN.

Imprimé chez Louis Quien à Berlin, aux frais de l'auteur, et tiré au nombre de quatre-cents exemplaires.

N°. 5.
De Launay